JAN 16 1926

33e Année. N° 1. 1er Janvier 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Comte de **Fels** . .	*Le Scrutin d'arrondissement*	5
Colette	*La Fin de Chéri.* — II	9
Emile **Bourgeois**. .	*Les Origines de la Triple Alliance*	37
Jean **Giraudoux**. .	*Nouvelles morts d'Elpénor*.	58
Germain **Martin** .	*La Situation économique de la France*	84
André **Corthis**. . .	*La Belle et la Bête.* — III.	114
Victor **Bérard**. . .	*L'Épos homérique*.	146
Jean **Mistler** . . .	*Lettres inédites de madame de Staël.* — III. . . .	176
Alfred **Droin** . . .	*La Guirlande marine*.	209
A. **Albert-Petit** . .	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*.	214
André **Chaumeix** .	La Politique : *Le Parlement et les Finances* . . .	226

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **5** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

LA REVUE DE PARIS

publiera en 1926 :

L'Escapade, par HENRI DE RÉGNIER; **C'est une Chose finie,** par RENÉ BOYLESVE; **Les vrais Dieux,** par G. DE PORTO-RICHE; **Dialogue sur les Choses divines,** par PAUL VALÉRY, de l'Académie française.

Deux cents chambres, deux cents salles de bains, par VALÉRY LARBAUD; **Siam,** par PAUL MORAND; **Le Temps perdu,** par FRANCIS CARCO; **Damas,** par madame MYRIAM HARRY; **Danube,** par JEAN MISTLER.

Des Romans et Nouvelles de MM. Conrad, Maxwell, Blasco-Ibañez, Alexandre Arnoux, E. Henriot, F. de Bondy, de Montherlant, René Bizet, J. Kessel, Pierre Benoit, Jean d'Esme, Auguste Dupouy; — de mesdames Marcelle Tinayre, Gérard d'Houville, Comtesse de Noailles, Noëlle Roger.

Autour du Neuf Thermidor

La vérité historique dans le Cromwell de Victor Hugo

par LOUIS BARTHOU, de l'Académie française

La Vie de Disraéli, par ANDRÉ MAUROIS

Napoléon Ier et Eugène de Beauharnais
par ARTHUR-LÉVY

Batailles manquées
par PAUL CHACK

La reine Victoria et l'unité allemande (d'après des documents inédits)
par JACQUES BARDOUX

Comment je suis devenu Collectionneur, par LÉON BONNAT

La Correspondance de madame de Staël avec madame Récamier
éditée par les soins du docteur LENORMAND

Une nouvelle suite inédite de lettres de Balzac à l'Étrangère

Les Mémoires du duc de Broglie, du marquis de Montebello, de M. de Montbas

Les Richesses de l'État français, par le comte de FELS

Les Enseignements de la Guerre et la Réorganisation militaire
par le Général DUVAL

L'état actuel de notre Aviation
par le Général NIESSEL

La Situation présente du Maroc
par GUY DE MONTJOU

Des Chroniques de madame Gérard d'Houville; de MM. Henry Bidou, Paul Souday, Albert Flament, Albert-Petit, André Chaumeix, etc.

Gen.
Terq.

LETTRE OUVERTE A M. ARISTIDE BRIAND

LE SCRUTIN D'ARRONDISSEMENT

La République parlementaire traverse une crise. Certains esprits chagrins ou très clairvoyants ont été jusqu'à parler d'une crise de régime et du danger dont le Cartel des gauches menaçait la République elle-même. C'est dans ces conditions que le chef de l'État dans sa haute sagesse, en conformité avec la tradition républicaine la plus pure vous a confié le soin de former votre neuvième ministère et... de rétablir le scrutin d'arrondissement.

Cette dernière mesure n'est-elle pas considérée en cas de crise grave comme le salut même de la République? Dans ces circonstances difficiles, permettez-moi d'appeler et de retenir quelques instants votre attention sur le régime parlementaire anglais et ses méthodes.

Je m'adresse à vous en toute confiance, car vous ne désirez certainement pas nous ramener au régime des « mares stagnantes » stigmatisées naguère par vous avec tant d'éloquence. L'homme du discours de Périgueux ne peut pas se déjuger. Si vous rétablissez aujourd'hui le mode électoral que vous aviez condamné, que ce soit donc pour l'instituer comme il fonctionne en Angleterre.

Les papiers anglais, dans le commentaire attristé et anxieux dont ils soulignent actuellement la marche cahotée de la politique française, inclinent de plus en plus à cette distinction. S'il est vrai, en effet, que le modèle et l'étalon du parlementarisme se trouvent en Angleterre, son pays d'origine, ce que nous faisons en ce genre ne ressemble au système anglais que par quelques apparences superficielles.

1er Janvier 1926.

Comme nous l'Angleterre a eu ses crises, ses misères et ses difficultés. Elle s'est lancée dans une vraie aventure : l'universalisation absolue du suffrage étendu à tout le sexe féminin. Elle s'est engagée assez avant, au mépris de sa tradition, dans la centralisation bureaucratique et dans le socialisme d'État. Malgré quoi, le parlementarisme, après quelques heurts, s'est remis à fonctionner normalement suivant sa logique et sa loi. Il a dominé les circonstances. Il ne s'est pas laissé dominer par elles. Chez les nations latines, au rebours, le gouvernement de Cabinet, importé d'Angleterre, a achevé de perdre dans les années d'après-guerre ce qu'il pouvait lui rester d'équilibre et d'efficacité. Il a été inférieur aux circonstances. Il a été littéralement écrasé par elles. Il a perdu le contrôle de la situation qui a dérivé ou dérive vers la révolution et la dictature, soit l'une avec l'autre, soit l'autre par l'une au hasard d'un coup de dés.

Cette issue aussi disparate de méthodes apparemment semblables s'explique sans doute, en quelque mesure, par des différences raciques et géographiques. Mais celles-ci ne suffisent pas à rendre entièrement raison du phénomène. On ne peut — et il est trop facile de l'objecter — reproduire entièrement en France les conditions dans lesquelles se déroule, outre-Manche, majestueuse et plusieurs fois centenaire, l'expérience anglaise. Il nous serait toutefois aisé, à la condition d'y penser sérieusement, de nous en rapprocher et de mettre de notre côté quelques chances de réussite trop légèrement négligées.

L'erreur fondamentale est de croire que le régime parlementaire britannique a pour fin dernière de faire, pour parler comme notre Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, que chacun soit représenté à la formation de la loi et au vote de l'impôt. Sans doute, cette fin la poursuit-il, mais non d'une façon absolue, suivant le génie pragmatique du peuple anglais. Il la subordonne étroitement à celle-ci : *Il faut que le roi ait un gouvernement.* Tout ce qui porte atteinte à ce principe est impitoyablement sacrifié par la coutume britannique, dussent la raison pure et la justice abstraite s'en montrer offensées, dussent en pâtir les droits des groupes dans les assemblées et dans le corps électoral.

Le génie du parlementarisme anglais est essentiellement binaire. Sur toute question il faut se prononcer, dire oui ou

non. Au moment du vote il faut passer à la Chambre des Communes, par la porte des *Yes* ou par celle des *Nos*. Donc, dans la pensée anglaise, il ne peut coexister, sous peine de compromettre la bonne marche du système, que deux partis, également légitimes et appelés à alterner au pouvoir, suivant ce qu'en aura décidé, lors du renouvellement législatif dont le terme est d'ailleurs invariablement devancé par la dissolution, *le swing of pendulum*, le balancement du pendule.

Le parlementarisme répugne aux troisièmes larrons, aux tiers-partis. Dès qu'il s'en manifeste quelqu'un, l'effort anglais tend soit à l'éliminer, soit à l'intégrer dans un autre. C'est ce qui se vérifie assez bien depuis que l'avènement du travaillisme et ses progrès ont introduit dans la machine parlementaire, le rythme ternaire qui la fausse. On peut prévoir l'époque prochaine où le parti libéral historique aura disparu, ses éléments modérés ayant obéi à l'attraction travailliste.

C'est surtout en maintenant énergiquement à son origine électorale, malgré les réclamations des doctrinaires et les objections des mathématiciens, *un système strictement majoritaire sans second tour de scrutin*, dans les circonscriptions à un siège, que le parlementarisme anglais se conserve dans la pureté de son principe.

Tout le reste en découle : et la forte organisation des partis dans la Nation et la rigoureuse discipline des partis aux Communes. Dès l'instant que la lutte électorale est limitée à un siège disputé par deux partis qui jouent leur va-tout, ceux-ci sont acculés à l'inéluctable nécessité de s'organiser et de proscrire avec acharnement toute dissidence. Les députés issus d'un tel mode de scrutin se plient sans difficulté, une fois arrivés au Parlement, sous l'autorité discrétionnaire d'un *leader* et d'un *Whip* bien décidés à ne pas tolérer, sauf rares exceptions, la moindre fantaisie individuelle, immédiatement réprimée par toutes les forces du parti. Les Anglais ne conçoivent même pas l'existence de ces innombrables groupes parlementaires dont l'agitation anarchique et brouillonne ne permet plus l'exercice du pouvoir exécutif. La création de ces groupes a fait de notre Chambre des Députés une horrible caricature de la Chambre des Communes.

Le parlementarisme, tel qu'il fonctionne authentiquement en Angleterre est binaire, rigoureusement, férocement binaire.

Si l'on ne s'est pas rendu maître de cette notion, il est impossible de rien démêler au principe générateur de la constitution anglaise, ni à la cause des insuccès français, italiens, espagnols, etc., dans leurs tentatives d'acclimation parlementariste. Le scrutin anglais est binaire. Après quoi tout est dit. En France, le ballottage, père de cette plaie de nos Assemblées qu'on appelle les mal-élus, n'a pas toujours existé; il ne remonte pas au delà du décret organique du 2 février 1852. Ses inconvénients ne pouvaient se manifester sous le régime de la candidature officielle directe. Il faut considérer que le premier mouvement du régime démocratique en France fut de proscrire, ou du moins de réglementer sévèrement le second tour. *La doctrine de la Convention, telle qu'elle s'exprime dans la Constitution de* 1793 *est de limiter dans le cas où le premier tour n'aurait pas donné de majorité absolue le ballottage aux deux citoyens ayant obtenu le plus de voix.* La loi électorale de 1848, remise en vigueur pour l'élection de l'Assemblée nationale de 1871 proclame représentants du peuple, jusqu'à concurrence du nombre fixé, les candidats qui auront obtenu le plus de voix selon l'ordre de la majorité relative, pourvu toutefois qu'ils aient réuni chacun 2 000 voix au moins. Il est bien remarquable que les Assemblées, recrutées par ce procédé, sont précisément celles qui ont renfermé la plus grande proportion d'hommes de mérite.

Pas de ballottage! C'est la condition *sine qua non* de la réussite. Le ballottage autant et plus que les syndicats hétérogènes constitués, sous le régime électoral actuel, pour la conquête de la majorité absolue ou de la plus forte moyenne donne des *hybrides*, sans cesse tiraillés entre les tendances contradictoires qui ont présidé à leur origine marchandée et maquignonnée. Il faut désespérer d'imposer une discipline à des législateurs qui, sentant deux hommes en eux, sont condamnés au paradoxe le plus destructeur du régime parlementaire, c'est-à-dire au service de deux maîtres et qui, le lundi sortent par la porte des *Yes* et le jeudi par la porte des *Nos*.

M. le Président Briand, si vous ne m'en croyez pas, consultez donc votre illustre ami sir Austen Chamberlain. Il vous veut beaucoup de bien et vous dira comme moi que la première loi du parlementarisme, c'est le scrutin d'arrondissement sans ballottage.

FELS

LA FIN DE CHÉRI[1]

« Elles parlaient de Léa, tous les jours, devant moi, et je n'ai pas entendu. Je l'ai donc oubliée? Je l'ai oubliée. Mais oublier, qu'est-ce que c'est? Si je pense à Léa, je la vois bien, je me souviens du son de sa voix, du parfum qu'elle vaporisait sur elle et qu'elle écrasait tout mouillé dans ses grandes mains... » Il serra les narines et remonta la bouche vers son nez, en une grimace de gourmandise.

— Fred, tu viens de faire une grimace abominable, tu ressemblais, trait pour trait, au renard qu'Angot a rapporté des tranchées...

Ils vivaient le temps le moins difficile de leur journée, après le réveil et le petit déjeuner. Ranimés par la douche, ils écoutaient avec gratitude tomber une pluie roide qui avançait de trois mois sur la saison, une pluie qui détachait les feuilles du faux automne parisien et couchait les pétunias. Ils ne se donnaient pas la peine de chercher, ce matin-là, une excuse à leur obstination citadine. Charlotte Peloux ne les avait-elle pas, la veille, tirés d'embarras en déclarant : « On est des Parigots de race, nous! Des vrais, des purs! Nous et les concierges, on peut dire que nous avons vraiment goûté le premier été de Paris d'après guerre! »

— Fred, c'est de l'amour que tu as pour ce complet? Tu ne le quittes plus. Il n'est pas frais, tu sais?

Chéri fit un geste de la main, dans la direction de la voix

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1925.

d'Edmée, un geste qui demandait le silence et suppliait qu'on ne détournât pas son attention, vouée pour l'instant à une besogne exceptionnellement mentale.

« Je voudrais savoir si je l'ai oubliée. Mais qu'est-ce que c'est, oublier? Depuis un an que je ne l'ai pas vue... » Il subit un petit choc d'éveil, un sursaut, et s'aperçut que sa mémoire supprimait la guerre. Puis il compta les années et tout fut muet, en lui, de stupeur, pendant un moment.

— Fred, je ne pourrai donc jamais obtenir que tu laisses ton rasoir dans la salle de bains au lieu de l'apporter ici?

Il se retourna mollement. A peu près nu, encore humide, il montrait son torse, argenté çà et là de plaques de talc.

— Quoi?

La voix, qui lui semblait lointaine, se mit à rire.

— Fred, tu as l'air d'un gâteau mal sucré! Un gâteau qui n'a pas bonne mine... L'an prochain, nous ne serons pas si bêtes que cette année. Nous aurons une propriété à la campagne...

— Tu veux une propriété?

— Oui. Pas ce matin, tu penses...

Elle épinglait ses cheveux en désignant du menton le rideau de pluie qui coulait, sans vent ni tonnerre, d'un orage gris.

— Mais l'an prochain, par exemple... N'est-ce pas?

— C'est une idée. Oui, c'est une idée.

Il se débarrassait d'elle, poliment, pour retourner à son étonnement. « J'ai cru que je ne l'avais pas vue depuis un an seulement. Je ne pensais pas à la guerre. Il y a donc un, deux, trois, quatre, cinq ans que je ne l'ai pas vue. Un, deux, trois, quatre... Mais alors, je l'avais donc oubliée? Non, puisqu'elles en parlaient devant moi, ces femmes, sans que je saute et que je m'écrie : « Tiens, c'est vrai, au fait, et Léa? » Cinq ans. Elle avait quel âge, en 1914?

Il compta encore, et buta contre un total invraisemblable. « Ça lui ferait un peu plus de soixante ans aujourd'hui?... Quelle blague... »

— Il s'agirait, — poursuivait Edmée, — de ne pas se tromper dans notre choix. Une jolie région, tiens, c'est...

— La Normandie, — acheva Chéri distraitement.

— Oui, la Normandie... Tu connais la Normandie?

— Non... Pas précisément... C'est vert. Il y a des tilleuls... des pièces d'eau...

Il ferma les yeux, comme étourdi.

— Où ça? Dans quel endroit de la Normandie?

— Des pièces d'eau, de la crème, des fraises et des paons...

— Tu en sais des choses sur la Normandie! Quel pays! Il y a tout ça, et puis quoi encore?

Il avait l'air de lire ce qu'il décrivait, penché sur le miroir rond où il vérifiait d'habitude, après sa toilette, le poli de ses joues et de son menton. Il continua, passif et hésitant :

— Des paons... La lune sur les parquets et un grand, grand tapis rouge jeté sur une allée...

Il n'acheva pas, oscilla légèrement et glissa sur le tapis. Le flanc du lit arrêta à mi-chemin sa chute, et il appuya contre les draps défaits une tête évanouie que le hâle, superposé à la pâleur, teignait d'un vert d'ivoire.

Presque aussi vite que lui, et sans cri, Edmée se jeta à terre, soutint d'une main la tête ballante, tendit, sous des narines que le sang quittait, un flacon ouvert, mais deux bras, encore défaillants, la repoussèrent :

— Laisse-moi... Tu vois bien que je suis en train de mourir.

Cependant il ne mourait pas, et sa main demeurait tiède entre les doigts d'Edmée. Il avait parlé dans un murmure, avec l'emphase et la suavité des suicidés très jeunes qui viennent en un moment de solliciter et d'éviter la mort.

Il entr'ouvrait les lèvres sur ses dents brillantes, et respirait d'un souffle égal. Mais il ne se hâtait pas de revivre tout à fait. Il se retranchait, derrière ses paupières et ses cils, au sein du domaine vert qu'il évoquait à l'instant de sa syncope, un domaine plat, riche en fraisiers et en abeilles, en lunes d'eau ourlées de pierre chaude... Quant la force lui revint, il garda les yeux clos, en pensant : « Si j'ouvre les yeux, Edmée va y voir tout ce que je regarde... »

Elle demeurait penchée, un genou plié. Elle lui portait une attention efficace, professionnelle. De sa main libre, elle atteignit un journal, s'en servit pour agiter l'air autour du front renversé. Elle chuchotait des paroles insignifiantes et nécessaires.

— C'est l'orage... Détends-toi... Non, ne te relève pas. Attends que je glisse l'oreiller sous toi...

Il se redressa, sourit, remercia d'une pression de main. Une envie de citrons, de vinaigre, lui séchait la bouche. La sonnerie du téléphone détacha Edmée de lui.

— Oui... Oui... Quoi? Je le sais bien qu'il est dix heures! Oui. Quoi?

A la brièveté impérieuse des répliques, Chéri comprit qu'on téléphonait de l'hôpital.

— Oui, naturellement, je viens. Quoi? Dans...

Elle évalua, d'un rapide regard, la résurrection de Chéri.

— Dans vingt-cinq minutes. Merci. A tout à l'heure.

Elle ouvrit largement les deux battants vitrés de la porte-fenêtre et quelques gouttes de la pluie paisible entrèrent dans la chambre, avec une fade odeur de rivière.

— Tu es mieux, Fred? Qu'est-ce que tu as ressenti? Rien au cœur, n'est-ce pas? Tu dois perdre tes phosphates. Voilà le fruit de notre ridicule été. Mais, qu'est-ce que tu veux...

Elle regarda furtivement le téléphone, comme elle eût regardé un témoin.

Chéri se mit debout sans effort apparent.

— File, mon petit. Tu seras en retard à ta boîte. Je vais tout à fait bien.

— Un grog léger? Un peu de thé chaud?

— Ne t'occupe pas de moi... Tu as été bien gentille. Oui, un peu de thé, demande-le en t'en allant.

Cinq minutes plus tard elle partait, après un regard où elle croyait ne laisser paraître que de la sollicitude, mais qui quêtait en vain une vérité, l'explication d'un état de choses inexplicable. Comme si le bruit d'une porte fermée eût coupé ses liens, Chéri s'étira, se sentit léger, froid et vide. Il s'élança vers la fenêtre, vit sa femme traverser le jardinet, tête baissée sous la pluie. « Elle a un dos de coupable », décréta-t-il, « elle a toujours eu un dos de coupable. Par devant, c'est une petite dame très bien. Mais son dos en raconte long. Mon évanouissement lui a fait perdre une bonne demi-heure. Mais revenons à nos moutons, comme dirait ma mère. Léa avait, quand je me suis marié, cinquante et un ans — au bas mot! assure madame Peloux. Elle aurait main-

tenant soixante ans... L'âge du général Bourbet? Allons!... C'est simplement rigolo. »

Il tâcha d'associer, à l'image d'une Léa de soixante ans, la moustache en crins blancs, les joues ravinées du général Bourbet et ses aplombs d'antique cheval de fiacre.

« Tout ce qu'il y a de plus rigolo... »

L'arrivée de madame Peloux trouva Chéri occupé à son divertissement, pâle, immobile devant le jardin ruisselant, et mordillant une cigarette éteinte. Il ne sourcilla pas à l'entrée de sa mère.

— Vous voilà bien matinale, ma bonne mère, — dit-il.

— Et toi levé du mauvais pied, il me semble, — riposta-t-elle.

— Pure illusion. Y a-t-il circonstances atténuantes à votre activité, au moins?

Elle leva les yeux et les épaules vers le plafond. Un petit chapeau de cuir, sportif et gamin, descendait en visière sur son front.

— Mon pauvre petit, — soupira-t-elle, — si tu savais ce que j'entreprends en ce moment... Si tu savais quelle œuvre grandiose...

Il scrutait du regard, sur le visage de sa mère, les profonds sillons en guillemets autour de la bouche, la courte vague molle du double menton dont le flux et le reflux couvraient, puis découvraient le col du manteau imperméable. Il soupesait les poches mouvantes des paupières inférieures, en répétant pour lui-même : « Soixante au bas mot... »

— Sais-tu à quelle tâche je me voue, le sais-tu?

Elle prit un temps, ouvrit plus grands ses grands yeux, cernés d'un trait de crayon noir :

— Je ressuscite les Thermes de Passy. Les Thermes de Passy. Oui, naturellement ça ne te dit rien, à toi. Les sources sont là, en dessous de la rue Raynouard, à deux pas. Elles dorment, elles ne demandent qu'à être réveillées. Des eaux extrêmement actives. Si nous savons nous y prendre, c'est la ruine d'Uriage, l'effondrement du Mont-Dore peut-être, — mais ce serait trop beau! Je me suis déjà assuré le concours de vingt-sept médecins suisses. Le Conseil municipal de Paris, travaillé par Edmée et par moi... C'est d'ailleurs pour

ça que je viens. J'ai manqué ta femme de cinq minutes... Qu'est-ce que tu as? Tu ne m'écoutes pas?

Il s'entêtait à allumer sa cigarette humide. Il y renonça, la jeta sur le balcon où les grosses gouttes de pluie rejaillissaient comme des sauterelles, et toisa sa mère sérieusement.

— Je vous écoute, — dit-il. — Et même, je sais d'avance ce que vous voulez me dire. Je la connais, votre affaire. Elle s'appelle : combine, trucs, pots-de-vin, parts de fondateur, couvertures américaines, haricots secs, etc... Vous ne pensez tout de même pas que je suis sourd ou aveugle, depuis un an? Vous êtes des méchantes et des vilaines, voilà tout. Je ne vous en veux pas.

Il se tut et s'assit, en tourmentant par habitude, au-dessus de sa mamelle droite, ses deux petites cicatrices jumelles. Il contemplait le jardin vert battu de pluie et sur son visage détendu luttaient la lassitude et la jeunesse, celle-là creusant la joue, noircissant l'orbite, celle-ci intacte sur l'arc ravissant et la pulpe élastique des lèvres, sur l'aile duvetée de la narine, dans la noire abondance de la chevelure.

— Eh bien, — dit enfin Charlotte Peloux, — j'en entends! La morale se niche où elle peut. J'ai donné le jour à un censeur.

Il ne sortit point de son mutisme ni de son immobilité.

— Et tu le juges, ce pauvre monde pourri, du haut de quoi? De ton honnêteté, sans doute?

Sanglée de cuir comme un reître, elle se montrait égale à elle-même et prête à combattre. Mais Chéri semblait en avoir fini avec toutes les batailles.

— De mon honnêteté... Peut-être. Si j'avais cherché le mot, je n'aurais pas trouvé celui-là. C'est vous qui me le fournissez. Va pour honnêteté.

Elle ne répondit rien, remettant à plus tard l'offensive. Elle se tut pour donner toute son attention à l'aspect singulier de son fils. Il tenait ses genoux écartés, ses coudes sur ses genoux, et croisait fortement les mains. Il regardait toujours le jardin ployé sous le fouet de la pluie et il soupira au bout d'un moment, sans détourner la tête :

— Vous croyez que c'est une vie?

Elle ne faillit point à lui demander :

— Quelle vie?

Il souleva et laissa retomber un de ses bras.

— Ma vie. La vôtre. Tout ça. Tout ce qu'on voit.

Madame Peloux eut un moment d'hésitation, puis jeta son manteau de cuir, alluma une cigarette et s'assit à son tour.

— Tu t'ennuies?

Séduit par la douceur inusitée d'une voix qui se faisait aérienne et précautionneuse, il fut naturel et presque confiant.

— M'ennuyer? Non, je ne m'ennuie pas. Pourquoi voulez-vous que je m'ennuie? Je suis un peu... comment? un peu soucieux, voilà tout.

— De quoi?

— De tout. De moi, et même de vous.

— Tu m'en vois surprise.

— Moi aussi. Ces types... cette année... cette paix...

Il écartait les doigts, comme s'il les eût sentis poissés ou enlacés d'un cheveu long.

— Tu dis ça comme on disait : « Cette guerre... »

Elle lui posa une main sur l'épaule, et baissa le ton avec intelligence :

— Qu'est-ce que tu as?

Il ne supporta pas le poids interrogateur de cette main, et se leva, s'agita, d'une manière incohérente.

— J'ai que tout le monde est des salauds. Non, — supplia-t-il en voyant sur le visage maternel une hauteur apprêtée, — non, ne recommencez pas. Non, les personnes présentes ne sont pas exceptées. Non, je ne comprends pas que nous vivons un temps magnifique, une aube comme ci et une résurrection comme ça. Non, je ne suis pas en colère, je ne vous aime pas moins, je n'ai pas mal au foie. Mais je crois bien que je suis à bout.

Il se promena en faisant craquer ses phalanges, et huma l'embrun douceâtre que la lourde pluie vaporisait en frappant la balcon. Charlotte Peloux jeta son chapeau et ses gants rouges, en donnant à son geste un caractère de pacification.

— Explique-toi, petit. Nous sommes tout seuls.

Elle lissait en arrière sa chevelure rouge de vieille dame, taillée garçonnièrement, et sa robe amadou la moulait comme une bâche moule un tonnelet. « Une femme... Elle a été une

femme... » songeait Chéri. Elle tourna vers lui son bel œil velouté, plein d'une coquetterie maternelle dont il avait oublié depuis bien longtemps le féminin pouvoir. A l'attrait soudain du regard de sa mère, il entrevit le danger, la difficulté de l'explication où elle le menait. Mais il se sentait veule et désert, sollicité par ce qui lui manquait. L'espoir d'offenser, en route, le poussa.

— Oui, — répondit-il à lui-même. — Vous avez les couvertures, les pâtes alimentaires, les légions d'honneur. Vous rigolez avec les séances de la Chambre et l'accident du fils Lenoir. Madame Caillaux vous passionne et les thermes de Passy; Edmée, c'est son bazar à blessés et son médecin en chef. Desmond, il cuisine dans les dancings, le commerce des vins, le placement des poules. Filipesco, il carotte des cigares aux Américains et aux hôpitaux pour les revendre dans les boîtes de nuit. Jean de Pouzac, il est dans les stocks, — c'est tout dire... Quelle clique... Enfin...

— Tu oublies Landru, — insinua Charlotte.

Il glissa vers elle un clin d'œil égayé, un muet compliment dédié à l'humour méchant qui rajeunissait la championne fanée.

— Landru, ça ne compte pas, c'est une affaire qui sent l'avant-guerre. C'est normal, Landru. Mais le reste... Enfin... Enfin bref tout ce monde est des salauds, et... et ça ne me convient pas. Voilà.

— C'est bref en effet, mais pas très clair, — dit Charlotte au bout d'un moment. — Tu nous habilles bien. Remarque que je ne dis pas que tu aies tort. J'ai les qualités de mes défauts, moi, et rien ne me fait peur. Seulement, ça ne m'apprend pas où tu veux en venir.

Chéri se balança gauchement sur son siège. Il nouait ses sourcils entre ses yeux et ramenait en avant la peau de son front comme pour retenir un chapeau que le vent soulève.

— Où j'en veux venir... Je ne sais pas, moi. Je voudrais que les gens ne soient pas des salauds, je veux dire, pas uniquement des salauds... Ou bien je voudrais simplement ne pas m'en apercevoir.

Il exprimait une timidité, un besoin de composer avec son malaise, tels que Charlotte s'en égaya :

— Mais pourquoi t'en aperçois-tu?

— Ah voilà... Justement, voilà.

Il lui sourit d'un sourire désarmé, et elle remarqua combien le visage de son fils devenait moins jeune dans le sourire. « On devrait tout le temps lui annoncer des malheurs », se dit-elle, « ou bien le mettre hors de lui. La gaieté ne l'embellit pas ». A son tour, elle laissa échapper, dans une bouffée de fumée, une naïveté ambiguë :

— Avant, tu ne t'en apercevais pas de tout ça.

Il releva la tête d'un vif mouvement :

— Avant? Avant quoi?

— Avant la guerre, voyons.

— Ah! oui... — murmura-t-il, déçu. — Non, avant la guerre, évidemment... Mais avant la guerre, je ne voyais pas tout ça du même œil.

— Pourquoi?

Ce simple mot le laissa muet.

— Je te dis, — railla Charlotte, — que tu es devenu honnête!

— Vous ne voudriez pas admettre, par hasard, que je le suis simplement resté?

— Non, non. Ne confondons pas!

Elle discutait, les joues rouges, avec une passion de devineresse.

— Ton genre de vie avant la guerre, tout de même — je me mets à la place des gens qui n'ont pas les idées larges et qui ne voient les choses que du dehors, comprends-moi! ce genre d'existence là, tout de même, ça a un nom!

— Si vous voulez, — acquiesça Chéri. — Et puis?

— Eh bien, ça implique une... une manière de voir. Tu as vu l'existence du point de vue du gigolo.

— C'est bien possible, — dit Chéri indifféremment. — Après? Vous y voyez du mal?

— Certainement non, — protesta Charlotte avec une simplicité d'enfant. — Mais, n'est-ce pas, il y a un temps pour tout.

— Oui...

Il soupira profondément, la tête levée vers le ciel masqué de nues et de pluie :

— Il y a un temps pour être jeune et un temps pour être

moins jeune. Il y a un temps pour être heureux... Vous croyez que j'avais besoin de vous pour m'en apercevoir?

Elle manifesta une agitation subite, alla et vint à travers la pièce, le fessier rond et serré dans sa robe, épaisse et preste comme une petite chienne engraissée, et revint se camper en face de son fils.

— Eh bien, mon chéri, te voilà bien embarqué, je le crains, pour une bêtise.

— Laquelle?

— Oh! il n'y en a pas tant. Le couvent. Ou une île déserte. Ou l'amour.

Chéri sourit d'étonnement.

— L'amour? Vous voulez que... L'amour avec...

Il désignait, du menton, le boudoir d'Edmée, et le visage de Charlotte étincela :

— Qui te parle d'elle?

Il rit, et reprit sa grossièreté par instinct de préservation :

— Vous, dans une minute, vous allez m'offrir de l'américaine!

D'un haut-le-corps théâtral elle se défendit.

Il approuva ce dédain chauvin de technicienne. Depuis son enfance il savait qu'une Française ne déchoit pas à cohabiter avec un étranger, pourvu qu'elle l'exploite ou qu'il la ruine. Il connaissait par cœur la liste des termes qualificatifs outrageants dont une courtisane autochtone flétrit, à Paris, l'étrangère dissolue. Mais il déclina l'offre, sans ironie, et Charlotte écarta ses petits bras, avança une lèvre de clinicien qui avoue son impuissance.

— Je ne te propose pas de travailler... — risqua-t-elle avec pudeur.

Chéri chassa d'un tour d'épaules la suggestion importune :

— Travailler, — répéta-t-il... — Travailler, ça veut dire fréquenter des types... on ne travaille pas seul, à moins de peindre des cartes postales ou de coudre en chambre... Ma pauvre mère, vous ne savez pas que, si les types me dégoûtent, les femmes ne m'inspirent pas mieux. La vérité, c'est que je ne peux plus voir les femmes non plus, — acheva-t-il courageusement.

— Mon Dieu! — piaula Charlotte.

Elle joignait les mains comme devant un cheval tombé, mais son fils lui imposa durement le silence, d'un geste, et elle admira la virile autorité de ce beau jeune homme qui venait d'avouer sa particulière impuissance.

— Chéri!... Mon petit garçon!...

Il tourna vers elle un doux regard vide, qui mendiait vaguement.

Elle plongea dans ces larges prunelles dont le blanc pur, les longs cils, la secrète émotion peut-être exagéraient l'éclat. Elle voulut descendre, par ces brèches magnifiques, jusqu'à un cœur obscur, qui avait commencé son battement, jadis, près de son propre cœur. Chéri semblait ne pas se défendre et se délecter d'être hypnotiquement violenté. Charlotte avait déjà vu son fils malade, irrité, sournois. Elle ne l'avait jamais vu malheureux. Elle en ressentit une exaltation singulière, l'enivrement qui jette une femme aux pieds d'un homme, à l'heure où elle rêve de changer l'inconnu désespéré en inconnu inférieur, c'est-à-dire de lui faire oublier son désespoir.

— Écoute, Chéri... — murmura-t-elle très bas. — Écoute... Tu devrais... Attends; voyons, laisse-moi au moins parler...

Il l'interrompit d'un furieux hochement de tête, et elle cessa d'insister. Elle rompit le long échange de leurs regards, reprit son manteau, coiffa son petit chapeau de cuir et s'en alla vers la porte. Mais, en passant près de la table, elle s'arrêta et prit le téléphone avec négligence.

— Tu permets, Chéri?

Il consentit d'un signe, et elle se mit à nasiller comme une clarinette :

— Allo..., allo..., allo... Passy vingt-neuf deux fois. Deux fois, mademoiselle. Allo... c'est toi, Léa? Mais bien sûr, c'est moi. Quel temps, hein... Ne m'en parle pas! Oui, très bien, Tout le monde très bien. Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui? Tu ne bouges pas? Ah! je te reconnais là, grande sybarite! Moi, oh! tu sais, je ne m'appartiens plus... Oh! mais non, il ne s'agit plus de ça, c'est bien autre chose! Une grandiose réalisation... Ah! non, pas par téléphone!... Oui, si je suis sûre de te trouver? Bon, à n'importe quelle heure tu es chez toi? C'est bien commode. Merci. Au revoir, ma Léa!

Elle reposa l'appareil et ne montra plus que son dos convexe. En s'éloignant elle aspirait, puis rejetait des jets de fumée bleue, et elle disparut en même temps que son nuage, comme un enchanteur qui a rempli sa mission.

Il monta sans hâte l'unique étage qui conduisait à l'appartement de Léa. La rue Raynouard à six heures, après la pluie, résonnait de cris d'oiseaux et d'appels d'enfants comme un jardin de pensionnat. Le vestibule à glaces épaisses, l'escalier poncé, le tapis bleu, la cage d'ascenseur fleurie d'autant de laque et d'or qu'une chaise à porteurs, il vit tout d'un œil froid qui n'admettait pas même la surprise. Sur le palier il subit l'instant indolore, détaché de tout, qui leurre le patient à la porte du dentiste. Il faillit s'en retourner, mais la pensée que peut-être il se croirait obligé de revenir lui déplut, et il sonna d'un doigt assuré. Une jeune servante ouvrit sans hâte, brune, coiffée d'un papillon de linge fin sur ses cheveux coupés, et Chéri, devant un visage inconnu, perdit sa dernière chance d'émotion.

— Madame est là?

La jeune servante l'admirait, indécise :

— Je ne sais pas, monsieur... Monsieur est attendu?

— Naturellement, — dit-il avec sa dureté d'autrefois.

Elle le laissa debout et disparut. Dans l'ombre, il dépêchait autour de lui ses yeux éblouis par l'obscurité et son flair irritable. Aucun blond parfum n'errait, et quelque résine banale grésillait dans un brûle-parfums électrique. Chéri s'ennuya comme un homme qui s'est trompé d'étage. Mais un grand rire innocent, sur une gamme grave et descendante, résonna étouffé derrière une tenture et précipita l'intrus dans une tourmente de souvenirs.

— Si Monsieur veut passer dans le salon...

Il suivit le papillon blanc en se répétant : « Léa n'est pas seule... Elle rit... Elle n'est pas seule... Pourvu que ce ne soit pas ma mère... » Un jour teint de rose l'accueillit au delà d'une porte, et il attendit, debout, que l'univers annoncé par cette aube se rouvrît enfin.

Une femme écrivait, le dos tourné, assise devant un bonheur-du-jour. Chéri distingua un large dos, le bourrelet grenu de la nuque au-dessous de gros cheveux gris vigoureux, taillés comme ceux de sa mère. « Allons, bon, elle n'est pas seule. Qu'est-ce que c'est que cette bonne femme-là? »

— Mets-moi aussi par écrit l'adresse, Léa, et le nom du masseur. Moi, tu sais, les noms... — dit une voix inconnue.

Une femme en noir, assise, venait de parler, et Chéri sentit en lui-même un remous précurseur. « Alors... où est Léa? »

La dame au poil gris se retourna, et Chéri reçut en plein visage le choc de ses yeux bleus.

— Eh! mon Dieu, petit, c'est toi?

Il avança comme en songe, baisa une main.

— La princesse Cheniaguine, monsieur Frédéric Peloux.

Chéri baisa une autre main, s'assit.

— C'est?... — questionna la dame en noir, en le désignant avec autant de liberté que s'il eût été sourd.

Le grand rire innocent résonna de nouveau, et Chéri chercha la source de ce rire, là, ici, ailleurs, partout ailleurs que dans la gorge de la femme au poil gris...

— Mais non, ce n'est pas! Ou ce n'*est* plus, pour mieux dire! Valérie, voyons, qu'est-ce que tu vas chercher?

Elle n'était pas monstrueuse, mais vaste, et chargée d'un plantureux développement de toutes les parties de son corps. Ses bras, comme de rondes cuisses, s'écartaient de ses hanches, soulevés près de l'aisselle par leur épaisseur charnue. La jupe unie, la longue veste impersonnelle entr'ouverte sur du linge à jabot, annonçaient l'abdication, la rétraction normales de la féminité, et une sorte de dignité sans sexe.

Léa se tenait debout entre Chéri et la fenêtre, et sa masse consistante, presque cubique, ne le consterna point d'abord. Lorsqu'elle bougea pour atteindre un siège, elle dévoila ses traits, et il se mit à l'implorer mentalement comme il eût imploré un fou pourvu d'armes. Rouge, d'un rouge un peu blet, elle dédaignait à présent la poudre, et riait d'une bouche pleine d'or. Une saine vieille femme, en somme, à bajoues larges et à menton doublé, capable de porter son fardeau de chair, libre d'étais et d'entraves.

— Et donc, petit, d'où sors-tu comme ça? Tu n'as pas bien bonne mine, on dirait?

Elle tendait à Chéri une boîte de cigarettes, en lui riant de ses yeux bleus qui avaient rapetissé, et il s'épouvanta de la trouver si simple, et joviale comme un vieil homme. Elle l'appelait « petit », et il détournait son regard comme si elle eût dit une inconvenance. Mais il s'exhorta à patienter, avec l'informe espoir que cette première image allait céder la place à une rémission lumineuse.

Les deux femmes le contemplaient, paisibles, et ne lui ménageaient ni la bienveillance ni la curiosité.

— Il a un peu de Hernandez, — dit Valérie Cheniaguine...

— Oh! je ne trouve pas, — protesta Léa. — Peut-être, il y a une dizaine d'années... et encore. Hernandez avait la mâchoire plus forte.

— Qui est-ce? — demanda Chéri avec effort.

— Un Péruvien qui s'est tué en auto, il y a quelque chose comme six mois, — dit Léa. — Il était avec Maximilienne. Elle a eu bien du chagrin.

— N'empêche qu'elle s'en est consolée, — dit Valérie.

— Comme tout le monde, — dit Léa. — Tu ne voudrais tout de même pas qu'elle en soit morte?

Elle rit de nouveau et ses gais yeux bleus disparurent, fermés par la large joue que soulevait le rire. Chéri détourna la tête vers la dame en noir, une brune robuste, ordinaire et féline comme mille et mille méridionales, et si minutieusement vêtue en femme de bon ton qu'elle en semblait déguisée. Valérie portait l'uniforme qui fut longtemps celui des princesses étrangères et de leurs gouvernantes, un costume tailleur noir médiocrement coupé, étroit aux emmanchures, et la chemisette de batiste blanche, très fine, un peu bridée à la hauteur des seins. Les boutons de perles, le collier célèbre, le col droit baleiné, tout était, comme le nom légitime de Valérie, princier. Princièrement, elle montrait aussi des bas de qualité moyenne, des chaussures faites pour la marche et des gants coûteux, brodés de noir et de blanc.

Elle regardait Chéri comme un meuble, avec attention et sans courtoisie. Elle reprit à voix haute sa comparaison critique.

— Oui, je t'assure, il y a quelque chose de Hernandez. Mais, à entendre Maximilienne, Hernandez n'a jamais existé, maintenant qu'elle s'est assuré son fameux Amérigo. Et pourtant! Et pourtant! Je parle en connaissance de cause. Je l'ai vu, moi, Amérigo. J'en arrive de Deauville. Et je les ai vus, tous deux.

— Non? Raconte!

Léa s'assit, comblant tout un fauteuil. Elle avait un geste nouveau de la tête pour rejeter en arrière sa drue chevelure grise, et à chaque coup de tête, Chéri voyait danser brièvement le bas de son visage pareil à celui de Louis XVI. Elle donnait, ostensiblement son attention à Valérie, mais Chéri surprit à plusieurs reprises un trébuchement du petit œil bleu rétréci, qui cherchait celui du visiteur inattendu.

— Voilà, — conta Valérie. — Elle l'avait caché, dans une villa loin de Deauville, au diable vert. Mais ça ne faisait pas l'affaire d'Amérigo, — vous me comprenez, Monsieur! — qui en a fait reproche à Maximilienne. Elle s'en est piquée, elle a dit : « Ah! c'est comme ça? Tu veux qu'on te voie? Eh bien on te verra! » Et elle a téléphoné pour une table, le lendemain soir au Normandy. Une heure après, tout le monde le savait, et moi, je retenais une table aussi, avec Becq d'Ambez et Zahita. Et nous nous disions : « On va donc la voir, cette merveille! » A neuf heures tapant, voilà Maximilienne tout en blanc et perles, et Amérigo... Ah! ma chère, quelle déception! Grand, oui, c'est entendu, plutôt même trop grand. Tu connais mon opinion sur les hommes trop grands : j'en suis encore à attendre qu'on m'en montre un, un seul, bien bâti. Les yeux, oui, les yeux, je ne conteste pas les yeux. Mais d'ici à là, tiens, tu vois, d'ici à là, quelque chose dans la joue de trop rond, de bébête, l'oreille attachée un peu bas... Enfin une déception!... Et de la raideur dans le dos.

— Tu exagères, — dit Léa. — La joue, quoi la joue, ce n'est pas grave. Et d'ici à là, tiens, vraiment c'est beau, c'est noble, les sourcils, le haut du nez, les yeux, c'est beau! Je te passe le menton, qui s'empâtera vite. Et les pieds trop petits, la chose la plus ridicule pour un garçon si grand.

— Ça, je ne suis pas de ton avis. Mais j'ai bien vu que la cuisse est trop longue, par rapport au bas de la jambe, d'ici à là.

Elles discutaient posément, pesant et détaillant les hauts et les bas quartiers de la bête de luxe.

« Des connaisseuses en viande sur pied », pensa Chéri. « Elles auraient fait du bon travail à l'Intendance. »

— Comme proportion, — continuait Léa, — on ne fera jamais rien qui atteigne Chéri... Tu vois, Chéri, que tu arrives bien. Rougis, allons! Valérie, si tu peux te rappeler Chéri il y a seulement six, sept ans...

— Mais certainement, je m'en souviens. Et Monsieur n'a pas tellement changé, après tout... Tu en étais bien fière!

— Non, — dit Léa.

— Tu n'en étais pas fière?

— Non, — dit Léa tranquillement. — Je l'aimais.

Elle tourna d'une pièce son corps considérable et reposa sur Chéri son gai regard, pur de toute arrière-pensée.

— C'est vrai que je t'aimais. Et bien, encore.

Il baissa les yeux, stupide de honte devant ces deux femmes dont la plus grosse affirmait, sereine, qu'ils avaient été amants. Mais en même temps le son de la voix de Léa, presque mâle, voluptueux, assiégeait sa mémoire d'un tourment à peine tolérable.

— Tu vois, Valérie, comme un homme a l'air bête, quand on lui rappelle quelque chose d'un amour qui n'existe plus? Petit imbécile, moi ça ne me gêne pas de rappeler ça. J'aime bien mon passé. J'aime bien mon présent. Je n'ai pas honte de ce que j'ai eu, je n'ai pas de chagrin de ce que je n'ai plus. J'ai tort, petit?

Il se récria, comme un homme dont on a écrasé l'orteil :

— Mais non, voyons! Au contraire!

— C'est gentil que vous soyez restés bons amis, — dit Valérie.

Chéri attendit que Léa expliquât qu'il entrait chez elle pour la première fois depuis cinq années, mais elle ne fit que rire bonnement, et cligner d'un air entendu. L'agitation croissait en lui, il ne sut comment protester, comment crier très haut qu'il ne revendiquait pas l'amitié de cette énorme femme coiffée en vieux violoncelliste, et que, s'il avait su, il n'aurait jamais gravi l'étage, jamais franchi le seuil, foulé le tapis, croulé dans la bergère à coussin de plume, au fond de laquelle il gisait maintenant sans force, et muet...

— Eh bien, je m'en vais, — dit Valérie. — Je ne veux pas attendre l'heure de l'embouteillage du métro, tu penses.

Elle se leva, affronta la grande lumière clémente à son visage romain, si fortement construit que la soixantaine proche ne l'atteignait guère, rehaussé à l'ancienne mode d'une poudre blanche en couche égale sur les joues, et sur les lèvres d'un rouge presque noir, onctueux.

— Tu rentres? — demanda Léa.

— Bien sûr. Qu'est-ce qu'elle peut fabriquer toute seule, ma petite rosse!

— Tu es toujours contente de ton nouvel appartement?

— Un rêve! Surtout depuis les barreaux aux fenêtres. Et j'ai fait mettre un grillage en acier sur un vasistas dans l'office, un qui m'avait échappé. Avec mon double appel électrique, et mes avertisseurs... Ouf! Ce n'est pas trop tôt que je me sente un peu tranquille.

— Et ton hôtel?

— Bouclé! A vendre. Et la galerie de tableaux au garde-meubles. Mon petit entresol est un amour pour ses dix-huit cents francs. Et plus de gueules d'assassins autour de moi. Hein, les deux valets de pied?... j'en ai encore le frisson.

— Tu as vu ça bien en noir, écoute.

— Il faut y avoir passé pour se rendre compte, ma bonne amie. Monsieur, enchantée... Reste donc, Léa.

Elle les enveloppa tous deux de son regard velouté de barbare et partit. Chéri la vit s'éloigner, gagner l'issue, et n'osa pas prendre le même chemin. Il resta immobile, presque supprimé par la conversation de ces deux femmes qui avaient parlé de lui au passé, comme d'un mort. Mais déjà Léa revenait et s'esclaffait :

— Princesse Cheniaguine! Soixante millions! Et veuve! Et elle n'est pas contente! Si c'est ça le plaisir de vivre, vrai, non tu sais!...

Sa main levée claqua sur sa cuisse comme sur une croupe de cavale.

— Qu'est-ce qu'elle a?

— La frousse. Seulement la frousse. C'est une femme qui ne sait pas porter l'argent. Cheniaguine lui a tout laissé. Mais on

peut dire qu'il lui a fait plus de mal en lui donnant qu'en lui prenant. Tu l'as entendue?

Elle se laissa aller au creux d'une bergère douillette, et Chéri haït le soupir mou du coussin sous le vaste séant. Elle passa le bout de son doigt dans la gorge d'une moulure, souffla sur une trace poudreuse et se rembrunit :

— Ah! ça n'est plus ce que c'était, même comme service. Hein?

Il se sentait pâle, et la peau raidie autour de la bouche, ainsi que par un grand froid. Il retenait un terrible élan de rancune et de supplication, le besoin de crier : « Cesse! Reparais! Jette cette mascarade! Tu es bien quelque part là-dessous, puisque je t'entends parler! Éclos! Surgis toute neuve, les cheveux rougis de ce matin, poudrée de frais; reprends ton long corset, ta robe longue à fin jabot, ton parfum de prairie que je quête en vain dans ta nouvelle maison... Quitte tout cela, viens-t'en, à travers Passy mouillé, ses oiseaux et ses chiens, jusqu'à l'avenue Bugeaud, où sûrement Ernest fait les cuivres de ta grille... » Il ferma les yeux, à bout de force.

— Toi, mon petit, je m'en vais te dire une bonne chose : tu devrais faire analyser tes urines. Ta couleur de teint, et un pincement autour des lèvres, je connais ça : tu ne soignes pas ton rein.

Chéri rouvrit les yeux, les emplit du placide désastre installé devant lui, et dit héroïquement :

— Tu crois? c'est bien possible.

— Dis que c'est certain. Et puis tu n'es pas assez gras... On a beau dire que les bons coqs sont maigres, il te manque dix livres, bien pesé.

— Passe-les moi, — dit-il en souriant. Mais il sentait sa joue singulièrement raide et rebelle au sourire, comme si sa peau eût vieilli.

Léa éclata de son rire heureux, le même rire qui saluait, autrefois, une impertinence notoire du « nourrisson méchant ». Chéri goûta, au son grave et rond de ce rire, un plaisir qu'il n'eût pas supporté longtemps.

— Ça! je le pourrais sans me faire tort! J'en ai pris, hein? Tiens, là... Et là... Crois-tu!

Elle alluma une cigarette, souffla par les narines un double jet de fumée et haussa les épaules :

— C'est l'âge!

Le mot s'envola de ses lèvres avec une légèreté qui rendit à Chéri une sorte d'espoir extravagant : « Oui, elle plaisante... Elle va tout d'un coup m'apparaître... » Il attacha sur elle un regard qu'elle sembla, un moment, comprendre :

— J'ai changé, hein, petit? Ça n'a pas d'importance, heureusement. Tandis que toi, tu m'as l'air je ne sais comment... Battu de l'oiseau, comme nous disions autrefois. Hein?

Il n'aimait pas ce « hein? » nouveau et saccadé, qui ponctuait les phrases de Léa. Mais il se raidissait à chaque interrogation, et maîtrisait chaque fois un élan dont il ne voulait discerner ni le motif ni le but.

— Je ne te demande pas si tu as des ennuis dans ton intérieur. D'abord ça ne me regarde pas, et ensuite, ta femme, je la connais comme si je l'avais faite.

Il l'écoutait parler, mais sans application. Il remarquait surtout que, lorsqu'elle quittait le sourire et le rire, elle cessait d'appartenir à un sexe défini. En dépit des énormes seins et de la fesse écrasante, elle pénétrait, de par l'âge, dans une virilité de tout repos.

— Et je la sais très capable, ta femme, de rendre un homme heureux.

Il ne put s'empêcher de trahir un rire intérieur, et Léa se reprit promptement.

— J'ai dit : un homme. Je n'ai pas dit : n'importe quel homme. Te voilà chez moi, et sans avertissement, tu ne viens pas, j'imagine, pour mes beaux yeux, hein?

Elle les appuyait sur Chéri, ses « beaux yeux », rapetissés, traversés en tous sens de fibrilles rouges, narquois, pas méchants, ni bons, avisés et luisants, certes, mais... Mais où, leur humidité saine qui baignait d'azur leur blanche marge, où, leur contour bombé comme le fruit, comme le sein, comme l'hémisphère, et bleu comme une contrée arrosée par maint fleuve?...

Il dit, en bouffonnant :

— Pouh!... Détective, va!...

Et il s'étonna de se trouver assis négligemment, les jambes

croisées, à la manière d'un beau jeune homme qui ne se tient pas très bien. Car en lui-même il contemplait son double éperdu, agenouillé, les bras agités et la poitrine offerte, et criant des cris incohérents.

— Je ne suis pas plus bête qu'une autre. Mais avoue que tu ne m'as pas rendu, aujourd'hui, la besogne difficile?

Elle se rengorgea, répandant son second menton sur son col, et le double agenouillé pencha la tête, comme frappé à mort.

— Tu as tout à fait la dégaîne de quelqu'un qui souffre du mal de l'époque. Laisse-moi parler!... Tu es comme les camarades, tu cherches ton paradis, hein, le paradis qu'on vous devait après la guerre? Votre victoire, votre jeunesse, vos belles femmes... On vous devait tout, on vous a tout promis, ma foi c'était bien juste... Et vous trouvez quoi? Une bonne vie ordinaire. Alors vous faites de la nostalgie, de la langueur, de la déception, de la neurasthénie... Je me trompe?

— Non, — dit Chéri...

Car il pensait qu'il eût donné un doigt de sa main pour qu'elle se tût.

Léa lui frappa l'épaule, y laissa sa main à grosses bagues, et comme il inclinait un peu la tête, sa joue perçut la chaleur de cette lourde main.

— Ah! — continua Léa en élevant la voix, — tu n'es pas le seul, va! Combien en ai-je vu, depuis la fin de la guerre, des gars de ton espèce, qui...

— Où donc? — interrompit Chéri.

La soudaineté de l'interruption, son caractère agressif suspendirent le lyrisme bénisseur de Léa. Elle retira sa main.

— Mais il n'en manque pas, mon petit. Es-tu orgueilleux, quand même! Tu pensais qu'il n'y avait que toi à trouver au temps de paix le goût de trop-peu? Détrompe-toi!

Elle rit tout bas, hocha ses cheveux gris badins autour d'un important sourire de juge gourmet :

— Es-tu orgueilleux, à toujours te vouloir seul de ton espèce!

Elle s'écarta d'un pas, affûta son regard, et acheva, peut-être vindicative :

— Tu n'as été unique que... pendant un temps.

Chéri retrouva la féminité sous l'insulte vague et choisie, et se redressa, tout heureux de souffrir moins. Mais déjà Léa redevenait bonne.

— Mais ce n'est pas pour t'entendre dire ça que tu es venu ici. Tu t'es décidé tout d'un coup?

— Oui, — dit Chéri.

Il eût voulu que ce oui fût, entre elle et lui, la dernière parole. Timide, il errait, du regard, tout autour de Léa. Il cueillit, dans une assiette, un gâteau sec en forme de tuile courbe, puis le reposa, persuadé qu'une cendre siliceuse de brique rose, s'il y mordait, allait lui emplir la bouche. Léa remarqua son geste, et la manière pénible dont il avala sa salive.

— Oh! oh! nous avons des nerfs? Et un menton de chat maigre, et un pli sous l'œil. C'est du beau.

Il ferma les yeux, et consentit lâchement à l'entendre sans la voir.

— Écoute, petit, je connais un bistro, avenue des Gobelins.

Il releva les yeux sur elle, plein de l'espoir qu'elle devenait folle et qu'ainsi il pourrait lui pardonner ensemble sa déchéance physique et ses errements de vieille dame.

— Oui, je connais un bistro... Laisse-moi parler! Seulement il faut se dépêcher, avant que les C... et les T... l'aient décrété chic et qu'on remplace la bonne femme par un chef. C'est la bonne femme elle-même qui cuisine, et, mon petit...

Elle réunit ses doigts sur sa bouche en baiser et Chéri détourna son regard vers la fenêtre où l'ombre d'une branche fouettait le rayon de soleil à temps égaux, comme une herbe que bat l'onde régulière d'un ruisseau.

— Quelle drôle ce conversation... — risqua-t-il d'une voix fausse.

— Elle n'est pas plus drôle que ta présence chez moi, — répliqua vertement Léa.

De la main, il fit signe qu'il voulait la paix, seulement la paix, et peu de paroles, et même le silence... Il sentait en cette femme âgée des forces fraîches, un appétit élastique, devant lesquels il battait en retraite. Déjà le sang prompt de Léa montait, violet, à son cou grenu et à ses oreilles. « Elle

a un cou de vieille poule », constata Chéri avec un pâle plaisir féroce d'autrefois.

— C'est vrai, ça! — jeta Léa échauffée. — Tu t'amènes ici d'un air Fantomas, et je cherche le moyen d'arranger les choses, moi qui te connais, tout de même, assez bien...

Il lui sourit avec découragement. « Et comment me connaitraît-elle? De plus malins qu'elle, et même que moi... »

— Une certaine espèce de vague-à-l'âme, mon petit, et de désillusion, c'est une question d'estomac. Oui, oui, tu ris!

Il ne riait pas, mais elle put croire qu'il riait.

— Le romantisme, la neurasthénie, le dégoût de la vie : estomac. Tout ça, estomac. Et même l'amour! Si on voulait être sincère, on avouerait qu'il y a l'amour bien nourri, et l'amour mal nourri. Et le reste, c'est de la littérature. Si je savais écrire, ou parler, mon petit, j'en dirais, là-dessus... Oh! naturellement je n'inventerais rien, mais enfin je saurais de quoi je parle. Ça changerait des écrivains d'aujourd'hui.

Quelque chose de pire que cette philosophie culinaire décomposait Chéri : un apprêt, un faux naturel, une gaillardise presque étudiée. Il soupçonna que Léa jouait la jovialité, l'épicuréisme, de même qu'un gros acteur, au théâtre, joue les « rondeurs » parce qu'il prend du ventre. Comme par défi, elle frotta son nez vernissé, vermeil de couperose, du dos de l'index, et éventa son torse en s'aidant des deux vantaux de sa longue veste. Ce faisant, elle comparaissait devant Chéri avec un excès de complaisance, et même elle peigna d'une main sa dure chevelure grise qu'elle secoua.

— Ça me va, les cheveux courts?

Il ne daigna répondre que d'une négation muette, ainsi qu'on écarte un argument oiseux.

— Tu disais donc qu'avenue des Gobelins, il y a un bistro...?

A son tour, elle répondit, intelligemment : « Non », et il vit au battement de ses narines qu'il l'avait un peu, enfin, irritée. Le guet animal ressuscitait en lui, l'allégeait, tendait derechef ses instincts, épouvantés jusque-là et épars. Il projeta de communiquer, à travers l'impudente chair, les frisons grisonnants et la bonne humeur prébendière, avec la créature cachée à laquelle il revenait comme au lieu de son crime. Une

divination fouisseuse le maintenait autour du trésor caché. « Comment cela lui est-il arrivé, d'être vieille? Tout d'un coup, un matin? ou peu à peu? Et cette graisse, ce poids dont gémissent les fauteuils? Est-ce un chagrin qui l'a changée ainsi, et désexuée? Quel chagrin? Est-ce à cause de moi? »

Mais il n'interrogeait que lui, et tout bas.

« Elle est fâchée. Elle est sur le chemin de me comprendre. Elle va me dire... »

Il la vit se lever, marcher, rassembler des papiers sur le tablier abattu du bonheur-du-jour. Il nota qu'elle se tenait plus droite qu'au moment où il était entré, et sous le regard qui la suivait elle se redressa encore. Il accepta qu'elle fût véritablement énorme, et sans galbe visible de l'aisselle à la hanche. Avant de se retourner vers Chéri, elle resserra sur son cou, malgré la chaleur, une écharpe de soie blanche. Il l'entendit respirer profondément, puis elle revint à lui, sur un rythme aisé de bête pesante, et elle lui sourit.

— Je te reçois bien mal, il me semble. Ce n'est pas poli que d'accueillir quelqu'un en lui donnant des conseils, surtout des conseils inutiles.

D'un pli de l'écharpe blanche surgit, serpenta et resplendit au jour un sautoir de perles, que Chéri reconnut.

Captives sous ce tissu immatériel, la peau de la perle, les sept couleurs d'Iris jouaient comme une secrète ignition aux flancs de chaque sphère précieuse. Chéri reconnaissait la perle frappée d'une fossette, la perle un peu ovoïde, la perle la plus grosse qui se signalait par un rose unique...

« Elles, elles n'ont pas changé! Elles et moi, nous n'avons pas changé. »

— Et tu as toujours tes perles? — dit-il.

Elle s'étonna de la sotte phrase, et parut la vouloir traduire en langage clair.

— Oui, la guerre me les a laissées. Tu penses que j'aurais pu, ou dû les vendre? Pourquoi les aurais-je vendues?

— Ou « pour qui »? — plaisanta-t-il d'un ton las.

Elle ne retint pas un rapide regard vers le bonheur-du-jour et les papiers éparpillés, et Chéri à son tour traduisit ce regard, lui assigna comme terme et comme objet quelque portrait-carte jaunâtre, quelque visage effaré de petit mili-

taire imberbe... En lui-même il contempla l'image qu'il inventait, avec une hauteur dédaigneuse. « Cela ne me concerne pas. » Un moment après, il ajoutait : « Mais qu'est-ce qui me concerne, ici? »

Le trouble qu'il avait apporté se propageait hors de lui, à la faveur du couchant, des cris d'hirondelles chasseresses, des flèches de braise traversant les rideaux. Cette couleur de rose incandescente, il se souvint que Léa l'entraînait partout comme la mer emmène avec elle, quand elle reflue, le parfum terrestre des foins et des troupeaux.

Ils ne parlèrent pas pendant un temps, secourus par une chanson fraîche d'enfant qu'ils eurent l'air d'écouter. Léa ne s'était pas assise. Droite, massive, elle portait plus haut son menton irrémédiable, et une sorte de malaise se traduisait dans le battement fréquent de ses paupières.

— Je te retarde? Tu as à sortir? Tu veux t'habiller?

La question fut brusque et obligea Léa à regarder Chéri.

— M'habiller? Et en quoi, Seigneur, veux-tu que je m'habille? Je suis habillée, — définitivement.

Elle rit d'un rire incomparable, qui commençait haut et descendait, par bonds égaux, jusqu'à une grave région musicale réservée aux sanglots et à la plainte amoureuse. Chéri leva inconsciemment la main pour une supplication.

— Habillée pour la vie, je te dis! Ce que c'est commode! Des blouses, du beau linge, cet uniforme par là-dessus, me voilà parée. Prête pour dîner chez Montagné aussi bien que chez monsieur Bobette, prête pour le ciné, pour le bridge et pour la promenade au Bois.

— Et l'amour que tu oublies?

— Oh! petit!..

Elle rougit franchement sous sa rougeur constante d'arthritique et Chéri, après le lâche plaisir d'avoir prononcé quelques mots outrageants, fut saisi de honte et de regret devant ce réflexe de jeune femme.

— C'est pour blaguer, — dit-il gauchement. — Je te scandalise?

— Même pas. Mais si, tu sais que je n'ai jamais aimé un certain genre de choses pas propres et de plaisanteries pas drôles.

Elle s'appliquait à parler d'une voix calme, mais son visage la révélait blessée, et sur sa face épaissie s'agitait un désordre qui peut-être était la pudeur.

« Mon Dieu, si elle s'avise de pleurer... » Il imagina la catastrophe, les larmes sur ces joues creusées d'un seul ravin profond près de la bouche, et les paupières ensanglantées par le sel des larmes... Il se hâta :

— Mais non, voyons! Mais quelle idée! Je n'ai pas voulu... voyons, Léa...

Au mouvement qu'elle fit, il s'aperçut qu'il ne l'avait pas encore appelée par son nom. Fière, comme autrefois, de son empire sur elle-même, elle l'interrompit avec douceur.

— Je ne t'en veux pas, petit. Mais pour le peu d'instants que tu passes ici, ne me laisse rien de vilain.

Il ne fut touché ni de la douceur, ni des paroles auxquelles il trouva une délicatesse hors de propos.

« Ou elle ment, ou elle est devenue telle qu'elle se montre. La paix, la pureté, et quoi encore? Ça lui va comme un anneau dans le nez. La paix du cœur, la boustifaille, le ciné... Elle ment, elle ment, elle ment! Elle veut me faire croire que c'est commode, et même agréable, de devenir une vieille femme... A d'autres! A d'autres elle peut raconter les bobards de la bonne vie et du bistro à cuisine régionale, mais à moi! A moi qui suis né dans les belles de cinquante ans, les massages électriques et les pommades fondantes! A moi qui les ai vues, toutes mes fées maquillées, combattre pour une ride, s'entre-dévorer pour un gigolo! »

— Je n'ai plus l'habitude, figure-toi, de ta façon de te taire. A te voir assis là, il me semble à chaque instant que tu as quelque chose à me dire.

Debout, séparée de Chéri par un guéridon et le service à porto, elle ne se défendait pas contre la sévère surveillance qui pesait sur elle; mais certains signes à peine visibles frémissaient sur elle, et Chéri discernait l'effort musculaire qui, entre les pans de la longue veste, essayait de ravaler le poids du ventre épanoui.

« Combien de fois l'a-t-elle remis, quitté, remis courageusement, son long corset, avant de l'abandonner tout à fait?... Combien de matins a-t-elle varié la nuance de sa poudre de

riz, frotté sa joue d'un rouge nouveau, massé son cou avec le cold-cream et le morceau de glace noué dans un mouchoir, avant de se résigner à ce cuir vernissé qui reluit sur ses joues?... »

Il se pouvait qu'elle ne frémît, imperceptiblement, que d'impatience, mais de ce frémissement il attendait, avec une inconscience rigide, un miracle d'éclosion, la métamorphose...

— Pourquoi ne dis-tu rien? — insista Léa.

Elle perdait par degrés son calme en dépit de son immobilité résolue. Elle jouait, d'une main, avec sa chaîne de grosses perles, nouait et dénouait leur nacre éternelle, lumineuse et comme voilée d'une humidité indicible, autour de ses grands doigts flétris et soignés.

« Peut-être a-t-elle seulement peur de moi », rêvait Chéri... « Un homme qui se tait, comme je fais, c'est toujours un peu un fou. Elle pense à la peur de Valérie Cheniaguine. Si j'étendais le bras, est-ce qu'elle crierait à l'assassin? Ma pauvre Nounoune... »

Il craignit de prononcer ce nom à haute voix et parla pour se préserver d'une sincérité, fût-elle éphémère.

— Qu'est-ce que tu vas penser de moi? — dit-il.

— Ça dépend, — répondit Léa circonspecte. — Tu m'as l'air en ce moment-ci d'un de ces types qui posent un paquet de gâteaux dans l'antichambre en se disant : « Il sera toujours temps de l'offrir », et puis ils le reprennent en s'en allant.

Rassurée par le son de leurs voix, elle raisonnait en Léa d'autrefois, perspicace, fine à la manière des paysans fins. Chéri se leva, tourna le meuble qui le séparait de Léa, et reçut ainsi en plein visage la grande lumière de la baie tendue de rose. Léa put mesurer à l'aise, sur des traits presque intacts mais de toutes parts menacés, la longueur des jours et des années. Un délabrement aussi secret avait de quoi tenter sa pitié, émouvoir son souvenir, arracher d'elle le mot, le geste qui précipiteraient Chéri dans un vertige d'humilité, et il risqua, offert à la lumière, les yeux bas, comme endormi, sa dernière fortune d'un dernier affront, d'une dernière prière, d'un dernier hommage...

Il rouvrit les yeux, et dut accepter la véridique image : la gaillarde vieille amie, à distance prudente, lui manifestait

une bienveillance mesurée, dans un soupçonneux petit regard bleu.

Dessillé, égaré, il la chercha dans la pièce partout où elle n'était pas. « Où est-elle? où est-elle? Celle-ci me la cache. Celle-ci, je l'ennuie, et elle pense, en attendant que je m'en aille, que c'est bien des embarras, tous ces souvenirs, et ce revenant... Mais si tout de même je l'appelais à mon secours, et si je lui redemandais Léa... » En lui-même le double agenouillé tressaillait encore, comme un corps qui se vide de son sang... D'un effort dont il se fût cru incapable, Chéri se dégagea de son image suppliciée.

— Je te laisse, — dit-il à voix haute. Il ajouta, sur le ton d'une finesse banale : « et je remporte mon paquet de gâteaux ».

Un soupir d'allègement souleva le débordant corsage de Léa.

— A ta guise, mon petit. Mais, tu sais? toujours à ta disposition si tu as un ennui.

Il sentit la rancune sous la fausse obligeance, et l'énorme édifice de chair, couronné d'une herbe argentée, rendit encore une fois un son féminin, tinta tout entier d'une intelligente harmonie. Mais le revenant, rendu à sa susceptibilité de fantôme, exigeait, malgré lui, de se dissoudre.

— Bien sûr, — répondit Chéri. — Je te remercie.

A partir de cet instant, il sut, sans faute ni recherche, comment il devait s'en aller, et les paroles convenables sortirent de lui, facilement, rituellement.

— Tu comprends, je suis venu aujourd'hui... pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier?... Il y a longtemps que j'aurais dû le faire... Mais tu m'excuses...

— Naturellement, — dit Léa.

— Je suis encore plus braque qu'avant la guerre, tu comprends, alors...

— Je comprends, je comprends.

Parce qu'elle l'interrompait, il pensa qu'elle avait hâte de le voir partir. Il y eut encore entre eux, pendant la retraite de Chéri, quelques paroles, le bruit d'un meuble heurté, un pan de lumière, bleue par contraste, que versa une fenêtre ouverte sur la cour, une grande main bossuée de bagues qui se leva à la hauteur des lèvres de Chéri, un rire de Léa, qui

s'arrêta à mi-chemin de sa gamme habituelle ainsi qu'un jet d'eau coupé dont la cime, privée soudain de sa tige, retombe en perles espacées... L'escalier passa sous les pieds de Chéri ainsi que le pont qui soude deux songes, et il retrouva la rue Raynouard qu'il ne connaissait pas.

Il remarqua que le ciel rose se mirait dans le ruisseau gorgé encore de pluie et sur le dos bleu des hirondelles volant à ras de terre, et, comme l'heure devenait fraîche, et que traîtreusement le souvenir qu'il emportait se retirait au fond de lui-même pour y prendre sa force et sa dimension définitives, il crut qu'il avait tout oublié et il se sentit heureux.

COLETTE

(*A suivre.*)

LES ORIGINES
DE
LA TRIPLE ALLIANCE
ET LA QUESTION ROMAINE

La Triple Alliance de l'Empire allemand, de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie, la *Triplice*, comme ses auteurs l'appelaient, a été un des actes fondamentaux de la diplomatie germanique. Conclue le 20 mai 1882, elle a duré, sous des formes diverses et toujours prolongée, plus d'un quart de siècle, trente-trois ans exactement, jusqu'au mois d'avril 1915. Pendant toute sa durée, le texte des traités qui la constituaient a été jalousement dérobé au public. L'histoire était réduite à cette constatation que le prince de Bismarck avait, pour assurer le nouvel Empire allemand et son hégémonie en Europe, réussi à grouper les deux États rivaux d'Italie et d'Autriche que Napoléon III avait déjà tenté d'unir de 1868 à 1870 par une autre triple alliance, dirigée contre les entreprises de la Prusse et de son ministre. Dans mon livre sur *Rome et Napoléon III*, j'ai donné les raisons de l'échec de cette première tentative de Triple alliance, condamnée par le refus de l'Empereur, même aux heures les plus tragiques, de faire à l'alliance italienne le sacrifice de Rome, du domaine temporel de la Papauté. Les documents aujourd'hui publiés par le gouvernement allemand dans le Recueil de la *Grosse Politik der Europäischen Kabinette* sur le système d'alliances de Bismarck et en particulier sur les négociations de la *Triplice* les éclairent d'un jour nouveau[1]. Ils précisent la place que la

1. Tome III, Berlin, 1922, chap. xv, p. 181.

question de Rome a encore occupée dans ces négociations, comme dans celles de Napoléon III en 1869 avec l'Italie, une place si importante qu'elle seule permet de comprendre le second article du pacte conclu en 1882 entre les associés de l'Empire allemand.

En 1882, la question romaine, cependant, paraissait réglée depuis plus de dix ans, depuis que, le 20 septembre 1870, les troupes du général Cadorna étaient entrées à Rome par la brèche de la Porta Pia. Après le plébiscite du 2 octobre, un décret et une proclamation de Victor-Emmanuel avaient annexé Rome le 9 octobre au royaume d'Italie dont l'unité était accomplie. Le 1er juillet 1871, après le vote et la promulgation de la loi des garanties (mai 1871), le roi d'Italie avait informé l'Europe du transfert officiel de la capitale de Florence à Rome où, entouré du corps diplomatique, il ouvrit le 27 novembre le Parlement installé à Montecitorio. Mais le refus du Pape de s'incliner devant l'acte de force qui le dépouillait, renouvelé solennellement par Léon XIII à son couronnement, leur résolution à tous deux de s'enfermer au Vatican, comme des prisonniers après une conquête, l'interdiction toujours maintenue et imposée aux catholiques italiens de participer à la vie publique de la nation conquérante, n'avaient pas permis au Gouvernement de cette nation l'arrangement qu'elle eût souhaité définitif. Entre l'Italie qui avait réclamé l'achèvement à Rome de son unité et la Papauté qui n'acceptait pas la perte totale de son domaine temporel, il n'y avait en vérité que suspension d'hostilités par la faiblesse et l'impuissance d'un des adversaires. Les puissances catholiques s'étaient dérobées aux demandes de médiation que leur adressèrent les deux parties en conflit. Elles n'avaient ni blâmé, ni approuvé les vainqueurs. Elles n'avaient ni appuyé les protestations des papes, ni cessé de les traiter en souverains. Si agréable, ainsi, que fût à la nation italienne la possession de Rome, cette possession lui semblait précaire, tant que ses chefs n'avaient pas réussi à concilier l'élément national et l'élément international que comportait la question romaine. Dans cette lacune du droit international, le patriotisme italien avait alors adopté une nouvelle formule qui semblait un talisman et qu'il me souvient d'avoir en 1888 encore entendu

aux fêtes de Bologne prononcer devant les souverains, les diplomates et les universitaires de toutes les nations par le poète républicain Carducci : *Roma intangibile.*

Pour comprendre ce qu'il y avait d'inquiétudes dans cette manifestation de patriotisme italien, il ne faut point perdre de vue ses exigences que les progrès réalisés depuis dix ans avaient encouragées, sans les satisfaire encore. A quoi bon l'unité, sans la grandeur attachée au nom de Rome comme une promesse d'hoirie que revendiquaient, depuis Mazzini et Garibaldi, les républicains ralliés par Cavour à la fortune de la maison de Savoie?

Les dernières années du règne de Victor-Emmanuel furent troublées par les reproches violents des partis de gauche aux conseillers de droite de la royauté, conservateurs et prudents, accusés de trahir les libertés et les destinées du peuple italien. Incertain de l'avenir réservé à son œuvre, Victor-Emmanuel était allé en septembre 1873 à Vienne et à Berlin se faire pardonner, pour obtenir l'aide des grandes monarchies, ses hésitations de 1870 entre la Prusse et Napoléon III. Trois ans plus tard, il s'inclinait aussi devant le succès électoral que l'impopularité de Minghetti et l'abstention des conservateurs catholiques procuraient, en 1876, aux radicaux, anciens garibaldiens, Depretis, Crispi, Cairoli. Il dut se rallier à leur programme d'action. Il confiait à Crispi, porté par la majorité du Parlement à la Présidence, une mission dont celui-ci révélait à Depretis l'objet secret, le 27 août 1877 : « Le roi veut couronner son règne par une victoire pour donner à notre armée la force et le prestige dans le monde qui lui manquent. Il n'a que trop raison. Si en 1866 les généraux avaient vaincu en Vénétie et dans l'Adriatique, les Autrichiens n'écriraient pas sur nous comme ils font. L'armée italienne aurait l'autorité en Europe qui lui fait défaut, et la parole de l'Italie plus de valeur aussi auprès des cabinets[1] ». Pour faire Rome intangible, la monarchie et la nation respectées et respectables, Crispi s'en fut alors auprès de Bismarck à Gastein (17 septembre 1877) solliciter de lui, contre l'Autriche ou contre la France, l'alliance nécessaire aux projets de son roi. Bismarck, qui avait déjà lié partie avec les Hongrois, le renvoya à

1. Francesco Crispi, *Politica Estera, Memorie e documenti*, Milan, chap. I, p. 8.

Andrassy, et Andrassy qu'il vit un mois plus tard n'accueillit ses avances que par des propos dilatoires.

Peu de temps après, Victor-Emmanuel mourait (9 janvier 1878). Son fils Humbert Ier était moins en état encore de défendre la monarchie contre les partisans de la Papauté obstinée dans sa résistance et les républicains irrédentistes qui le menaçaient de mort à Naples. Ses ministres, gens de gauche et du Midi, Depretis, Cairoli, Crispi, Nicotera, Zanardelli, napolitains siciliens, en se ralliant à la monarchie de Piémont, avaient gardé leurs habitudes de conspirateurs. Ils conspiraient même les uns contre les autres au Parlement, au besoin avec leurs adversaires de droite, pour se disputer le pouvoir. Ils conspiraient contre les États voisins, à Trieste, au Tirol contre l'Autriche, à Tunis avec le consul Maccio contre les Français pour les écarter de la Régence. Leurs intrigues, au printemps de 1880, obligeaient le gouvernement autrichien à des précautions militaires sur la frontière des Alpes; elles déterminèrent la République française en 1881 à l'entreprise devant laquelle elle hésitait depuis deux ans sur sa frontière orientale d'Algérie, en Tunisie. L'Italie d'alors, vingt ans après la constitution de son unité, dix ans après l'achèvement de cette unité à Rome, n'intéressait l'Europe que par l'incertitude de ses destinées et la disproportion de ses forces internes avec ses revendications extérieures. On n'était point disposé à la prendre au sérieux, ni comme allié, ni comme ennemi : La « situation actuelle », disait le 7 février 1880 le baron Haymerlé à son ambassadeur en Russie qui devait être son successeur, le comte Kalnoky, « est moins menaçante pour nous que pour le gouvernement de ce pays. Les difficultés intérieures, les tendances révolutionnaires et régionalistes de l'extrême gauche, ainsi que l'opposition motivée en fait de la droite sont en voie de s'accroître. C'est notre intérêt de les laisser mûrir, au lieu de faire les affaires du Cabinet italien en soulevant aujourd'hui la question de l'Irredenta[1]. » Lorsque le premier ministre de François-Joseph

1. Lettre citée par PRIBRAM : *Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie*, trad. française, Paris, 1923, p. 170; c'est dans cet ouvrage remarquablement documenté que nous avons puisé les textes des archives de Vienne utilisés dans cette étude.

concluait : « l'Italie n'est pas encore mûre pour l'émiettement en républiques provinciales », sa réserve indiquait assez les calculs qu'on fondait à Vienne sur l'état fâcheux de l'Italie.

Les doutes qu'on avait également à Berlin sur l'avenir de la monarchie et du royaume se traduisaient en plus par des reproches très vifs à ces ministres d'Humbert impuissants à contenir, s'ils ne les encourageaient point, les écarts peu justifiés et agaçants pour les voisins du nationalisme italien : « Ces Italiens — disait M. de Bismarck à M. de Saint-Vallier, — l'appétit leur est venu avant les dents », ou encore : « Gros appétits, mauvaises dents ». Un jour il conseillait à Haymerlé d'agir contre cette politique des Italiens, « jamais satisfaits, occupés toujours à s'armer dans toutes les directions, et à conspirer, comparables à une race de chacals inquiets, le regard hagard, rôdant de côté et d'autre, instinctivement attirés par l'odeur des cadavres et des fléaux ». Tantôt il proposait à l'Autriche de les éloigner en leur faisant peur d'un retour sur la ligne du Mincio ou de la restauration du pouvoir temporel. Tantôt il regrettait qu'Haymerlé n'abordât pas la politique des grands résultats en s'entendant « avec l'insatiable Italie pour lui désigner d'autres proies ». « C'est un enfant gâté que les autres se sont chargés de créer et de développer. Elle ne sait pas ce que c'est que de s'agrandir par elle-même. Elle souffre d'avoir tout acquis de la main des autres. Elle sent le besoin d'étaler devant le monde des prouesses accomplies par elle seule. Elle gênera ses voisins tant qu'elle n'aura pas trouvé un exutoire. » Les jugeant ainsi, on comprend qu'il les ait poussés avec Crispi plus tard aux aventures[1].

Alors, en tout cas, rien ne semblait plus loin de sa pensée que de prendre l'Italie pour alliée. Il n'entendait point associer de tiers à l'union qu'en 1879 il venait de décider non sans peine l'empereur Guillaume à conclure avec les Habsbourg, et l'Italie moins que toute autre, « étant donnée la faiblesse congénitale de cette monarchie aggravée, disait-il au prince de Reuss son agent à Vienne, par la personnalité de son représentant actuel[2] ».

1. *Archives des Affaires étrangères de France* (Documents inédits).
2. *Die grosse Politik*, t. III, p. 195, 31 décembre 1881.

Ce qui paraît plutôt l'avoir tenté, depuis le Congrès jusqu'à la conférence de Berlin, durant cinq ans, c'eût été une politique d'entente et d'action concertée avec la France dont il appuya alors toutes les entreprises d'outre-mer, sur la Tunisie d'abord qu'il lui réserva depuis 1879, dont il força impérieusement les Italiens à s'éloigner. Il le dit, le répéta aux ministres français successivement, Waddington, Freycinet, Barthélemy Saint-Hilaire, Jules Ferry, et à leur représentant auprès de lui, le comte de Saint-Vallier dans lequel il s'imaginait avoir rencontré l'instrument complaisant de ses avances à la République. Ce fut à cette époque, le 8 avril 1880, qu'il adressa au prince de Hohenlohe à Paris une lettre curieuse dont les termes éclairent d'une façon singulière cet essai d'entente cordiale et, plus qu'aucun texte peut-être, l'étrange mentalité de l'homme d'état allemand.

Notre terrain d'entente avec la France *s'étend du golfe de Guinée à la Belgique et comprend tous les pays romans.* La France n'a qu'à renoncer aux conquêtes germaniques pour devenir notre amie. Autant nous sommes résolus à ne pas lui permettre d'agression à l'est, autant nous sommes disposés (notre politique en Orient l'a prouvé), à lui procurer des compensations dans n'importe quelle autre direction. Non seulement la politique africaine marquée par le projet de Transsaharien sur lequel Votre Excellence trouvera des indications données par notre ministre à Tanger, M. Weber, mais tout effort français pour prendre une influence prépondérante dans les pays romans (Espagne, Italie) ne lèse aucun intérêt allemand. Comme nous n'avons en ces pays aucun intérêt politique, nous sommes d'autant mieux disposés à reconnaître à la nation française qui, *grâce à une plus forte proportion de sang germanique, nous apparaît comme la plus vigoureuse des nations romanes,* le droit à revendiquer une situation de puissance supérieure en civilisation dans le monde roman aussi bien qu'hors d'Europe. Si la France considère donc comme répondant à ses intérêts l'élargissement de sa base d'opérations, elle peut compter non seulelement que nous la *laisserons faire et même dans certaines circonstances que nous la couvrirons en arrière,* dans la mesure où notre position en Allemagne et notre unique prétention d'être maîtres chez nous ne seront pas compromises [1].

Jamais le prince de Bismarck n'a fait peut-être à la France d'offre plus complète, plus capable d'éveiller en elle des ambitions de grandeur et de puissance, pour l'éloigner de

1. *Die Grosse Politik*, t. III, p. 395, 8 avril 1880.

l'Europe centrale et la rejeter, comme disait Vidal de la Blache, « en périphérie du continent » : de la Belgique au golfe de Guinée, lui subordonner les nations latines, et, aux dépens de celles-ci, de l'Espagne au Maroc, de l'Italie en Tunisie, lui constituer un vaste domaine de l'ouest aux confins de l'Atlantique et de la Méditerranée, « qui lui fît oublier, disait alors Busch son confident, dans l'amitié d'un Empire de 45 millions d'hommes, un million d'Alsaciens-Lorrains ».

La phrase la plus instructive de cet échange de vues avec les hommes d'État allemands, dans la bouche d'un maître de la diplomatie contemporaine, est celle où s'exprime, en forme d'axiome, la façon de mesurer le degré de civilisation et de force entre les nations par la dose de sang germanique que les migrations du premier moyen âge y ont déposée.

Elle mérite d'être rapprochée d'une autre phrase qu'on peut extraire du même Recueil officiel, d'une lettre écrite en décembre 1886 par l'ambassadeur allemand en France, le comte de Munster, ce gentilhomme hanovrien qui s'était fait à Paris une réputation de courtoisie. Examinant alors les chances d'un rapprochement entre la République et le Tsar, il comparait à l'accouplement brutal d'une lionne et d'un tigre dans une ménagerie de Bonn « l'alliance de ces deux espèces de fauves, les Russki et les Fransuski[1] ». Pauvres races latines, leur sort était ainsi réglé dans l'esprit des meilleurs hommes d'État germaniques, qui se prétendaient déjà alors les seuls juges de leur valeur pour le bien de l'Europe, et par la grâce des vertus supérieures de leur race.

On conçoit que de toutes ces nations inférieures la plus maltraitée alors par les maîtres de l'heure, l'Italie, ait senti s'accroître en elle l'impatience de répondre à leurs dédains ou à leurs critiques par des actes, n'importe lesquels, pourvu qu'ils apprissent à ses voisins à compter avec elle. Plus que jamais, en 1880, elle se prit à rechercher les moyens, soit du côté des Empires centraux, dont elle ne pouvait s'empêcher d'admirer la force, pour disputer à la France la Méditerranée, soit du côté de la Russie pour disputer à l'Autriche le Tirol, Trieste et même l'Adriatique. Les partis de gauche auraient plutôt incliné avec l'irrédentisme à dépouiller l'Autriche, l'ennemie

1. *Die Grosse politik*, t. VI, p. 157, 22 décembre 1886.

nationale, si parmi eux des hommes d'État importants, Crispi, Sonnino, Cairoli bien qu'ami de la France, pressés de lui disputer les faveurs de l'Allemagne, ne s'étaient décidés à un rapprochement avec les Habsbourg qu'exigeait le prince de Bismarck. Le roi Humbert savait moins que jamais sur quel parti appuyer sa monarchie en face des groupes de gauche unis pour lui interdire tout recours possible à la droite, le vrai groupe monarchiste, et divisés en même temps par des rivalités de personnes et des tendances divergentes en politique étrangère. A Paris le général Cialdini cultivait l'amitié française. A Pétrograd, le comte Nigra coquetait avec Gortschakoff « habile à cacher sous des apparences de nonchalance un esprit ardent et insinuant, il travaillait de son mieux et ralliait ses amis et ses concitoyens à une œuvre d'entente avec la Russie, dont la menace inquiétait Vienne et Berlin[1]». En revanche, à Rome, le secrétaire général de la Consulta, le comte Maffei, plus tard le baron Blanc, ami et historiographe de Cavour, travaillaient non moins activement à un rapprochement avec l'Autriche, pressaient Cairoli et le roi, selon le désir de la reine Marguerite inquiète pour l'avenir de son fils, d'appuyer la dynastie sur les monarchies centrales.

Peu à peu leurs conseils prévalurent au Quirinal : le 3 septembre 1880, de la villa Belgirate au lac Majeur, où Maffei s'était concerté avec son ministre Cairoli, un émissaire, journaliste allemand, Gronert Gõrke, partait pour Vienne, discrètement et portait au prince de Reuss une proposition très officieuse, destinée au prince de Bismarck, d'entente entre les cours d'Italie et d'Autriche. L'offre parvint aussitôt au prince à Friedrichsruh où le premier ministre d'Autriche, Haymerlé, se trouvait précisément en visite et dut l'examiner avec M. de Bismarck.

Il serait curieux d'en connaître les termes : car ce fut le germe primitif de la Triplice. Les éditeurs de Berlin, qui indiquent dans une note [2] l'histoire, n'ont pas cru devoir publier le texte du Mémoire présenté par Gronert à Berlin, communiqué immédiatement à Vienne. Ils se contentent d'une

1. Saint-Vallier au ministre des Affaires étrangères (Document inédit), 23 mars 1880.

2. *Die grosse Politik*, t. III, p. 183,

analyse qui nous apprend comme le comte Maffei s'indignait de l'action hostile des Français à Tunis, et sollicitait de l'Autriche une « rectification de la frontière italienne du Trentin ». Nous sommes mieux renseignés par un entretien du baron Haymerlé que le prince de Reuss fit connaître le 17 octobre 1880 au chancelier. Il discuta avec lui les offres italiennes, « prématurées peut-être, mais utiles à procurer à l'Autriche la neutralité de sa voisine, à la séparer de ses voisins de l'Est, les Russes, en cas de complications éventuelles ». Sans céder sur le Trentin, il écartait ainsi toute alliance formelle qui « *obligerait à promettre aux Italiens Nice* et la *Savoie*, ou à *garantir leur situation dans la Méditerranée.* Si la pensée en venait, ce ne pourrait être qu'en cas de conflagration générale de l'Europe. »

Telle était donc l'offre italienne, une alliance avec les Empires centraux dont ferait les frais la France menacée, dans la Méditerranée, à Nice aussi et en Savoie. Les documents même incomplets que livrent aujourd'hui les archives allemandes concordent de façon singulière avec les Mémoires de Crispi dont l'influence secrète paraît avoir été considérable dans cette intrigue : « Maffei, dit-il, avait officieusement tâté le terrain à Berlin au sujet de l'opportunité de donner aux rapports de l'Italie et de l'Allemagne un caractère plus intime, de les acheminer vers une véritable alliance proprement dite. » Crispi avait été renseigné sur la mission du journaliste allemand que l'ambassadeur italien de Berlin avait indiqué et recommandé au gouvernement italien. Alors, comme par hasard, le ministre allemand à Rome, M. de Keudell, s'en était allé en congé à Berlin et revint par Vienne au milieu d'octobre proposer à Haymerlé un rapprochement avec l'Italie. Rentré à Rome, il insista auprès des ministres pour les dissuader de réclamer le Trentin. Il prétendait n'agir et ne parler qu'en son nom personnel. Et de fait les notes que Bismarck mettait sur ses rapports ne semblaient guère encourageantes : « Une convention ! L'Autriche l'observera ; l'Italie, non. — L'Italie, elle est encore liée avec la Russie. — Ses rêves sur la Méditerranée sont démesurés : veut-on inquiéter

1. *Ibidem.* Prinz Henri II von. Reuss au den Reichskanzler, 17 octobre 1880.

la France[1]? » Mais on connaît d'autre part l'intimité du chancelier et de M. de Keudell, cet ami de jeunesse de madame de Bismarck, l'artiste familier et l'historiographe de la famille, le secrétaire, le confident du Prince au cours de sa fortune. Comment croire qu'ayant eu des entretiens avec lui à Friedrischsruh sur la question en octobre, il eût encouragé à Rome une politique diamétralement opposée à celle du chancelier, qu'il eût suivi, sans son aveu, ces négociations avec Crispi jusqu'au début de 1881. Sur cette intrigue persistante, les documents allemands sont muets, mais les documents italiens, le journal de Crispi sont très explicites[2]. « Quand M. de Keudell revint à Rome, je proposai à Cairoli de me laisser tâter le terrain à Vienne par une voie très secrète, je dirais presque personnelle (lui aussi!). J'employai l'agent qu'Haymerlé m'avait désigné comme de toute confiance, un certain Hirling », dont les rapports ont été vus par Pribram aux archives de Vienne. Et Crispi d'ajouter : « Inutile d'observer que M. de Keudell venait sans cesse m'interroger sur le résultat de mes instances dont il était tenu au courant chaque jour. Il approuvait mon projet de conduire les premières négociations sous une forme strictement confidentielle. Je suis convaincu même que le baron Haymerlé était, de Berlin, tenu au courant de tout, qu'il approuvait et attendait avec impatience le départ de la mission en question. Autorisé par le ministre, je dépêchai l'envoyé avec des instructions verbales, réglées de façon à former un pacte pacifique, *tel qu'il avait été transmis de Bismarck par la bouche de M. de Keudell*[2]. » La réponse de l'Autriche parvint le 16 février 1881 à Rome, rédigée par le baron de Teschenberg, adjoint d'Haymerlé, apportée par Hirling. Elle était encourageante pour les espérances de l'Italie dont l'Autriche se déclarait « prête à prendre en considération les intérêts légitimes comme grande puissance et puissance navale, à favoriser la sphère d'influence dans la Méditerranée, si elle respectait l'équilibre de l'Adriatique, avec un arrangement de la question tunisienne, éventuellement même l'acquisition de la Tripolitaine ».

1. Von Keudell an den Reichskanzler, Rom 2. November 1880. *Die grosse Politik*, t. III, p. 185.
2. Francesco Crispi, *Politica Estera*, p. 95.

Avec ces documents concordants de Vienne et d'Italie, on peut aujourd'hui démêler et suivre l'intrigue qui s'est formée et poursuivie depuis 1880 entre les diplomates d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie, par des émissaires secrets, aux dépens de la France. Il n'a pas dépendu du zèle de Crispi, encouragé par les ministres austro-allemands, que ne se réalisât au printemps de 1881 le rapprochement de l'Autriche et de l'Italie, condition exigée depuis quatre ans et ménagée par Bismarck de l'alliance que sollicitaient de l'empire allemand la royauté italienne et certains de ses conseillers. « Mais l'occasion a été perdue au mois de mai 1881, dit le comte Maffei à Keudell qui le rapporte. Cairoli était décidé. Son collègue à l'intérieur, Depretis, qu'il fallait bien consulter, a plusieurs fois refusé de suivre, et voulu continuer la politique des mains libres », « ministre trop faible, ajoutait Bismarck avec un regret évident, pour combattre une opinion publique portée à se déclarer aisément contre nous, contre l'Autriche encore plus, et en faveur de la France[1] ».

Lorsque M. de Saint-Vallier, conciliant, mais non aveugle, recevait du Chancelier à la même époque, en juillet 1881, des assurances de bienveillance, il écrivait à Paris : « Nous devons nous tenir en garde contre une interprétation amicale ou sympathique de son attitude. Elle nous est aujourd'hui favorable, et demeurera telle, tant qu'il y verra son intérêt, mais pas davantage[2] ». Tandis que M. de Bismarck permettait aux Français d'imposer au bey de Tunis le traité du Bardo (mai 1881), sa diplomatie à double fin encourageait les Italiens à chercher auprès de l'Allemagne et à Vienne le concours utile à leur monarchie et à leurs ambitions. Cette diplomatie était, cette même année, la même dans toute l'Europe : après s'être attaché, en 1879, l'Autriche-Hongrie par les liens étroits d'une alliance inquiétante pour la Russie, il attirait le Tsar par des promesses de compensation dans les Balkans et aux Détroits, que l'Autriche dut accepter au traité secret du 18 juin 1881. Il le détournait ainsi de l'Italie

1 *Die grosse Politik*, v. Keudell an den Reichs Kanzler, 13 mai 1881, t. III, p. 189.

2. De Saint-Vallier au ministre des Affaires étrangères (Document cité par Pagès, Origines de la guerre, p. 203, note 3).

et de la France. Par la même méthode, il offrait à la France un empire colonial, une sorte de prépondérance flatteuse sur les nations latines, tandis qu'il exploitait le dépit de l'Italie, la plus capable de s'en inquiéter, et ses ambitions méditerranéennes, pour fortifier la puissance germanique au cœur de l'Europe. « Il était bien, comme on disait un peu plus tard à Berlin, le seul homme d'État capable de jongler avec cinq boules dont deux sont toujours en l'air ». Nulle image ne convenait mieux à définir l'art qu'a pratiqué alors M. de Bismarck entre les deux ententes « en l'air » soit avec la France, soit avec l'Italie.

Mais ce qui n'était pas moins en l'air, en 1881, c'était la situation du roi Humbert et de ses ministres. L'expédition française en Tunisie provoquait au delà des Alpes un déchaînement de jalousies exploité par les chefs de partis impatients de conquêtes et d'actions glorieuses. Cairoli fut renversé par eux. Depretis, Mancini, qui lui succédèrent en mai 1881, devaient renoncer « à la politique des mains libres et vides ». Le nouveau serétaire d'État des affaires étrangères, le baron Blanc, pressa le roi de les y obliger résolument pour sauver sa monarchie. A ce même moment, le nouveau pape Léon XIII semblait déjà recueillir le profit moral de l'attitude qu'il avait prise, différente dans la forme de celle de Pie IX, toute de tact, de modération intelligente, qui n'excluait pas dans le fond une égale fermeté sur les principes. Des pourparlers s'engageaient, par l'intermédiaire des nonces et des cours de Munich et de Vienne, entre le Vatican et Berlin. On a dit que ce fut un moyen employé par M. de Bismarck pour faire pression sur le Quirinal et décider la Triple alliance par la crainte d'une restauration du pouvoir temporel. Peut-être est-il plus simple d'imaginer que le Chancelier, ayant alors besoin au Reichstag des voix des conservateurs catholiques pour appuyer la politique de protection douanière qu'il avait décidée depuis 1879 contre les libéraux libre-échangistes, voulait se faire pardonner à Rome les lois de mai. On devait craindre en tout cas en Italie que le pardon ne fût accordé aux dépens de Rome « intangible ». C'eût été pour la monarchie de Savoie une autre catastrophe et d'une plus grande portée sur les milieux républicains qui

la menaçaient que l'établissement des Français en Tunisie.

Pour l'éviter, le roi Humbert et la reine décidèrent leurs ministres à les laisser aller à Vienne, en octobre 1881, sans s'assurer d'ailleurs si François-Joseph, empereur et roi apostolique, pourrait leur rendre à Rome la politesse. Leur visite reçut le meilleur accueil, mais ne leur fut jamais rendue[1]. A défaut de ce consentement public à l'expropriation du Saint-Siège que les souverains italiens n'obtinrent jamais, le résultat qu'ils attendaient de leur démarche n'en était pas moins une garantie plus ou moins déguisée de la possession de Rome par l'Autriche. Humbert Ier se présenta sans doute à l'Empereur en souverain préoccupé du progrès des idées républicaines dans les pays latins, dans le sien surtout, obligé de faire appel, pour la défense du principe monarchique, aux Habsbourg et aux Hohenzollern. Mais, avant son départ, il avait longuement discuté au Conseil et réglé avec ses ministres Depretis, Mancini, tous anciens garibaldiens, une autre demande qu'il se chargea de faire agréer aux « tyrans de Venise et de Milan », la garantie de l'unité italienne, y compris Rome bien entendu et avant tout. L'accord ne s'était pas établi aisément entre le roi et ses conseillers de gauche. Ménagé par le baron Blanc formé à l'école et dans la tradition de Cavour, il s'était fondé sur l'espérance que le prix du sacrifice fait par les patriotes à l'alliance autrichienne serait le consentement des monarchies centrales à un règlement international de la question romaine.

Désormais ce règlement, souhaité par l'Italie depuis 1870, sera l'un des éléments essentiels de la négociation qui s'engagea définitivement, officiellement, quoiqu'en secret, entre les cabinets des trois États, comme il l'avait été de 1868 à 1870 dans les négociations entre Napoléon III, François-Joseph et Victor-Emmanuel. Le roi d'Italie avant la guerre franco-allemande demandait à l'empereur des Français de rappeler d'accord avec l'Autriche ses troupes de Rome. C'étaient les Allemands qu'il sollicitait maintenant de mobiliser au besoin les leurs, de les envoyer au delà des Alpes, au

1. Les Rapports de Wimpfen au comte Kalnoky du 30 décembre 1881 et du 6 janvier 1882, commentés par Pribram (p. 184,185) donnent les renseignements les plus complets sur l'initiative de la cour d'Italie.

cas où l'intégrité de son royaume et de sa capitale serait menacée. Occuper ou garder Rome, du consentement des puissances catholiques, c'était le prix que les Italiens et leur roi, toujours et sans se lasser, fixaient à leurs accords.

A Vienne d'abord ils dissimulèrent leur dessein, pour éviter l'humiliation d'un refus. Les circonstances les servaient mal. Le premier ministre d'Autriche, plutôt favorable à leur politique, le baron Haymerlé, était mort le 10 octobre. Son adjoint, M. de Kallay, qui fit l'intérim, était du groupe des hommes d'État hongrois qui désapprouvaient l'accord avec l'Italie et le dirent brutalement à une session des Délégations. Il eut d'ailleurs un bon motif pour se dérober jusqu'à la nomination d'un Président du Conseil qui n'eut lieu qu'un mois plus tard, le 20 novembre 1881.

Il fallut donc revenir à Rome pour engager de là l'affaire auprès du nouveau ministre Kalnoky et du prince de Bismarck par l'intermédiaire discret de leurs agents en Italie, M. de Keudell et le comte de Wimpfen. Le baron Blanc les sollicita de venir à l'aide de la monarchie de Savoie très menacée. Il y mit une insistance qui n'était peut-être pas nécessaire pour les convaincre, parla de démissionner, s'il n'était pas entendu. Dès le 16 décembre 1881, ils conseillaient tous deux à leurs chefs de ne pas rejeter les prières d'une monarchie en détresse, et d'accorder au roi Humbert pour sa dynastie et son royaume les garanties qu'il sollicitait [1]. Kalnoky parut sensible au risque d'une révolution italienne qui « pouvait mettre en question, outre la royauté, l'existence du Saint-Siège au Vatican, éventualité grosse de complications incalculables pour l'Autriche ». Mais, avant tout, il « tenait à ne donner son avis à son Empereur, qu'après avoir pris celui du gouvernement allemand ». La parole alors était au prince de Bismarck.

Deux lettres du Chancelier, l'une du 21, l'autre du 31 décembre 1881, au prince de Reuss, son représentant à Vienne, révèlent aujourd'hui, avec une précision qui ne laisse rien à désirer, par les conditions qu'il allait mettre à l'alliance italienne, le profit qu'il en attendait.

1. *Die Grosse Politik* v. Keudell an den Reichskanzler, 16 décembre 1881; Wimpfen à Kalnoky, 9 décembre, cité par Pribram, p. 181.

La première est une instruction confidentielle, avec recommandation de n'en faire usage qu'avec prudence et dans des entretiens intimes, et seulement pour répondre aux questions de Kalnoky : « Sans doute les traités de garantie ont beaucoup de bon; avec l'Italie, cela lui a paru une autre affaire. Dans la situation où elle se trouve, avec ses changements fréquents de ministères, on peut craindre qu'un tel traité ne se présente pas comme bilatéral, mais unilatéral. » Et alors cet aveu précieux : « Notamment, on ne peut pas estimer vraisemblable que l'Italie veuille au moment de complications éventuelles ramasser toutes ses forces pour une vraie action contre la France[1]. » Tel était donc le prix que, depuis l'origine de ces intrigues, M. de Bismarck entendait faire payer aux Italiens pour les garanties qu'ils demandaient aux Empires centraux.

Dans sa seconde lettre, le Chancelier a brutalement démasqué la portée véritable de ces garanties :

Depuis les confidences du baron Blanc à M. de Keudell et au comte de Wimpfen, il s'est passé un fait qui peut avoir fait sentir plus vivement au Quirinal le besoin de s'appuyer sur nous et le déterminer à un projet plus ferme, mais qui jette une nouvelle lumière sur une des questions que nous avons aussi à examiner. Je parle de l'allocution du Pape, à la Noël, aux Cardinaux; dans ce discours, qui ne concorde pas avec son attitude jusqu'ici, le Pape a déclaré l'état présent du Saint-Siège inacceptable pour son indépendance et sa dignité et réclamé le pouvoir temporel, en rappelant le serment de son couronnement.

Il ne faut pas oublier qu'une garantie de l'état territorial de l'Italie mettra à couvert son droit à posséder l'ancien état pontifical. Voilà un des contre-coups que l'acceptation par nous de cette garantie peut avoir sur nos relations avec de tierces puissances. Elle paraîtrait dirigée contre les revendications toutes récentes du Pape. Pour toute puissance qui compte un nombre important de sujets catholiques, prendre parti dans un débat entre le Pape et l'État italien mérite réflexion. L'inquiétude qu'elle aurait se dissiperait, si le gouvernement italien réussissait à s'entendre avec le Pape, pour rétablir un état de choses qui lui permettrait d'exister à Rome de façon indépendante et digne.

Par ces conditions, dont les Italiens devraient reconnaître la légitimité, on fraierait la route qui sans refus conduirait à accueillir de bonne grâce leurs propositions d'un traité de garantie et à les suivre jusqu'à des fins réalisables.

1. Von Hatzfeldt an den Prinzen Henri VII von Reuss., 193. — *Die Grosse Politik*, III, p. 193.

Je suis d'accord avec le comte Kalnoky qu'il est de l'intérêt des monarchies de fortifier celle d'Italie et de la réconcilier avec le Pape. Quant aux manières d'y parvenir, mon avis est d'attendre les propositions qu'elle fera. On avait, vous le savez, parlé d'abord là-bas d'un traité de neutralité. Qu'on reprenne cette idée, ou qu'on engage la négociation d'un traité de garantie, je ne trouverais pas sage de décourager par un refus ces tentatives de rapprochement [1].

Le comte Kalnoky, en recueillant, de la bouche du prince de Reuss, ces avis de son illustre confrère, ne put s'empêcher de rendre hommage à sa clairvoyance : « Voilà qui était du plus haut intérêt, cette pensée surtout qui le frappait de lier la réponse de l'Autriche aux ouvertures possibles de l'Italie sur la question romaine. Une pensée qu'il n'avait pas eue, tout à fait nouvelle, bien que son attention eût été cependant attirée sur les conséquences d'un traité de garantie sollicité par l'Italie; cette garantie de l'ancien domaine des Papes risquait de soulever en Autriche bien des difficultés. » Alors Kalnoky se mit à examiner les solutions possibles de la question romaine : maintenir Rome aux Italiens, comme Moscou capitale et sanctuaire de la Russie, sanctuaire où la cour ni le gouvernement ne résideraient, capitale cependant où se feraient les cérémonies, les fêtes nationales et monarchiques. « Mais déciderait-on jamais le gouvernement italien, après ces dix années durant lesquelles il avait tant fait de bruit autour de ses hauts faits, l'unification de l'Italie, et Rome élevée à la hauteur d'un symbole de cette unité, à dire « *pater peccavi* » et à s'en retourner à Florence ou ailleurs? » Comment l'Autriche pourrait-elle l'y inviter sans s'exposer au reproche d'intervenir dans les affaires intérieures du Royaume? Pourrait-elle d'ailleurs le faire sans avoir pris contact avec le Vatican, sans avoir consulté la France? « Toute tentative pour régler la question romaine aura les plus vastes conséquences et peut donner lieu aux plus graves complications », conclut Kalnoky qui revint à nouveau en parler au prince de Reuss pour lui dire qu'il se livrait à un examen approfondi : « L'affaire a pris, par la façon dont la Prusse suggère de la traiter, une toute nouvelle et vaste perspective.

1. Der Reichskanzler an den Prinzen Heinrich von Reuss, 31 décembre 1881. *Die grosse Politik*, t. III, p. 195.

Il faut en discuter davantage ensemble et confidentiellement, pour l'éclairer, puis en parler à fond avec l'empereur François-Joseph qui s'y intéresse vivement[1]. »

La question romaine devenait l'axe de la négociation engagée à Vienne. Kalnoky pouvait s'en apercevoir par l'intervention de Bismarck qu'appuyait alors en Allemagne la presse officieuse en faveur du pouvoir temporel. Il découvrait les desseins qu'on formait à Rome et à Berlin pour régler la condition du Saint-Siège et de l'Italie par des mesures d'ailleurs fort différentes. C'eût été un succès véritable pour la diplomatie allemande si elle avait donné au Kulturkampf cette solution inattendue. Mais la diplomatie autrichienne ne se souciait point d'une aussi redoutable aventure. Lorsque l'ambassadeur d'Italie, le comte Robilant, suivant l'ordre qu'il avait reçu et qu'il exécuta d'ailleurs de mauvaise grâce, le 20 février 1882, proposa au comte Kalnoky un traité de garantie territoriale, il se heurta à un refus catégorique.

Il n'avait servi de rien aux Italiens de s'adresser d'abord à Berlin, où, le 31 janvier 1882, leur envoyé, le comte Launay, vint offrir à Bismarck à ce prix l'alliance du roi Humbert et de ses ministres désormais unanimes et solliciter la conclusion d'un pacte écrit entre le royaume et les trois Empires, y compris la Russie, « pour la défense des intérêts monarchiques et *des territoires de chacun* ». Le chancelier, comme toujours, les avait renvoyés à Vienne : « L'Allemagne avait contracté avec l'Autriche une sorte de mariage politique, et ne pouvait préjuger de ses décisions. Nous considérons comme agréable pour nous tout ce que l'Italie ferait pour l'Autriche. Mais c'est à Vienne qu'elle doit aller prendre la clef de la porte pour entrer chez nous[2]. »

Or la porte, à Vienne même, parut se fermer. En causant avec le comte Robilant, Kalnoky s'était encore convaincu davantage que l'objet principal du gouvernement italien était d'obtenir par cette négociation, sans le dire, la garantie

1. Prinz von Reuss an den Reichskanzler, 7 et 19 janvier 1882. *Die grosse Politik*, III, p. 198 et 202.

2. Les démarches du comte Robilant à Vienne, du comte Launay à Berlin, sont exposées dans la correspondance échangée entre le prince de Reuss et le prince de Bismarck (19 et 31 janvier) et confirmées par les documents des Archives de Vienne. *Die grosse Politik*, II, p. 203 à 208. — Pribram, p. 149-191.

de la possession de Rome. A son confident, le comte Wimpfen, il écrivait alors : « L'astuce italienne croyait de cette façon pouvoir introduire en contrebande la garantie de Rome capitale. Raison de plus pour ne pas l'accueillir. »

La déception fut grande pour le roi Humbert, pressé de conclure, de se voir ainsi refuser la condition que ses ministres, Depretis surtout, avait mise à un rapprochement avec les puissances centrales, indispensable à ses yeux, aux yeux de la reine Marguerite surtout, à la monarchie. Plutôt que de laisser tomber l'affaire, ses ministres, Mancini et le baron Blanc, parurent se résigner à la poursuivre sous la forme plus modeste d'un simple accord verbal constaté par un aide-mémoire non signé et basé sur le respect des traités existants avec une promesse générale d'assistance mutuelle. Dès le 26 février 1882, le conseil leur en avait été donné encore par le ministre allemand, M. de Keudell, qui tenait autant qu'eux « à maintenir le gouvernement italien dans la bonne voie, à se garder les moyens d'acquérir de l'influence sur la politique extérieure du Royaume, sur certains sphères aussi de sa politique intérieure[1] ». La Triple alliance, dont il entendait se faire honneur à Berlin, ne pouvait pas être destinée au même sort que la négociation de Napoléon III, parce qu'à Vienne, comme à Paris en 1870, « on ne cédait pas sur Rome ».

Par une nouvelle intervention, décisive cette fois, du prince de Bismarck, qui s'employa à tirer la négociation de ce mauvais pas, on peut juger de l'importance qu'il attachait à sa conclusion. Tout le mal qu'il avait pu dire de l'Italie, de la faiblesse de son gouvernement et de son armée, de ce roi « habillé en civil qui ne pouvait avoir l'autorité d'un chef militaire », ne le gênait pas pour écrire le 28 février 1882 : « Ce ne serait pas un avantage à mépriser que, dans le cas d'une guerre engagée par la France alliée de la Russie, l'Italie fût de notre côté. Cela nous permettrait de disposer de nos troupes ailleurs que sur les Alpes[2] ». Quelques jours avant, le 12 février, le vieil Empereur avait mis en marge d'un rapport de son chancelier : « Il faut nous souvenir de l'avantage de l'alliance italienne en 1866. Nous avons besoin de l'amitié de l'Italie :

1. M. de Keudell an den Reichskanzler (*Die Grosse Politik*, III, p. 213.
2. Busch an Prinz Henri v. Reuss. (Ibid, p. 211).

130000 hommes de plus à Königgrätz auraient pu aisément donner à l'Autriche un autre résultat[1]. »

Préoccupé que « la résistance de François-Joseph et de ses ministres ne décourageât les espoirs italiens », le prince de Bismarck chercha et trouva la combinaison susceptible de remplacer la garantie de Rome qu'on refusait à Vienne : « Il ne fallait pas laisser les Italiens les mains libres, exposés à la tentation de s'offrir à la France au prix de la garantie de Rome. » Le moyen : proposer à l'Italie l'appui des cours impériales « contre une attaque non provoquée des Français », l'équivalent après tout des sûretés qu'elle réclamait contre le risque de perdre Rome. « Voilà un échange de vues dont je dois remercier, disait à Vienne dès le 5 mars le comte Kalnoky. Il va me faciliter le règlement ultérieur de cette affaire difficile[3]. »

Le secret de cette ingénieuse formule qui garantissait à l'Italie sa capitale de façon indirecte se trouve précisé dans une dépêche confidentielle du secrétaire d'État Busch à M. de Keudell, du 9 mars 1882 :

Me référant au télégramme du 22 février, j'ai l'honneur d'ajouter que, par égard pour les sujets catholiques de l'Empire, nous ne serions pas en mesure, et l'*Autriche moins encore*, d'offrir aux Italiens la garantie indiquée des territoires de l'ancien domaine pontifical, ni surtout de Rome. En revanche, le chancelier incline à la pensée de leur offrir, avec des modalités à déterminer, notre aide contre une attaque non provoquée de la France. Si l'on prenait des mesures de ce côté, *du seul d'où puisse venir un danger réel pour l'Italie*, la question de Rome serait ramenée aux proportions d'une question intérieure : plus de nécessité pour l'Italie d'en faire l'objet de conventions internationales[4].

N'était-ce pas garantir la possession de Rome aux Italiens que de s'engager à les défendre contre la seule puissance « susceptible de la leur disputer? » Il a fallu que le prince de Bismarck connût bien et s'entendît à exploiter l'état d'esprit des hommes d'État italiens, anciens compagnons des

1. Aufzeichnung des Reichskanzlers Bismarck, 31 janvier 1885 (Schlussbemerkung des Kaisers Wilhelms II (*Die Grosse Politik*, III, p. 208).
2. Busch an Prinz v. Reuss 20 février (III, p. 212).
3. Prinz H. von Reuss an den Reichskanzler (Ibid., III, p. 215).
4. Busch an Herrn v. Keudell (*Die grosse Politik*, III, p. 217).

Garibaldi, frémissant encore des souvenirs de Mentana, pour avoir imaginé et fait accepter ce singulier moyen de les rassurer sur Rome en 1882, contre les risques d'une restauration du pouvoir temporel par le gouvernement de Gambetta et de Jules Ferry. Le fait est que Depretis et Mancini se déclarèrent satisfaits de la promesse; forts de cette garantie indirecte mais suffisante, ils donnèrent les ordres au comte Robilant, avec des pleins pouvoirs pour conclure[1]. « Contre leur seul voisin, dangereux sous tous les rapports, la France » ils acceptaient le compromis imaginé par le Chancelier d'Allemagne qui devait, après une résistance assez longue encore de François-Joseph, aboutir à un acte manifestement dirigé contre les Français, l'article 2, l'article fondamental du pacte de la Triplice : « Dans le cas où l'Italie, sans provocation directe de sa part, serait attaquée par la France, *pour quelque motif que ce soit*, les deux parties contractantes seront tenues à prêter à la partie attaquée aide et assistance avec toutes leurs forces ».

A la veille de la signature, en avril et mai 1882, les Italiens avaient encore essayé de faire préciser ce qui, dans le pacte leur tenait le plus à cœur, et d'obtenir l'insertion dans le préambule de l'acte, d'une clause qui garantît l'état de possession *réciproque*. Le comte Kalnoky s'y était opposé toujours et résolument[2]. Ils avaient dû finalement se contenter de la seule garantie que les puissances allemandes leur consentirent sous la forme de l'article 2, habilement ménagée par le prince de Bismarck.

On conçoit qu'ils n'aient pas tardé à trouver assez maigres les avantages du contrat. Pour le profit d'un secours, en vérité peu nécessaire, contre une nouvelle expédition de la République française à Rome, l'Italie s'était obligée à « secourir l'Allemagne de toutes ses forces en cas d'agression de la France, et même les Empires centraux, au cas d'une coalisation européenne qu'ils n'auraient pas provoquée ». « Alliance

1. Prinz H. von Reuss an den Reichskanzler, 18 mars (*Die grosse Politik*, III, p. 220, et 24 mars 1882) (III, p. 222).

2. Prinz H. von Reuss an den Reichskanzler, 13 avril 1882 (*Die Grosse Politik*, II, p. 237). « Surtout pas de *reconnaissance camouflée* », écrivait Kalnoky à son ami le comte de Wimpfen (1er avril, cité par Pribram, p. 202).

inféconde écrivait en 1886 le comte Robilant qui l'avait conclue par ordre et comme à regret, destinée à demeurer telle, et que vraisemblablement je ne renouvellerai pas[1] ». A cette même époque, d'autre part, M. de Bismarck faisait écrire par son fils au comte Kalnoky : « Il faut tout faire pour renouveler, agrandir, fortifier notre Triplice. Ne perdons pas de vue notre grand objet[2]. »

En procurant à l'Allemagne et à l'Autriche le concours militaire des Italiens, dont il exploita les inquiétudes ou les ambitions, il réussissait à les séparer des Slaves et des Français : sous prétexte d'assurer la paix, il poursuivait « *un grand objet* » en effet, l'hégémonie de l'Empire germanique en Europe par les mêmes moyens qui lui avaient servi à réaliser de 1867 à 1871 l'hégémonie prussienne en Allemagne. Avec les libéraux-nationaux d'alors, apôtres et ouvriers de l'unité et de la prépondérance de la race germanique, il avait, séparant l'Autriche-Hongrie de la France, constitué sur leurs défaites l'unité allemande au profit de ses maîtres. Avec les chefs révolutionnaires de la Hongrie et de l'Italie, Andrassy, Crispi, Depretis, ralliés par les mêmes vues de grandeur pour leur race, magyare ou italienne, à la monarchie des Habsbourg et de Savoie, il avait, malgré les difficultés que présentait la question romaine, passé les accords de la Triplice de façon à assurer la domination des Hohenzollern au centre de l'Europe.

ÉMILE BOURGEOIS,
de l'Institut.

1. Cité par Pribram d'après Chiala, p. 235.
2. Herbert von Bismarck an den Prinzen H. von Reuss, 17 février 1887 (*Die Grosse Politik*, t. VI, p. 253).

NOUVELLES MORTS D'ELPÉNOR

C'est alors que tomba du mât le matelot Elpénor
Qui jamais ne s'était distingué ni par sa vaillance ni par sa finesse.

(Odyssée.)

Minerve apparut à Alcinoüs.

— Alcinoüs, — dit-elle, — une tempête va rejeter Ulysse sur ton île. Elle le déposera près du lavoir de ta fille. Je voudrais que Nausicaa fût présente et le reçût. Mais que personne ne sache qui est ce naufragé. Donne-lui par contre les occasions de se révéler lui-même et de présenter soudain à tes sujets, dans la minute du départ, Ulysse. Je te dis là un secret, les dieux eux-mêmes n'en doivent rien savoir.

Ainsi parla Minerve, dans son langage froid sur lequel ne prend ni l'épithète ni la métaphore, sur lequel meurt l'exclamation, hoquet de l'affection. Le plus curieux, c'est qu'elle croyait exprimer sa pensée, qui était tendre, fleurie, qui était entrecoupée de ah! de oh! qui était :

— Ah! je voudrais que Nausicaa fût présente pour le recevoir de ce marchepied terrible. Ah! j'adore voir le premier regard d'Ulysse, après une épreuve mortelle, se poser sur un beau corps : je l'aime en tout bien tout honneur. J'adore voir le bras d'Ulysse, après qu'il a battu toute une journée l'onde, s'accrocher à de la chair : je l'aime comme un frère. Ah! j'adore l'entendre murmurer aux jeunes filles, au sortir de la mort, ce premier salut à double entente, car il l'avait préparé pour une ombre, qui leur donne l'impression, nues d'être recouvertes d'un maillot, et vêtues d'être nues : c'est mon enfant..., etc.

Mais les dieux sont comme les hommes. Ceux qui ont du style sont seuls à se connaître.

Alcinoüs alors convoqua son peuple.

— Peuple, écoutez, — cria-t-il, — tout le monde est-il là?

C'était le seul travers que son peuple reprochât à Alcinoüs. Il le rassemblait deux ou trois fois par jour. Il voulait qu'à la moindre pensée du souverain correspondît un grand remuement de jambes dans le peuple tout entier. On redoutait dans toute l'île qu'il ne se mît un jour à penser la nuit. En bons marins qu'ils étaient, les Phéaciens arrivaient d'ailleurs placidement sur la place du Palais comme pour des exercices de sauvetage, se rangeant qui près du petit café, qui près de la Phéacienne destinés à être, dans la prochaine émotion, leur barque de sauvetage. Mais les violettes et les narcisses des parterres royaux étaient heureux de ces réunions qui leur apportaient leur seule ombre. Narcisses et violettes se hâtaient de croître et d'embaumer sous ces ombres humaines, à parfum de poisson.

— Tout le monde est là, — cria le peuple. — Il ne manque que les prisonniers dans leur prison.

Ce n'était pas tout à fait exact. Tous ceux qui s'amusaient ou s'occupaient à leur métier ne venaient pas. Il manquait les boulangers dans leur boulangerie, les philosophes dans leur philosophie, les absents dans leur absence. Mais le trône d'Alcinoüs était bas, et ainsi il ne pouvait voir que les groupes étaient des rondes vides.

— Peuple, — dit Alcinoüs, — Minerve m'est apparue. « Alcinoüs, mon ami, m'a-t-elle dit, toi dont l'île, seul point fixe de l'univers, dénudée comme un diamant, raye de traits ineffaçables les prunelles des dieux, Ulysse va être rejeté près du lavoir de Karados, non loin de la réserve du pêcheur Attilée... Comment Minerve retient tous ces noms, c'est le secret des dieux!... La mer l'aura brassé trois jours. Il sera recouvert d'ordure marine. Que personne ne sache, Alcinoüs mon féal, quel est ce naufragé. Donne lui seulement les occasions de se révéler lui-même et de présenter soudain, à la minute du départ, le grand Ulysse, auquel tu ressembles en beauté,

en sagesse et en force, à tes sujets stupéfaits. Les dieux eux-mêmes n'en doivent rien savoir... » Mais comment? Qu'y a-t-il? Je ne vois pas dans la foule le petit Laionos?

Le petit Laionos, fils d'une courtisane et d'un poète didactique, pêchait présentement le goujon dans une charmante vallée. Il se hâtait, car, la canicule approchant, le torrent devait tarir au crépuscule et c'était son dernier jour de pêche. Les peupliers bruissaient. Les merles bleus volaient de colonne d'acqueduc à colonne d'acqueduc, et les cigales mortes en plein chant donnaient en tombant sur la terre un bruit sec qui permettait de les découvrir aussitôt et de détacher leurs cuissots pour les hameçons. Laionos avait préparé des galets brûlants pour griller sa friture. Parfois, à la vue des collines arrondies en seins inégaux, il enlaçait un vergne des bras qu'il avait de son père, et le baisait, ou bien pris de détresse devant cette eau qui coulait pour la dernière fois, il penchait sur elle le visage qu'il tenait de sa mère et l'alimentait d'une larme. Les gardes le hissèrent de force sur un char, les beaux goujons tombaient un à un derrière le cortège comme des pleurs dans la poussière ou des virgules de deuil; la canne à pêche, accrochée par un fil, soutint quelque temps le galop, et quand on eût jeté le petit Laionos sur la place, Alcinoüs recommença son discours.

— O Alcinoüs, — cria le peuple quand son prince eut conclu, — comme tu as raison de compter sur nous pour contenir un tel secret. Au bénéfice de qui d'ailleurs le trahirions-nous, puisque, nous avons bien compris ta sage méthode, tout le monde dans l'île grâce à toi le sait? Ce n'est plus une nouvelle, c'est un élément. Quel plus grand secret que l'universel, que l'air qui nous entoure, et la mer, quel secret! De plus, puisque l'oubli lui aussi garde puissamment les secrets, nous oublions celui-là. C'est fait. De cette minute rien n'en subsiste plus dans notre souvenir... Mais, ajouta le peuple, uniquement par politesse d'ailleurs et sans penser le moins du monde à avoir raison, ne crains-tu pas que plongé soudain dans cette ignorance absolue, retiré de son atmosphère où chaque bruit est l'écho de son nom, jeté dans ce néant ulyssien, il n'y ait ici quelque péril pour Ulysse d'oublier lui-même qu'il est Ulysse?

Il dit, chanta l'hymne du secret, non pas l'hymne de Frannoainos, dont le troisième vers est une gaudriole et attribué à Jupiter lui-même.

O Toi que l'amour secrète.
O secret..., etc.

Mais l'hymne même d'Achille à Penthésilée dont le cinquième vers est la clef des mystères orphiques :

Loin de vous, plus loin de moi,
Insensible, au moindre émoi,
Au moindre bruit sans oreille,
Endormi dès que je veille..., etc.

et se dispersa.

Un vieillard demeurait.

— Tout cela est très bien, Alcinoüs, — dit-il, — mais qui donc est Ulysse? Nous sommes des insulaires, peu curieux des renommées continentales. Nous pouvons, ignorant tout d'Ulysse, commettre bien des impairs. Ne parle pas d'abricot devant un mari trompé, dit notre proverbe.

— Il a raison... Qu'on appelle le peuple, — cria Alcinoüs.

Alors les hérauts ramenèrent la foule. Alors les cavaliers rattrapèrent le petit Laionos qui courait après son ruisseau desséché déjà en amont. Alors, de même qu'au théâtre on les glisse sous le tapis pour figurer l'océan, les enfants au-dessous de la foule jouaient et couraient à quatre pattes provoquant des remous. Les vieillards étaient en permière ligne, leurs barbes blanches étaient de l'écume agitée par la brise, et Alcinoüs, rois des vaisseaux, contemplait avec affection cette petite mer composée de marins. Alors il leur dit ce qu'était Ulysse, sans tacher de l'amoindrir à leurs yeux, car il était impartial, se permettant toutefois d'insister, car il était fier de ses jardins, sur la flore d'Ithaque, qui ne compte qu'une graminée. Il leur dit comment Ulysse découvrit Achille sous une robe et le dénonça, berna le Cyclope et l'aveugla, passa huit ans avec une nymphe immortelle et le temps seul vieillissait autour d'eux, sans rien dans sa voix qui laissât entendre que ces trois exploits étaient en somme une dénonciation, un abus de confiance, un adultère. De temps à autre, il s'interrompait, pour les éprouver, et voir si, pris de court, ils seraient capables de garder le secret, criant subitement :

— Et toi! là-bas! Chratés! qui est Ulysse?

— Ulysse? — répondait Chratés, qui avait vu le piège. — Quel Ulysse? Voilà la première fois que j'entends ce mot. N'est-ce pas un ulysse dont on se sert pour presser les objets légers quand souffle le vent?

Et tout le peuple reprenait, et pour une fois la révérence remplaçait par une minuscule la majuscule d'un nom illustre :

— En effet, que peut bien vouloir dire ce mot d'ulysse? N'est-ce pas le beignet que mangent les habitants de Naxos, non c'est le Karnpito. Que peut bien vouloir dire ce mot d'Ulysse, non, d'Ulace... Nom qui fond dans la bouche... Nom oublié...

Alors Alcinoüs, fier de ce peuple intelligent, souriait d'aise, et, reprenant son discours, il leur racontait Circé, se trompant d'ailleurs dans l'épisode des animaux, car il était aussi incompétent zoologue que puissant botaniste. Il leur montra Ulysse construisant lui-même son bâteau dans l'île d'Ogygie, et les Phéaciens, tous armateurs, admiraient, si l'on peut dire, Ulysse d'employer pour la carène le bois qui sert pour les mâts. Puis, soudain, Alcinoüs s'interrompait :

— Et toi! petit Laionos! Réponds. Qu'est-ce que c'est qu'Ulysse?

— Ulysse? — criait le petit Laionos, qui était naïf, d'âme prompte et qui ne savait pas encore quel colorant distingue tout d'un coup les mêmes actes aux yeux de l'histoire en crimes et en exploits. — Ulysse? C'est le mari adultère de Pénélope, l'ignoble ami d'Achille, l'assassin du Cyclope!

Alors on saisit le petit Laionos, et, la brise de mer relevant sa tunique, il lui fut appliqué sur les fesses une telle claque que la main resta gravée toute sa vie. On l'appelait la main d'Ulysse, et il la montrait dans les banquets.

***

— Mes sœurs, — dit Nausicaa, écartant les roseaux, — voici l'étranger.

Nausicaa allait sur ses seize ans de tout l'élan d'un cœur, d'un corps, de pensées, de jambes qui en avaient quinze. Elle adorait les mains des hommes. Parfois une de ses compagnes, que ramenait au palais frère ou cousin, faisait passer

du jardin la main du jeune homme à travers une grille et des rideaux. Le cousin sentait une petite main prendre la sienne, il ne savait pas quelle main, et c'était celle de Nausicaa. Dans cette main d'homme et non dans la sienne elle pouvait lire son propre destin. Parfois Apollon, frère et cousin de Diane, compagne invisible de Nausicaa, s'amusait lui aussi à tendre sous le rideau une main dont la ligne de vie n'avait commencement ni fin, où celle des talents était large d'un centimètre, et par détresse et par bonheur elle pleurait sur cette trop belle main, qu'elle déplorait d'être mortelle, une larme qui s'écoulait toute pure par la ligne d'immortalité... Or, elle tenait la main droite du petit Laionos, qui connaissait avec tous les pages ce ratelier de tendresse, et qui de la gauche frottait doucement la main d'Ulysse, quand son père lui transmit l'ordre de Minerve. Elle partit au-devant de l'étranger, pleine de joie.

Car, encore naïve, elle croyait que les étrangers sont les auteurs des poèmes anonymes, des tableaux non signés, de la musique inconnue, des ruines... Sentant les domaines étrangers de son âme plus riches que ceux dont elle avait la connaissance, elle s'imaginait qu'il en est de même des humains et logeait le mystère et la perfection sur les hommes lointains, les hommes inexistants. Elle aimait ressentir ce qu'elle ne comprenait pas, être saisie de ce qu'elle ne saisissait pas : l'étrange, quoi, l'étranger. Sur son char traîné par la mule et le mulet blancs qui pouvaient engendrer, d'où un flacon roulait parfois à terre et parfumait soudain la route phéacienne d'une essence de Tyr, voilà qu'il lui venait à l'esprit que pour cet étranger, elle serait une étrangère. Alors tous les dons de l'étranger, l'habileté aux travaux d'art, la science du firmament, la participation aux mouvements de rotation du monde, l'inondaient comme une grâce. Elle en laissait flotter les rênes sur le dos de son attelage, et les deux mulets, qui voyaient dans cette caresse une allusion à leur don miraculeux, se mettaient à mordiller doucement leurs naseaux et se frottaient le col. Aussi le cortège fut-il long à arriver près de la mer là où le fleuve s'y déverse. Déjà le petit Laionos était dans l'embouchure et tout nu pêchait le saumon. Quand il vit les filles, il sentit tout d'un

coup l'amertume des gouttes de la mer dont l'aspergeait la queue du saumon qu'il tenait à bras le corps et qui se débattait.

— Ah! cher saumon, — lui disait-il, — que n'es-tu l'une de ces vierges! Que tes yeux fixes ne sont-ils leurs beaux yeux changeants, tes écailles visqueuses leur tendre peau, tes babines d'os leurs lèvres, tes ouïes leurs oreilles... Voilà juste l'écart entre les désirs de Laionos et sa vie. Hélas! Il m'advient, pauvre éphèbe, ce qui est d'ailleurs l'apanage de tous les hommes, mes bras s'ouvrent sur les femmes et se referment sur un poisson muet.

Cependant il sortait de l'eau et courait après elle, les faisant mordiller par sa prise.

— Rentre vite dans ton eau, Laionos de malheur, — lui criaient les filles, — on voit la main d'Ulysse!

Elles riaient de le voir regagner piteusement, par pudeur, la mer à reculons.

Cependant Nausicaa pensait toujours :

— Mais, se disait-elle, pour lui-même cet étranger n'est plus un étranger. Il n'est à ses yeux propres qu'un être comme nous, c'est-à-dire connu à pleurer. Peut-être se connaît-il mieux encore que je ne me connais. Mon Dieu, comment sortir de là. J'aimerais tant aimer quelqu'un qui fût étranger même à soi-même!

Tout en pensant, elle lançait par fausse mégarde une balle dans la mer et les suivantes, ainsi qu'il était convenu, poussaient la clameur qui devait éveiller Ulysse au fond de ses roseaux. Mais seul l'écho, qui répète tout endormi, leur fit réponse. Deux, trois, six, douze balles furent lancées en vain sur les flots où bientôt elles flottèrent comme les couvées de goéland qui n'ont pas réussi.

— En somme, continuait Nausicaa dans sa pensée, il n'y a d'étranger que ce qui n'est pas humain. Peupliers, et toi clair de lune, et toi-même croissant de la lune en plein jour, vous seuls... Mais cherchons Ulysse. Quel vacarme ne feraient point les hommes pendant une série de siècles si Nausicaa revenait sans Ulysse au pays de son père!

C'est alors qu'écartant les roseaux, elle entreprit avec les suivantes de chercher le héros, et chacune, selon le frémisse-

ment du vent, croyait l'avoir, poussait une clameur. Mais on ne réveille point un friselis de la mer, ou un fantôme d'algue. Nausicaa pourtant, à l'intersection de ces deux lignes qui depuis la naissance du monde menaient Nausicaa et Ulysse l'un à l'autre, découvrit à demi flottant dans l'embouchure un corps auquel l'aide des dieux donnait une densité particulière. Les jambes étaient encore dans l'eau de la mer, le buste déjà dans l'eau douce, de sorte que ce naufragé devait sentir, quand un remous submergeait sa tête et sa bouche, que c'en était fini des peines marines et que commençaient les peines terrestres, non salées. Le tirer par les cuisses et les bras, en écarter à pleine main l'ordure marine, l'oindre et le masser, fut pour les vierges l'affaire d'un instant. Jamais l'humanité ne fut décrassée par plus belles lavandières. Le résultat de leur malaxage ne fut point tel d'ailleurs qu'elles l'espéraient. De ce corps qui dans la mer semblait, preuve de sa divinité, ne pas obéir aux lois de la réfraction, dont les jambes étaient minces, le torse effilé, elles en obtinrent justement dans l'air ce que donne le corps d'Achille dans l'eau, des pieds trop larges, un bras démesuré et un bras atrophié, un nez camus, un menton à claquette. Mais les jeunes filles croient encore que la laideur chez un prince est le comble de l'incognito.

Depuis une heure déjà elles essayaient en vain par des cris, puis par des coups, enfin par des chatouillements d'éveiller l'inconnu. Pour la première fois appelées à tirer un homme de son lit, je vous laisse à imaginer combien de mots elles essayèrent pour ouvrir l'armoire du sommeil. Axileia eut une idée.

— Mes sœurs, — dit Axileia, — un seul bruit peut réveiller cet homme : c'est le bruit de son nom. Nous allons toutes le crier à pleine voix et nous n'enfreindrons point ce faisant l'ordre d'Alcinoüs, puisque étant endormi, l'inconnu ne peut nous entendre et croira au fond de son rêve s'être appelé soi-même.

Alors les filles, penchées sur le corps, et les mains en cornet autour de la bouche, poussèrent un cri d'Ulysse tel qu'Alcinoüs, et la ville entière l'entendirent, en frémirent. Une poudrière morale sautait aux environs... Puis, elles se relevèrent douce-

ment, comme ces calices de fleurs qui ont déversé leur pollen.

Mais, au seul nom d'Ulysse, Elpénor, car c'était lui, s'était réveillé de frayeur, et s'inclinait.

— O étranger, — demanda Nausicaa, — qui es-tu?

Elpénor se redressa, piqué :

— Ah! Pardon, — répliqua-t-il, — c'est toi qui es étrangère!

Nausicaa lui dit doucement :

— Pourtant, ô notre hôte, ceci est ma patrie, ma ville; ces arbres sont mes arbres.

— Justement, j'allais le dire, — repartit Elpénor, — c'est une terre étrangère. Les parfums dont vous m'avez inondé sont des parfums étrangers. Comment appelez-vous cet arbre?

— Le dendrodendron, — dit Nausicaa.

— Vous ne me direz pas que ce n'est point un nom étranger? — dit Elpénor.

Alors les filles voyant le front de Nausicaa s'obscurcir, lui dirent :

— Mais n'es-tu pas d'un pays invisible, d'une île inconnue?

— Ah! pardon, — dit Elpénor, — c'est votre pays que je vois pour la première fois, c'est votre île qui est inconnue.

Axileia devinant les larmes dans les yeux de sa maîtresse et pour repousser l'étranger de ce radeau du déjà vu auquel il s'agrippait avec son acharnement et son habileté de vieux naufragé, prit la parole.

— Pourtant, hôte illustre, si nous t'examinons, nous découvrons certes que chacun de tes membres, tes yeux, ta bouche, peuvent trouver leur équivalent ici, mais une langueur cerne tes paroles, une nuit sort de ton regard. Il y a entre nos questions et tes réponses un intervalle où se loge l'impondérable, et qui donne le même bruit qu'un coquillage. Ton silence est une mer étrangère.

— Erreur, erreur, — répondit Elpénor, — j'entends tout, je vois tout. Vous n'irez pas dire, quand je me tais, que j'ai l'accent d'Ithaque!

— Nous n'en sortirons pas, dit Axileia... — Mais alors, une fois reconnu que ni toi ni moi ne sommes étrangers, tu avoueras bien qu'il y a des tiers, et que les habitants

d'îles étrangères à la fois à Ithaque et aux Phéaciens, sont des étrangers.

— Évidemment, la belle, — dit Elpénor, — rien de plus étranger.

— Entendu, — reprit Axileia. — Mais supposons que l'un d'entre eux arrive, arrive en ce moment, ne tiendra-t-il pas le même raisonnement que toi? O mes sœurs, la réalité n'est pas la réalité, puisque la non-existence n'est pas la non-existence. Il n'y a pas d'étrangers en ce monde!

— Oh! Pardon! — repartit Elpénor. — Notre navire fit un jour escale dans un pays dont les habitants s'appellent eux-mêmes les étrangers. « Nous sommes les étrangers », nous répondirent-ils, quand nous abordâmes, et leurs femmes fièrement se qualifiaient d'étrangères. Voilà ceux qui nous auraient évité cette discussion. Ils avaient des miroirs déformants qui ne leur donnaient jamais qu'une idée approximative d'eux-mêmes. Ils croyaient leur vie et leurs actes déterminés par un destin inéluctable qu'ils appelaient la grâce. Ils n'estimaient pas que leurs souffrances étaient leurs. Étrangers, ils n'avaient pas d'égoïsme, donnaient tout, leurs statues, leurs tableaux, et ils étaient tous plus beaux l'un que l'autre.

— Comment était le plus beau, comment s'appelait-il? — demanda Nausicaa.

— Il était plus beau que lui-même, — répondit Elpénor. — Mais il n'avait pas de nom, pas plus que ses compatriotes. Ils prétendent que le nom et même le prénom étiquette jusqu'au subconscient de l'être. D'ailleurs, jeune fille, une des femmes te ressemblait. Non! il n'y a pas à discuter. Tu es bel et bien une étrangère!

C'est ainsi que les vierges étaient rassemblées autour d'Elpénor. De loin Laionos jaloux, dans les bras duquel se débattait le saumon qui avait voulu fuir, disait à son prisonnier :

— Ah! saumon, regarde-les toutes, folles autour de ce nabot, parce qu'il apporte une odeur étrangère. Ah! combien je préfère, saumon chéri, avoir à lutter contre toi qu'avec un de ces êtres appelés femmes. Au moins tu penses à moi en ce moment, tandis que le jour, m'a-t-on dit, où je lutterai

pour de bon avec une de ces vierges, elle pensera aux absents, aux dieux, à sa mère, à tout et à tous, excepté à Laionos.

***

— Assemblez le peuple, — cria Alcinoüs.

Alors tous les artisans abandonnèrent leur tâche, vite ou lentement, selon qu'ils avaient à faire aux poussières de la terre, comme les meuniers et les broyeurs de couleurs, ou aux éléments gluants, comme les peintres de carène et les marchands de miel. Près d'eux couraient leurs enfants, marqués qui de taches, qui de poudre, qui d'un objet d'argent ou d'or, comme s'ils les avaient eus de leurs métiers et non de leurs épouses.

— Peuple, — cria Alcinoüs, — écoutez la plus inattendue des nouvelles! Un naufragé a été recueilli près du lavoir de Karados. Qui il est, dieu ou demi-dieu, et si le sort a daigné nous servir aujourd'hui une portion ou une demi-portion de divinité, c'est ce que j'ignore encore. Il était recouvert d'une part de cette algue des bas fonds qu'on n'a jamais trouvée que sur les naiades ou tritons morts, mais sur lui d'autre part jouait ce soleil mordoré qui est la lumière, paraît-il, de ceux qui vivent au faîte des nues, et que nous apercevons parfois d'en bas sur un bel aigle. Telle est la marge dans laquelle il faut le situer, du zénith au nadir.

Cependant les coryphées parcouraient la foule, lui transmettant l'ordre d'Alcinoüs de crier, quand elle n'aurait pas d'opinion ou serait pleine de réticence, une réponse de pure forme, l'éloge, par exemple, d'un arbre ou d'une fleur.

Alors Alcinoüs leur montra Elpénor. Près du prince, l'inconnu paraissait un nain. Ne doutant pas que ce cagneux ne dût se muer subitement en un héros, Alcinoüs l'avait fait recouvrir d'étoffes trop longues et trop lourdes, sous lesquelles il suait. Tout le faisait ressembler à un chien en robe, jusqu'à ses pauvres yeux fidèles.

— Voilà notre hôte, ō peuple, — cria Alcinoüs. — Que pensez-vous de lui?

— Honneur au chêne-liège et au sapin! — cria le peuple d'une voix. — Mêlons dans notre bouche ces deux feuillages qui ne s'entremêlent jamais! Aucune raison d'ailleurs de jamais

réunir ces deux arbres. L'un accapare le son et l'autre le renvoie. L'un bouche nos bouteilles. L'autre fait nos cercueils. Changer une maison entourée de chênes-lièges contre une maison entourée de sapins, c'est changer le silence contre le vent, la pensée indolore contre l'angoisse. Ah! quel plaisir ambigu de les unir dans le langage humain, céleste pépinière!

Alors Elpénor se leva, non sans bousculer les princes, car depuis qu'il avait séjourné aux Enfers à titre d'ombre, il n'avait pu reprendre une conscience exacte de sa solidité. Depuis cette époque aussi, comme toutes les ombres les plus célèbres l'avaient envié de revivre et accompagné plus jalousement au nocher que corps diplomatique à la gare le collège qui rentre à Paris, il s'imaginait que c'était non pas la vie qui avait été l'objet de cette jalousie, mais sa vie à lui, la vie d'Elpénor, son corps à lui, ses plaies, ses bosses. Il en avait pris un orgueil inconcevable, racontait à tout propos son existence, et étalait ses tristes membres.

— Prince, — cria donc Elpénor, — écoute qui je suis' Pour revenir au monde dans ce torse, j'ai vu Ajax et son rival prêts à recommencer leur combat. Né d'une criminelle inconnue dans un cachot de Corcyre, je fus abandonné par elle dans la prison et c'est là que passèrent mes premières années, si enviées d'Achille. J'étais loué aux mendiants libérés, le premier me rendit cagneux pour exciter le rire, et me fit ces genoux en boule si admirés de Pâris, le second, pour exciter la pitié, me désarticula cette hanche, que Patrocle voulait me troquer contre son renom lui-même. Pas de sentiments, de l'effroi à l'hilarité, qu'ils n'aient obtenu de moi, comme d'une harpe, non en pinçant mes cordes, mais en me rompant un os ou un tendon. De là ce squelette tordu, dont Hélène d'ailleurs, — je cite ses paroles — s'estimerait comblée. Seules ces tumeurs aux lèvres ne sont pas le fait de mes maîtres, mais le mien. Ne sachant pas que le feu rougit les métaux et voyant un fer à cheval pourpre pendu à une baguette de cuivre, j'eus l'idée de la saisir avec les dents...

C'est ainsi qu'Elpénor contait avec orgueil cette déplorable existence. Un seul jour dans sa vie il avait mangé de la viande fraîche, un seul jour des olives non pourries. Il contait sa jambe coincée dans les rayons du gouvernail

pendant que le navire courait sur un récif, son orteil pris dans la godaille du mât d'artimon, ses lobes accrochées par l'étau du grand foc. Pas une articulation de la trirème qui n'ait agrippé Elpénor et ne l'ait marqué. Toutes les besognes de propreté étaient exercées sur son corps par le navire, ses ongles coupés par les tenailles du beaupré, ses cheveux scalpés par les vergues, ses oreilles nettoyées par la foudre. Cette persécution des dieux étaient d'ailleurs gratuite, car Elpénor jamais n'y gagna plus de raisonnement, de sagesse, ou de pessimisme... Telle était la vie en loques qu'il déployait aux yeux des Phéaciens. Mais ceux-ci voyaient au travers des trous la doublure de l'épopée, et ne le trouvaient point ridicule. Heureux de son succès, Elpénor plaçait enfin les histoires que l'équipage d'Ulysse avait refusé vingt ans d'entendre de sa bouche, l'histoire de son canard apprivoisé qui se noya dans la fontaine publique, de sa jument qui ne reculait jamais si on la plaçait le derrière au mur, et il posait la devinette, la seule qu'il sût, de ce qu'on lance blanc et qui retombe jaune. Le peuple, content d'avoir deviné, criait que c'était un œuf, mais Elpénor disait que c'était l'homme, que les dieux lancent blanc sur cette terre, et que la vieillesse en laisse tomber jaune. Alors les Phéaciens criaient :

— O Alcinoüs, remercie les dieux d'avoir envoyé cet étranger sur notre île! C'est le Charlot de l'Odyssée!

— Le jour même où les mouches charbonneuses m'infectèrent ce bras, — continuait Elpénor, — je fus racolé par le quartier-maître d'Ulysse.

A ce mot Ulysse, tout le peuple se raidit. Aucune parole, aucun souffle ne sortit plus d'aucune bouche, et les enfants eux-mêmes continrent leurs mouvements.

— Vous avez bien ouï parler d'Ulysse? — demanda Elpénor, surpris de ce silence.

— Jamais! jamais! — cria le peuple, toujours pétrifié.

— Voyons, — dit Elpénor, — pas de malentendu! Vous m'avez mal suivi. Je vous demande si vous avez ouï parler d'Ulysse. Est-ce ce mot d'ouïr qui vous surprend? Je l'emploie quelquefois, car Hélène aux enfers l'aimait. C'est elle qui me l'a appris, ainsi que le mot remembrance... Je vous parle d'Ulysse, fils de Laerte, roi d'Ithaque.

Alors, comprenant les signes d'Alcinoüs, ils crièrent tous, du plus petit au plus chenu :

— O étranger, tu as entendu parler de ce que c'est qu'une hypothèse? C'est une supposition gratuite qui explique une série de faits de l'univers, et qui reste valable jusqu'au jour où une plus logique est trouvée. C'est ainsi que nous expliquons par l'enlèvement au ciel des héros les constellations, par les métamorphoses la forme humaine des arbres ou l'accent des ruisseaux, par la fatigue de la rétine le rayon vert qui jaillit du soleil couchant. Certes nous savons qu'Achille fut découvert sous des habits de femme, qu'un cheval a été introduit dans Troie, qu'un Cyclope a été berné, que des sirènes ont en vain de leur promontoire appelé un navire, mais, — peut-être d'ailleurs mal renseignés, — pour réunir des exploits si différents sous une même rubrique, assurés qu'un mortel ne pouvait les revendiquer à lui seul, nous les attribuions jusqu'ici à la suggestion. N'étouffe pas. Écoute-nous. Rien de plus vraisemblable que le Cyclope, à force de redouter la perte de son œil unique, ait cru devenir aveugle, que les Troyens, privés dès la septième année de cavalerie, aient cru voir soudain chez eux un cheval gigantesque. Le phénomène est courant. Mirage. Suggestion. Remarque, étranger, que nous n'avons même pas recours à l'hypnotisme, ni aux faits de dématérialisation. Ni même au rêves...

— Erreur! Erreur! — cria Elpénor suffoqué.

— Nous ne demandons pas mieux que de changer d'hypothèse, — criait le peuple, encouragé par les signes d'Alcinoüs, — et d'attribuer ces phénomènes à la gravitation, à la lévitation.

Ainsi parlait le peuple, pour fournir à celui qu'il croyait Ulysse les occasions de se révéler, et il se mit à lui poser des questions qui semblaient tirées d'un manuel même de l'Odyssée. Si Pénélope était brune. Si le cheval de Troie était de hêtre ou de chêne. Mais c'était justement les questions auxquelles le pauvre Elpénor ne pouvait que mal répondre. Il n'avait eu avec l'épopée qu'une étroite mais médiocre liaison. Il était simplement un spécimen de tous les milliers d'ignorants et d'anonymes peu curieux qui sont le canevas des époques illustres. Il n'avait touché de ces héros et de ces

immenses exploits que la partie méprisée. Il connaissait Achille pour avoir décrotté son talon un jour de boue, Ajax pour en avoir reçu un crachat à son banc dans la trirème, Circé pour avoir aidé Ecclissé à brosser le démêloir. Le jour de la prise de Troie, il nettoyait la cuvette d'Hécube. Le jour de la colère d'Achille, il était de corvée aux oignons. Le jour de la mort de Pâris, il reprisait le péplum de Thersite. Il ne connaissait le monde et le demi-monde épique que par son plus piteux envers. Les grandes dates de la mythologie lui servaient uniquement d'aide-mémoire pour les faits méprisables de sa vie : le soir de Briseïs, il avait aux dés gagné deux drachmes à un nommé Bérios; le soir d'Andromaque, il avait bu du petit vin des Amazones avec un nommé Trachopis. Et Pyrrhus, et Calypso, et Agamemnon étaient seulement pour lui les supports d'inconnus surnommés Latacobos, Periperilaos, ou Vagapolo. Mais il ne pouvait se résoudre à ne pas croire à cette épopée, comme un valet de chambre à l'existence de son maître. Il vidait les eaux de la fable.

— Voyons, étranger, — disaient les Phéaciens, — nous ne demandons qu'à te croire. As-tu entendu les sirènes?

— Non, — répondait Elpénor confus, — mais je les ai vues.

— Voir des sirènes ne présente aucun intérêt, — disait le peuple, — pas plus que voir un violon. Et le Cyclope, l'as-tu vu?

— Non, — répondait Elpénor. — Il faisait nuit dans cette grotte. Mais je l'ai entendu.

— Tu te moques de nous, ô étranger, — disait le peuple. — De l'Odyssée tu as vu tout ce qu'il fallait entendre, entendu tout ce qu'il fallait voir. Et Calypso, l'as-tu touchée?

— Non, — répondait Elpénor, — mais je l'ai sentie.

— Suggestion! Suggestion! — cria alors le peuple. — Tout n'est que suggestion. Cet étranger a mangé les paysages, écouté les aliments, et senti les paroles!

— Mais Ecclissé, — cria Elpénor mugissant, — direz-vous qu'Ecclissé, favorite du célèbre Elpénor, était aussi, n'était aussi que suggestion?

— Certes non! — répondait le peuple. — Certes non, si tu nous montres sur toi une trace d'Ecclissé. Il n'est même pas

besoin qu'elle soit comparable à la trace de ce fer rouge que tu n'embrassas pourtant qu'une fois. Tu ne nous feras pas croire que tout marque sur toi, excepté l'amour. Ecclissé ne mordait pas, n'égratignait pas? C'est qu'elle est moins passionnée que la suggestion, qui rend les hommes assassins et les femmes enceintes. Quand une amante mord son amant au cœur au lieu de le mordre à l'épaule, c'est qu'elle n'est pas sûre de ses dents, pas sûre de sa réalité, c'est qu'elle est édentée ou n'existe pas. Choisis, pour Ecclissé.

Alors Alcinoüs, voyant des larmes dans les yeux de son hôte, remit à l'après-midi les concours de gymnastique et d'art où il se devait révéler et le fit escorter dans son appartement par le petit Laionos. Mais Elpénor se lamentait et ne pouvait jouir de sa sieste. Alors Laionos, que l'image d'Hélène hantait, chercha à lui faire dépeindre la fille de Léda en le flattant à propos d'Ecclissé :

— O étranger, — dit-il, — je crois à Ecclissé.

Elpénor lui sourit.

— Que n'est-elle là, petit Laionos! Je te ferai toucher ses bras. Tu la prendrais, si tu voulais.

— Je quoi? — demanda le petit Laionos, — qui était pur.

— Tu la prendrais dans tes bras, tu la pendrais à ton cou.

— Et Hélène, ô notre hôte?

Ils parlèrent longtemps, car après chaque description d'une partie du corps vivant d'Ecclissé, Elpénor devait décrire la même part d'Hélène, dont il ne connaissait que l'ombre.

— La gorge d'Ecclissé était fameuse. Elle me soulevait d'un seul souffle.

— Et Hélène?

— Elle haletait doucement. Mais d'une haleine qui ne ternit aucun miroir. Pour les yeux d'Ecclissé, ils étaient si vifs que des moucherons s'y prenaient. C'était alors une belle comédie.

— Et ceux d'Hélène?

— Ils n'avaient pas de regard, ils étaient sans prunelles.

Et Elpénor conta ce jour où, aux Enfers, son ombre et celle d'Hélène s'étaient mêlées. Il avait eu, étant petit, la

tête prise à la hauteur du cœur d'Hélène, la jambe gauche dans sa droite, l'épaule dans sa hanche, seule une de ses mains sortait du corps divin. Il en riait. Mais cette confusion représentait justement pour Laionos ce qu'il croyait être l'amour. Laionos pensait que l'amour c'est entrer dans un être qui entre en vous, contenir un être qui vous contient, embrasser des lèvres qui sont vos lèvres, et cette mixture de deux ombres lui semblait la seule réalité. Que de fois déjà, il s'était amusé à suivre la belle Klaio, à se loger dans son ombre, logement bien étroit à midi qui l'accolait à elle, vaste palais au couchant. Il y circulait, il habitait le giron, la gorge, s'amusait à tomber près de sa tête, à l'embrasser, mais il n'en recevait qu'un goût de poussière.

— Comme d'Hélène, — murmura Elpénor, qui cédait au sommeil.

Alors le petit Laionos, que l'idée des femmes ne quittait pas, alla machinalement tendre sa main, comme il tendait entre les roseaux ses lignes de fond, entre les grillages et les rideaux des filles, et bientôt cinq douces et sèches anguilles ouvrirent tendrement ses doigts. Mais il s'imaginait être Elpénor dans l'ombre d'Hélène, sa main dépassant, et la seule part de son corps qui ne fût point accablée de bien-être, était justement celle que caressait Nausicaa.

***

— Étranger, — dit Alcinoüs, quand le stade fut plein, — indique tes jeux préférés et ils seront les nôtres.

Rien n'était plus fixe et immuable que le programme des jeux phéaciens, et même l'ordre de la dispute. Il était débuté par la course de cent quatre-vingt-douze mètres soixante, départ arrêté; continué par le concours de poésie épique, dite rationnelle, c'est-à-dire dont l'expression comportait trois strophes rimées et sans accent tonique, puis par le lancement du javelot de buis contrôlé à douze onces. Il en était de Phéacie comme du reste de l'univers, où l'homme n'admet de variété que dans ses maux.

Mais Elpénor qui ne connaissait que le jeu des Kibes, espèce de jeu de loto aimé par les équipages, s'écria, trompé par la politesse de son hôte.

— O Phéaciens, quel jeu plus noble que celui des Kibes? Le langage chiffré est celui qu'emploient les dieux, et le monde, disent les philosophes, est construit sur des chiffres.

Alors le peuple enthousiaste s'écria, peu soucieux de s'être assemblé pour une partie de Kibes :

— Comme l'étranger a raison! Le seul vrai jeu ce sont les Kibes. Le seul langage est le langage chiffré, et celui de l'étranger est le plus chiffré de tous, puisqu'il nous invite ainsi à la course départ arrêté, à la poésie à trois strophes, et au lancement du javelot. Du javelot de buis ou de chêne, ô étranger?

— De chêne.

— Toujours ton langage chiffré! Ce sera donc de buis, si tu l'ordonnes. Et de douze ou de quatorze onces?

— De douze.

— Obéissons-lui, tel est son désir!

On plaça donc les rivaux sur une ligne. Ils étaient quatre, le petit Laionos, le champion Rhéxenor, Elpénor et un coureur gaulois, qui visait les jeux olympiques et avait inventé le départ à bascule. Il venait de creuser deux trous d'inégale profondeur pour appuyer ses pieds, il accumulait du sable pour maintenir ses mains, et tenait dans sa bouche, pour que la tête fut dans l'axe, un fil de plomb qui servait aussi de contrepoids et qu'il allait lâcher au signal. Le plus beau des coureurs était Rhéxenor. Cousin et prétendant de Nausicaa, c'était lui qui avait appris à la princesse à lancer la balle, qui lui avait appris ce geste dont l'histoire des jeunes filles et les légendes ne devaient guère connaître l'égal. Il était le pair de celui qui enseigna Sakountala à se défendre des abeilles, Virginie à ne pas se déshabiller dans la tempête... Il était un des trois ou quatre êtres humains qui ont orné la grâce.

— Concurrents! — cria le juge. — êtes-vous prêts?

Tous étaient prêts. Déjà le coureur gaulois avait levé sa croupe.

— Non! — cria Elpénor.

Mais le signal était donné, et le petit Laionos, tenant tête au champion Rhexénor, coupait presque en même temps la ligne d'arrivée, suivi de loin par le coureur gaulois qui s'était pris le fil à plomb dans les dents et qui feignait de s'être

foulé la cheville, lorsque Elpénor se décida enfin. D'une jambe cagneuse et comme à cloche-pied, il rejoignit les vainqueurs arrêtés et déjà le peuple murmurait quand Alcinoüs s'écria :

— O mes amis, quelle leçon de modestie nous donne l'étranger! Jusqu'à ce jour la modestie se confinait aux qualités morales. La voilà qui grâce à notre hôte va gagner les talents physiques. Heureux qui élargit le champ d'une aussi belle plante! Nous avions des hommes d'état modestes, des militaires modestes, des vierges modestes, grâce à lui nous aurons désormais des coureurs à pied modestes dans leur course même, des pugilistes modestes en plein pugilat. O étranger je te proclame le premier, car le premier est celui dont l'image se grave la première dans le cœur et non dans les yeux... Et maintenant, que les concurrents du prix poétique gravissent l'estrade. Voici le sujet, choisi par Démodocus lui-même. Démodocus sait que le devoir poétique consiste à soustraire un peuple à sa raison et à sa latitude. Voici le sujet : *l'Éveil du Printemps dans les Pays du Nord!*

Certes tous, marins et insulaires, eussent préféré un des trois thèmes habituels : Nécessité de ne pas relier les îles par des tunnels en continent. Inutilité pour les peuples du continent de posséder flotte et flottille. Nécessité, si Icare eût volé, de ne pas le laisser se promener sur l'île des Phéaciens, mais ils firent silence par réserve pour l'étranger, et le premier concurrent, Phranoainos, s'avança.

Poète lauréat, Phranoainos savait la malice des maîtres, et cherchait tout d'abord à comprendre la pensée secrète qui avait dicté leur choix. Il avait gagné déjà plusieurs prix à flairer des pièges sous des titres en apparence inoffensifs et il en découvrit justement un terrible dans celui-là. Puisque les Pays du Nord étaient le contraire des pays du Sud, de l'Hellade, le printemps ne pouvait y être que le contraire du printemps grec, à savoir une saison de deuil et de tristesse. Au lieu de saisir sa lyre à bout de bras, de l'élever triomphante, de rejeter la tête en arrière, comme il est d'usage pour tous les hymnes au printemps, il se voûta, fronça son visage, retint mollement contre soi-même l'instrument, et, le sablier écoulé, déclama tristement ses trois strophes. Les voici, fidèlement écrites :

ÉVEIL DU PRINTEMPS DANS LES PAYS DU NORD

Déjà l'hiver va s'en allant,
Le beau soleil n'est plus brûlant,
Ni sa couleur.
O beau soleil, plus ne paillardes
Sur les verveines et gaillardes
Et toute fleur.

La neige couvre toits et tombes,
Soleil, de neige tu succombes,
C'est le printemps.
Le chasseur fonce dans la terre,
Mais le pêcheur marche, au contraire,
Sur les étangs.

Chaque pucelle, folle ou sage,
Double son cœur et son corsage
A même temps.
Le satyre non plus ne pille
Du voisin la femme ou la fille :
C'est le printemps!

Alors le peuple cria, médiocrement satisfait de la licence que s'était permise Phranoainos en ne faisant pas alterner dans la première strophe rimes féminines et masculines :

— O Alcinoüs, que pouvons-nous louer le plus, la ruse de Phranoainos qui nous donne la nostalgie d'un hiver feuillu et touffu, ou ce début, faute volontaire de prosodie, en rimes masculines! Cela fait vingt fois plus soleil affaibli, soleil anémique... Mais voilà le second concurrent.

Cependant une lumière divine se répandait soudain dans la ville des Phéaciens. Une aurore naissait en plein midi. Le vent mêlait les feuilles des peupliers pour un gros lot divin et ces belles traces indigo que laisse derrière lui les roues du char quand il a plu luisaient dans chaque ornière de la mer. C'est que le deuxième concurrent, annoncé sous le nom de Canope, parent d'Alcinoüs, n'était autre qu'Apollon. Averti par les Muses de tout concours important, il ne dédaignait pas de descendre de l'Olympe et de se mesurer aux humains, certain de l'emporter sur eux. Ce jour-là d'ailleurs

il se sentait inspiré, et, en effet, dès qu'il eut pris sur l'estrade, accordant sa lyre, la place de Phranoainos, il improvisa sans même réclamer une des cinq minutes accordées, le bel hymne suivant... Mais, particulièrement en verve, au lieu d'employer le rythme uniforme usité de tout âge par les aèdes, il eut recours pour la première fois aux formes syncopées, qui donnent au péon plus d'expression, et pour la première fois aussi, égayé par l'ébahissement d'un matelot nègre en bordée dans l'île, il obéit à un mouvement de bien-être secret qui lui fit introduire les silences au lieu des temps vides, les plaçant même après les longues et aiguisant la dipodie... Ce n'est pas tout. Profitant d'une tendresse qui amollissait jusqu'à sa voix, d'une longue étirée qui valait un pied et demi, il inventa de ne former qu'un seul pied, de deux brèves allongées qui valaient à elles seules deux fois la même longue forma le pied correspondant, il sentit alors son sang accélérer sa course, car il venait de n'inventer rien moins que le dactyle cyclique... Ce n'est pas tout! Cherchant, comme cela était naturel sur ce chemin de trouvailles, à dénouer le rythme égal par un rythme double, et dédaignant contre toute habitude la dipodie trochaïque classique, il ajouta, dans une angoisse heureuse, à laquelle la vue de Nausicaa n'était pas étrangère, la valeur de un demi avant le second temps fort, retrancha la valeur égale qui le terminait, et alors il tressaillit jusqu'aux entrailles, car il venait de n'inventer rien moins que l'anapeste cyclique... Ce n'est pas tout. Décidé à ne rien perdre de cette inspiration qui n'était pas sans le surprendre et l'inquiéter, puisqu'un dieu après tout n'a pas de dieu qui l'inspire, et qu'il avait ainsi l'impression d'une poésie supérieure même au dieu des poètes, et quoique distrait une seconde par la révélation, sous un coup de vent, de la main d'Ulysse du petit Laionos il poussa à l'extrême l'emploi de ceux parmi les pieds rationnels dont personne jusqu'ici ne s'était sérieusement préoccupé, en un mot des strogguloi. Il joua de leur ressemblance avec les péripléo, et, reforme réservée à un dieu, au lieu d'alterner dans le pied rythmique le temps faible avec le temps fort, il eut l'audace d'utiliser, exclusivement, malgré le murmure des peupliers qui incitait au trochée atténué, le temps fort... Il est doux de s'abandonner à la simple et facile

poésie... Parfois, clignant de l'œil vers l'assistance, il s'amusait à employer l'épitrite dans un sens badin, et rachetait aussitôt ce mouvement mutin par des trochées de deuil. Bref, et pour nous résumer, Apollon venait de créer et de libérer la poésie irrationnelle... Voici ce petit morceau... Il est le monument le plus parfait de la poésie grecque, car y éclate une connaissance égale de l'univers et des dieux. Il est regrettable que, dans une vanité dont lui-même se rendit mal compte, Apollon n'ait employé pour parler des humains que les termes réservés par les humains aux animaux.

Éveil du Printemps dans les Pays du Nord.

« Les dieux qui ce matin ont effleuré la terre, ont senti » à leurs orteils une brûlure. La neige fondait. Chacun appela » de l'Olympe une déesse pour jouir de sa surprise. Hébé » nue et qui portait le vin, alourdie de sa mission comme d'une » promesse de fils, entra dans la croûte blanche jusqu'aux » cuisses. Bacchus lui aussi, empêtré de ses pampres. On » suivait l'aigle de Jupiter, les onces, les tigresses du cortège » à leur trace dans la neige. Soudain, au détour du chemin » forestier de Berghem, le fjord apparut déjà craquelé à Flore, » couverte d'édelweiss. Sur des traîneaux, sur des patins, » naïades et tritons s'exerçaient, suivis au-dessous de la glace » transparente par les bancs de leurs poissons familiers, » esturgeons et sterlets. Les avalanches commençaient à » glisser, les oiseaux bleus, les faisans de Chine, les paons » voletaient alentour. Dans les vallées le nuage des haleines » était déjà moins épais autour du cheptel humain. C'était le » printemps. Apollon, le plus beau des dieux, d'un soleil » indélébile tachetait les daims, zébrait les zèbres; et soudain » tout fondit, les avalanches devinrent cascades, la glace » se retira au fond de l'océan entraînant dans leur élément » naïades et tritons. Le printemps arrivait. Les femmes et » princesses cherchaient déjà dans les prairies les herbes et » salades dont elles feraient la pâtée de leurs mâles... »

Ainsi chanta Apollon, et, délirant, de ses trouvailles, il eut même l'audace de finir la triade à la façon d'une parabase,

car il avait remarqué que rien ne porte la foule aux applaudissements comme les normes triadiques... Ce n'est pas tout! Il ne se borna pas ce jour-là à modifier le rythme, le vers, la musique. Usant de son privilège divin, il modifia la lyre elle-même, changea ses boyaux de fer en boyaux de chat, les chanterelles de buis en sapin, innova une pose du pied, une attitude de la glotte, inventant le zézaiement. Mais les Phéaciens, outrés de ces licences et des insultes aux hommes, ne devaient pas manquer, eux dont le langage n'était jamais que flatterie, pour une fois où ils recevaient un dieu, de lui faire un affront, et le seul jour où ils auraient dû se taire fut le seul où ils exprimèrent librement leur avis.

— O Alcinoüs, — dirent-ils. — Celui-là s'est mis hors du concours. Nous sommes des humains, certes, de pauvres animaux, mais nous avons notre dignité et il n'est pas un de nous qui emploierait l'épitrite dans un sens badin. Le sadisme musical n'est pas notre fait, non plus que de plonger des nymphes nues dans la neige.

Alors Elpénor s'avança.

***

Maintenant Elpénor était lié à un tronc d'olivier, loin de la ville des Phéaciens, et il était entouré par les Muses. Mais celles-ci ne portaient point leur attribut habituel, astrolabe, compas ou masque, et bien l'instrument de torture qui correspond à leur secrète cruauté, l'Histoire des pointes empoisonnées, la Poésie lyrique une scie, et la Poésie légère un rasoir. C'est qu'Apollon irrité du triomphe d'Elpénor, qui, incapable d'inventer, avait chanté les refrains de l'équipage, la *Fille au nid*, et *Meunier baise en ta galère*, les faisant reprendre en cœur par les Phéaciens et méritant le premier prix, l'avait enlevé pour l'écorcher. Dans leur colère, les Muses se souciaient peu de leurs voiles, et si Elpénor n'avait ressenti une angoisse inconnue, il aurait pu voir bien des trésors. Seule, je crois, l'Astronomie gardait quelque pudeur et, du fait que l'homme qui la voyait allait mourir, n'en avait pas moins de modestie.

— Mes filles, — dit Apollon, — commencez votre ouvrage!

Elles le commencèrent, au milieu de la douceur que leur présence apportait toujours à la nature. L'herbe avait les parfums de toutes les fleurs; du vieil olivier montait l'odeur de tous les fruits. Pas un pli dans la mer, pas un dans le ciel. Alors l'Histoire enfonça ses pointes sous les ongles d'Elpénor. Alors Melpomène passa une aiguille à travers ses joues. Comme ses pauvres pieds salis par la course remuaient convulsivement, Erato coupa ses orteils avec un rasoir. Puis Terpsichore arracha un par un les rares cheveux de son crâne, tout le malheureux poil qui avait résisté aux aventures complètes de l'Odyssée. Puis, chauffant des coquilles de noix, Polymnie les appliqua sur sa langue... Alors il se plaignit.

— Muses, Muses, — dit-il, — pour qui me prenez-vous? C'est un malentendu. Je ne suis pas de ceux auxquels jusqu'ici ont daigné s'attaquer les dieux. Je suis Elpénor.

Mais Apollon continua d'exciter ses filles, outré de ce qu'Elpénor en chantant la *Fille au Nid* se fût accompagné de la petite flûte, non de la lyre, et craignant que les Muses ne jugeassent Elpénor un objet par trop méprisable et indigne de si grands supplices, il lui fit pousser des cornes, des sabots, lui donnant l'apparence de Marsyas, leur vieil ennemi. Il en oublia même de lui laisser la mémoire d'Elpénor, et Elpénor, au lieu de revoir sa vie dans cette minute suprême, revit la vie heureuse de Silène, l'enfance dans les prairies encore humides de la première rosée du monde, le viol de la première nymphe, le viol de la millième, et une grande haine des dieux le prit.

— Allez-y donc, Muses! — cria-t-il. — Oui, je suis Marsyas. Oui je méprise la suffisance, la cuistrerie de votre académie. Académie, dans tous les sens! Oui, vieilles filles vous êtes et resterez, avec votre perroquet Apollon nourri de graines de soleil. Mais dites-lui bien qu'il se trompe, s'il croit à l'avenir de la lyre. Instrument ridicule et que des oiseaux portent au croupion en dérision. L'avenir, ô vieilles filles, est à la flûte, et je donne rendez-vous dans trois mille ans à Apollon. Car la lyre est un instrument divin, c'est-à-dire mécanique, stérile, commandé par la technique, tandis que la flûte, ô Muses, est le souffle même de l'homme, créature indomptable et qui emmerde les dieux!

Alors l'Histoire lui ouvrit le ventre, en sortit les entrailles. Calliope sectionna la peau du bras en bracelet vers l'épaule, et la rabattit. Terpsichore ouvrit son crâne et mit à nu le cerveau. A la vue de ce cerveau, toutes hésitèrent une minute. Rien ne ressemblait plus à un cerveau de crétin. Il y manquait les cases de l'orientation, de la jalousie, de l'association des idées. Un pigeon n'eut pu en tirer parti. Tous ces témoignages d'insuffisance, tous ces organes anémiés, que l'on avait malgré eux proclamés vainqueurs, dévoilaient leur débilité et demandaient grâce. Apollon sentit le danger, et changea Elpénor en géant.

— Muses, — ordonna-t-il, — continuez votre travail contre cet ennemi des dieux.

Elles se remirent donc à pincer cette lyre des souffrances humaines. Elpénor se croyait le géant Pirithoüs. Ce cerveau de vingt onces se rappelait avoir escaladé le ciel, lutté corps à corps avec Mars. Puis, une aiguille lui ayant traversé le foie, il crut être Prométhée. La mémoire de tous ceux qui étaient morts, la future pensée de tous ceux qui devaient mourir pour le bonheur de l'humanité l'habita un instant. Il fut soulevé par une affection immense des humains, de ces humains pour lesquels il avait dérobé le feu, inventé l'écriture, la poudre et la boussole, de ces femmes pour lesquelles il avait dérobé à Vénus le miroir et le rouge, et la divination des vaccins, de la roue de brouette, de la vapeur l'inondaient de joie. Parfois il poussait de grands cris pour s'encourager lui-même, et Apollon fit boucher de cire ses oreilles, ainsi qu'Ulysse l'avait fait autrefois pour les sirènes. Sa sirène, pauvre Elpénor, c'était lui-même. Il ne s'entendait que mieux à l'intérieur de son crâne ouvert, et se racontait toutes les vengeances qu'il tirerait des dieux dans les siècles à venir, à l'aide des sorciers, de la littérature et des révolutions. Puis il eut un sursaut, car Apollon lui-même s'était approché et lui appliquait le garrot.

— O chers hommes, — eut-il le temps de crier, — les dieux ne sont qu'imagination et la mort n'existe pas!

Alors Apollon l'écorcha, et suspendit à l'olivier sa peau en forme d'outre.

*
* *

C'est vers cette heure qu'Ulysse, fatigué d'attendre Nausicaa dans l'anse du rivage où la mer l'avait rejeté avec deux heures de retard sur l'horaire de l'Odyssée, se décida à aller vers la ville des Phéaciens. Pensant être rencontré par d'autres que des jeunes filles, il avait remis ses vêtements. De grandes clameurs là-bas montaient des palais, et il interrogea un passant.

— Quelle est cette fête, — demanda-t-il, — pourquoi ces cris?

— Ce sont les concours donnés en l'honneur d'Ulysse, — répondit le passant. — Mais il n'est plus temps d'y prendre part, étranger, Ulysse a eu tous les prix.

Ulysse hocha la tête.

— O Minerve, se dit-il, je comprends. Ma vie est d'un canevas si serré, chaque épisode en est à l'avance si fortement conçu que l'on ne me convoque même plus à la vivre. Bientôt, si je n'y prends garde, elle va se passer sans moi. L'épisode Nausicaa-Ulysse entre autres portait en lui une nécessité à ce point implacable que l'on n'a pas jugé bon de m'attendre une heure pour le donner à la postérité. Il sera la plus illustre de mes aventures, et il n'aura pas existé. Je te demande seulement, ô Minerve, que l'embarquement sur le bateau qui doit me ramener ce soir même à Ithaque ne se fasse pas sans Ulysse!

Il était parvenu jusqu'au pied de l'estrade sous le brouillard de la déesse, et choisit le moment le plus propice pour se réintroduire dans l'Odyssée. Soudain, à la place laissée vide par le petit Elpénor, les Phéaciens aperçurent un étranger de taille géante, et, reconnaissant Ulysse, ils se précipitèrent pour armer la nef. Mais, sachant qu'elle devait être changée en pierre au retour d'Ithaque et ses matelots en brisants, ils choisirent le vaisseau le plus large et le plus rond, pour qu'il ait le moins possible forme de récif, et composèrent l'équipage des Phéaciens les plus gras.

JEAN GIRAUDOUX

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA FRANCE

ET

LA CRISE FINANCIÈRE

Une nation en pleine activité économique, les finances publiques dans un état de crise sévère, tels sont les deux motifs d'un diptyque où serait peinte la situation économique et financière de la France.

I. — NOS FORCES PRODUCTIVES, DANS LE PRÉSENT

La France, en 1924 et 1925, aura retrouvé sa capacité de production et d'échange d'avant-guerre. Le blé et le vin sont en abondance. Grande consommatrice de froment, elle est certaine de pouvoir satisfaire en 1925 à ses besoins en pain, en ne recourant que très exceptionnellement à l'importation.

La viticulture aurait une situation prospère si les cours des vins à la propriété étaient soutenus par une large consommation. Malheureusement les frais de transport, sur de longs parcours, s'ajoutent à toute la série de taxes qui accablent le commerce, s'incorporent dans les prix de vente et raréfient la demande, lorsque la production, au cours d'une année normale, peut répondre largement aux sollicitations de la clientèle. Notre cheptel est sur le point d'égaler, pour les bovins, les effectifs de 1914, après un effort de sélection des sujets qui était moins fréquemment pratiqué avant la guerre.

Un indice général, établi par les soins de la Statistique de la France, nous apprend qu'en adoptant la base 100 pour l'activité industrielle, en 1913, il faut accepter l'indice 115 pour 1924.

La prospérité de l'industrie est attestée par les demandes de combustible qui augmentent, sensiblement, dans le textile, la métallurgie, la verrerie. La production étrangère complète notre extraction insuffisante de houille, et voici que des vapeurs chargés d'anthracite russe accostent dans nos ports.

Quant au marché métallurgique, la prime à l'exportation, qu'assure une baisse rapide du franc, permet aux maîtres de forges d'écouler des produits demi-ouvrés et des laminés, à l'étranger, où ils concurrencent les produits allemands, malgré les efforts faits par les industriels de la Ruhr pour obtenir des débouchés. Des résultats favorables sont dus également aux procédés d'organisation collective, entre producteurs qui ont la liberté de fixer leurs prix, mais acceptent une limitation dans la production. Notre industrie chimique vend aussi à l'extérieur et s'efforce de réaliser une entente entre fabricants, qui jouerait un rôle analogue à celui du trust des matières colorantes en Allemagne.

Une des branches les plus prospères de notre commerce d'exportation est certainement celle de l'industrie textile. Le Nord et l'Est, depuis la fin de la guerre, ont fait preuve de facultés d'adaptation, de progrès techniques, qui sont un exemple de volonté intelligente et réalisatrice.

La place de Lyon, pour la soierie, ne le cède en rien aux initiatives des autres régions de France. Des capitaux importants sont investis dans les fabriques de soie artificielle, dont la production est une nécessité pour l'activité des tissages. Enfin, à Paris, des créateurs originaux et artistes (Rodier, Bianchini, etc.) ont eu la ténacité dans la recherche de combinaisons techniques qui ont attiré, vers notre marché, la clientèle riche et élégante du monde entier.

Celle-ci afflue. Les journaux anglais et américains estiment que la France aura reçu, en 1925, des étrangers venant y séjourner et y faire des achats, pour leurs besoins personnels, jusqu'à concurrence de neuf milliards de francs.

Le tableau de notre prospérité économique, en octobre 1925,

est des plus brillants. Mais n'y a-t-il pas sous le vernis extérieur quelques craquelures? Nombre d'industriels constatent que les carnets de commandes sont pleins et qu'ils n'arrivent pas à exécuter la totalité des ordres reçus. L'acheteur national cherche à transformer ses disponibilités en biens réels, car il redoute une hausse continue et très rapide des prix. N'a-t-il pas vu, à Paris, l'indice des prix de détail, après une régression de février à juillet 1924, suivre, depuis lors, une marche ascendante, ininterrompue, et passer de la cote 360, en juillet 1924, à celle de 433, en octobre 1925. Pour les mois prochains, le consommateur craint les effets inéluctables d'une hausse encore plus accentuée du change. Le 2 janvier 1925 la livre valait à Paris 87 fr. 30, et le dollar 18 fr. 38. Le 12 décembre, la livre cote 133 francs; le dollar 27 fr. 47. Les industriels redoutent les lendemains de cette activité factice. Si le prix de la vie persiste dans son mouvement de hausse, des demandes de relèvement de salaires deviennent inévitables. N'allons-nous pas à une restriction prochaine du consommateur dont les ressources n'auront pas crû parallèlement à la hausse des prix? N'allons-nous pas à des bouleversements économiques et financiers s'il faut adopter une base or, lors du règlement des salaires et des appointements?

Une autre cause de difficultés, plus immédiate, réside dans la gêne de la trésorerie des entreprises. Au cours de l'année 1925, le marché financier a été peu disposé à absorber les actions et surtout les obligations qu'on lui offrait. Détachons deux moyennes, qui permettront de comparer la situation en 1924 et 1925. En 1924, année que les financiers ont cependant qualifiée de mauvaise, la moyenne mensuelle des émissions fut de 403 millions de francs. En 1925, elle est, pour les neuf premiers mois, de 314 millions. Au mois de septembre, le total des émissions tombe à 171 millions.

La contraction du marché oblige les industriels à solliciter des crédits en banque; opération le plus souvent difficile et onéreuse, à la veille de graves événements politiques et économiques, provoquant des oscillations de changes brusques qui troublent la production et ébranlent le mécanisme du crédit. Ainsi la prospérité individuelle et commerciale, bien que réelle, n'est pas d'une solidité à toute épreuve. Voici qu'au

cours du mois d'octobre 1925, une cause d'inquiétude plus profonde va agiter l'économie urbaine. La situation des entreprises pourrait bien être compliquée par l'adoption de projets que de multiples difficultés monétaires et budgétaires rendent nécessaires, mais dont l'efficacité serait douteuse, si la politique de parti trouvait dans cette réforme une occasion d'affaiblir, et même de spolier les organisateurs de l'industrie, du crédit et de la circulation des biens.

Dans quelles circonstances ont été préparés ces projets? Sont-ils imposés par les événements? entraîneront-ils un assainissement définitif? quelles répercussions peuvent-ils avoir sur nos facultés productives?

II. — LA POLITIQUE ET L'ÉCONOMIQUE

Le dessein d'assainir notre situation financière est des plus louables. Car la situation de l'État, de plus en plus obérée par une masse d'emprunts toujours grossissante, aboutit fatalement à un double résultat : une hausse ininterrompue des dépenses budgétaires, donc des impôts; une dépréciation constante de la puissance d'achat de l'unité monétaire, entraînant l'avilissement de notre devise. Au total, le prix des objets achetés et consommés enregistre toutes les conséquences de l'accroissement des taxes, de l'aggravation des frais de transport, des mouvements de change défavorables à notre devise nationale.

Nous ne saurions répéter ici ce qui a été écrit et dit, tant de fois, sur les conséquences fâcheuses, au point de vue financier, économique et même moral, de l'emploi d'une monnaie dont les cours varient sans cesse. On peut résumer d'un mot tous ces effets. La monnaie instable, c'est le *désordre*.

Il était tout naturel qu'un parti politique profitât d'une consultation du collège électoral pour lui soumettre un plan d'amélioration financière, pouvant séduire, à la fois, les citadins et les ruraux. Parmi les premiers, les personnes ayant des revenus fixes ou des ressources croissant moins vite, en unités, que la hausse parallèle des prix, devaient être attirées vers tout projet d'amélioration rapide de notre système fiscal et monétaire. Les modestes rentiers, les propriétaires d'im-

meubles à petits loyers, les fonctionnaires étaient prêts à accueillir favorablement un programme de redressement financier, surtout s'ils avaient l'espoir de ne pas en faire les frais.

La masse ouvrière ne saurait être classée parmi les catégories sociales dont les revenus sont restés stationnaires. Dans la plupart des métiers, le salaire, par rapport à celui de 1914, a suivi, plus ou moins rapidement, une progression parallèle à l'avilissement de la puissance d'achat de l'unité monétaire. Mais l'ouvrier, qualifié ou non, redoute avec raison une hausse rapide des prix. L'observation des événements survenus, de 1918 à 1924, en Allemagne, en Autriche, en Pologne, permet d'affirmer que la dépréciation rapide de l'unité monétaire est nuisible aux intérêts de la classe ouvrière, car celle-ci ne participe à l'élévation des prix qu'après un certain délai. Or le temps, en la matière, n'est pas indifférent au salarié qui est aussi consommateur. Le commerçant peut bien faire varier, au jour le jour, les prix au détail. Et il est, dans l'organisation économique, le mieux assuré contre les effets d'une hausse rapide. Mais, au contraire, l'industriel, presque toujours, vend aux grossistes, demi-grossistes et détaillants, en fixant un prix qui ne sera réglé qu'après des délais de livraison et un nombre de semaines ou de mois variable selon les conditions de règlements. En période de dépréciation rapide de la valeur de l'unité monétaire, l'industriel peut être automatiquement appauvri par le jeu combiné du prix fixé à l'avance et de la chute de l'unité monétaire. Il a tendance alors à s'assurer contre cet effritement, en opposant quelque inertie aux sollicitations pressantes de ses ouvriers qui réclament, à bon droit, une hausse de salaire. Les ouvriers — et d'ailleurs aussi les employeurs — ont donc un intérêt indiscutable, *un intérêt soudé*, à vivre dans un état de stabilité monétaire.

***

Les masses rurales, a priori, auraient pu être indifférentes à des troubles monétaires qui ne les atteignent pas profondément, surtout si une fiscalité aveugle, ou impuissante, préfère

ignorer leurs bénéfices réels. N'obtiennent-elles pas, lors de la vente de leurs produits, des prix qui suivent les oscillations de valeur du franc? Il faut cependant constater que les paysans sont allés en troupes serrées, vers les candidats qui se présentaient comme les futurs restaurateurs de la situation financière. De cette attitude, il est plusieurs explications.

D'abord, une cause qui est d'ordre exclusivement politique. Les partis d'extrême-gauche et de gauche venaient, auprès des électeurs, en apôtres de la paix complète. Et si le paysan de France a été admirable de courage, de ténacité, d'esprit de sacrifice, pendant la guerre, ce fut avec le désir profond, la volonté d'aboutir à la paix pour tout de bon, à la paix durable.

Puis le paysan a épargné, depuis la fin de la guerre. Il a souscrit largement aux emprunts de la Défense nationale. Il détient, dans les tiroirs des bahuts, une quantité considérable de bons de la Défense nationale et de billets de banque. Il est irrité d'en voir la valeur volatilisée peu à peu. Il comptait sur ces épargnes accumulées pour acquérir quelques terres. Il éprouve une colère, non dissimulée, en constatant la dépréciation constante des fonds d'État que les gouvernements, les parlementaires, les chefs des grandes administrations, ainsi que les membres du haut clergé, lui recommandaient, lors des souscriptions. Ne lui a-t-on pas dit, à l'occasion de chaque emprunt, qu'il faisait une excellente affaire, en souscrivant; que les titres monteraient...

Il n'a pas toujours une idée exacte du mécanisme de l'avilissement de l'unité monétaire et de ses effets, pour qui possède des francs sous la forme de billets de banque et de bons du Trésor, mais il n'est pas cependant sans inquiétude quand il constate une hausse ininterrompue du prix de toutes choses : engrais, outillage, etc. La famille paysanne a plus de besoins que par le passé. Elle consomme du café, des épices, des vins fins. Le jeunes filles et jeunes femmes ne sont pas exemptes de coquetterie. Le bas de soie a fait son entrée dominicale dans les fermes. Le prix de la vie a donc bien sa répercussion sur le budget de l'exploitant agricole.

Enfin, les mesures d'assainissement financier, dans le présent, ne répugnent pas à un milieu qui n'a point été éprouvé par les aggravations successives de notre régime fiscal autant que

les citadins et qui pense que les lourdes taxes des projets pèseront surtout sur les grands propriétaires, sur les banques et les grands industriels; sur ceux qu'on désigne dans nos campagnes par ce simple qualificatif : les gros. — Espoirs qui ont été encouragés par certains dirigeants politiques de l'extrême-gauche lorsqu'ils ont proclamé qu'on prendrait l'argent dans les coffres-forts. Or il n'y a pas de coffres-forts à la ferme.

Ainsi, le programme d'assainissement financier devait aisément rallier aux partis d'extrême-gauche et de gauche une majorité imposante, dans les villes et dans les campagnes. Les députés du bloc national, élus au lendemain de la victoire, n'avaient su ni assurer la paix durable, ni éviter la cherté de la vie. La Chambre avait pratiqué l'emprunt continu, à court terme, l'aggravation des impôts, lourds aux citadins, plus légers aux ruraux. Mais ces derniers ne lui manifestaient aucune reconnaissance. Dans un pays de petite propriété, comme l'est la France, en presque toutes ses régions, l'impôt sévère aux campagnes n'était pas à redouter de la part des gauches qui défendaient le principe des exonérations à la base et de leur élargissement, afin de ne point atteindre les ressources minima nécessaires à l'existence. Le parti radical-socialiste au pouvoir n'irait pas courir le risque de désaffection des milieux ruraux. Il suivrait, en matière fiscale, les pratiques du bloc national.

Dans quelles conditions fut élaboré le programme fiscal et de redressement financier des partis d'extrême-gauche? Quelles en furent les données essentielles?

***

Les partis d'opinions avancées, qui devaient remporter la victoire aux élections de 11 mai 1924, allèrent à la bataille, tantôt groupés en cartels, comprenant les éléments associés de la gauche radicale, des radicaux-socialistes, des socialistes unifiés ou non; tantôt en formations indépendantes.

Il importe de connaître les tendances générales des plans de redressement, et du cartel, et du parti socialiste unifié, afin de dégager les influences qui ont précédé les projets de

lois que les gouvernements ont soumis aux Chambres en novembre et décembre 1925.

Les éléments majoritaires du cartel publièrent à la veille des élections un volume intitulé : *La politique républicaine.* « Travail d'information et de réflexion portant sur les principes et sur les faits. » Ils considéraient que ce travail préliminaire était la condition nécessaire de toute action politique féconde. L'ouvrage contient un important chapitre rédigé par M. Gaston Jèze, professeur de science financière à la Faculté de droit de Paris. Il est indispensable d'en dégager les éléments essentiels qui ont été souvent utilisés au cours de la campagne électorale par le cartel.

Le leitmotiv est la restauration des finances publiques. Elle doit être entreprise après étude des phénomènes et conformément à l'idéal démocratique. L'auteur s'élevait contre l'impuissance qui avait présidé à l'administration des finances publiques depuis 1914. « Le gâchis actuel est l'œuvre des empiriques et des éclectiques dilettantes. Si, cinq ans après l'armistice, le problème capital — pour la France et le monde — des réparations est plus loin que jamais d'une solution satisfaisante, c'est à l'empirisme qu'on le doit. »

La méconnaissance des faits économiques et la crainte des difficultés et des responsabilités expliquent la politique d'emprunts ruineux et d'émission du papier-monnaie. M. Gaston Jèze n'avait aucune peine à préciser que cette dernière pratique avait entraîné pour les Français d'énormes sacrifices qui ne figurent dans aucun compte public.

Quel remède proposait-il à tant de maux? La stabilisation de la monnaie. Mais ceci est un résultat. Comment l'atteindre? « Pour obtenir le milieu financier indispensable à la stabilisation du franc, deux conditions sont nécessaires : 1° l'équilibre budgétaire, non pas sur le papier, mais dans la réalité; 2° une véritable publicité des finances, de façon que le monde entier sache que l'équilibre existe non pas dans les discours et les serments des politiciens, mais dans les faits.

» Ce qu'il ne faut cesser de répéter, c'est qu'avec un budget en équilibre et la publicité des finances, la spéculation à la baisse de la monnaie devient impossible. »

Ainsi étaient condamnés les emprunts destinés à couvrir

les dépenses ordinaires, l'absence des discussions et du vote annuels du budget, et, par-dessus tout, l'inflation monétaire, cause de ruine pour presque toutes les catégories sociales.

La doctrine de M. Gaston Jèze n'avait d'ailleurs rien d'absolu, dans les mesures de réalisation. Il fallait certes ne jamais s'écarter de l'idéal d'une égalité réelle dans les sacrifices consentis, principe qui comportait la progressivité dans l'impôt, l'aménagement et l'utilisation des services publics, afin de réaliser le maximum d'avantages sociaux, en dehors de toute considération de gain. Mais « les gouvernants qui ont la lourde responsabilité de restaurer les finances publiques françaises, doivent *rechercher les conditions économiques* de possibilité des solutions proposées ».

En application de ce principe de relativité, M. Gaston Jèze se prononçait contre l'assujettissement des arrérages de la dette au régime fiscal ordinaire des autres valeurs mobilières. « Serait-il juste qu'au prélèvement empirique sur le revenu et sur le capital dont les rentiers sont victimes et dont bénéficie le Trésor public, s'ajoute la suppression de l'immunité fiscale dont les rentiers jouissent actuellement? Sans doute cette immunité fiscale fut, au début, injuste. Elle est aujourd'hui compensée, et bien au delà, par l'énorme dépréciation des fonds publics. »

Plus formelle, encore, était la déclaration du même auteur en ce qui concerne le prélèvement sur le capital. « Pour la même raison économique, les partis démocratiques *devront renoncer au prélèvement méthodique et scientifique sur le capital.* Au lendemain de la guerre, avant la dépréciation des capitaux, cette mesure aurait été salutaire, bien que d'application difficile. Aujourd'hui elle serait inique. L'empirisme de nos gouvernants a préféré un prélèvement sur le capital, sans profit pour le Trésor, une aveugle spoliation, au prélèvement sur le capital méthodique et avantageux pour la communauté. »

***

En fait, le cartel pratiqua, lors de la campagne électorale, une prudence et de forme et de fond, relativement au pro-

blème financier. Nous avons connu, dans un département du Centre, une liste cartelliste qui s'abstint de toute propagande menaçante pour les possédants. Elle luttait, contre les libéraux et les droites, sous le patronage de MM. Millerand et Poincaré. Trois élus de ce cartel font bloc derrière les protagonistes résolus de l'impôt sur le capital.

Il est intéressant d'étudier, comme programme-type, celui du cartel républicain et socialiste du troisième secteur de la Seine. Il porte les signatures de MM. Paul Painlevé, A. Levasseur, F. Buisson, P. Aubriot... La première affirmation est la nécessité d'une politique vigoureuse d'économies, la ferme volonté d'établir un budget équilibré. Ainsi on aboutira à la stabilisation du franc « dont il deviendra possible de poursuivre dès lors la revalorisation progressive ».

Combien est timide la volonté de prélèvement sur le capital! « Le redressement des finances de la France exige aussi que l'État demande une part supplémentaire d'impôts aux enrichissements sans cause ou disproportionnés au capital engagé, et notamment aux fortunes qui se sont édifiées sur les malheurs publics, soit pendant la guerre, soit par le trafic de bons de cession et achats de dommage de guerre dans les régions dévastées. »

Le cartel comptait, très sagement, sur un développement vigoureux de la production industrielle et de l'activité des échanges afin d'accroître la propriété nationale.

Quel Français d'opinions modérées n'eût point souscrit à ces vues sensées, réalistes et conciliatrices des intérêts nationaux?

***

Le parti socialiste S. F. I. O. livra la bataille électorale tantôt isolément, tantôt avec les autres éléments du cartel. En matière financière, il pouvait revendiquer une attitude parlementaire offrant une unité de vues relativement à la nécessité du prélèvement sur le capital. Dès l'année 1920, une première proposition de M. Barthe, suivie d'une proposition faite au nom du groupe socialiste, ne voyait de solution à la crise financière que par une contribution de la fortune privée

permettant de régler les sinistrés des régions envahies et d'éviter ainsi de lourdes charges à la Trésorerie. La formule était nette dans son principe, insuffisante dans l'étude de ses possibilités de réalisations.

Car il est simple de dire aux possédants comme le fait M. Léon Blum : « *Vous verserez dans les caisses publiques une partie de ce que vous possédez* », et d'affirmer que cette mesure ne peut aboutir à autre chose qu'à des déplacements du capital. Il est au contraire plus intéressant et plus complexe de chercher comment un bien matériel ou même une valeur mobilière peut être facilement transformée en numéraire; comment des milliards seront l'objet d'aliénations, même échelonnées dans le temps, en faveur du Trésor, qui ne peut utiliser que des valeurs en francs pour ses paiements.

Le problème du transfert des capitaux privés, en valeurs francs, n'a jamais fait l'objet d'études approfondies de la part des auteurs du prélèvement sur le capital. Ils n'ont point davantage scruté les répercussions de ces déplacements de valeurs sur l'économie productive de la nation, sur la condition matérielle des travailleurs, sur la solidité et la souplesse du crédit et des banques.

Le parti socialiste a vécu sur l'affirmation que M. Léon Blum répétait à la tribune de la Chambre, au cours de la séance du 20 novembre 1925 : « Lorsque l'État paye ses créanciers avec *l'argent* qu'il a prélevé sur les contribuables, il y a simplement déplacement du capital. Il se produit dans la même mesure et pour la même raison dans notre système. »

L'erreur est de confondre le système et le fonctionnement des prélèvements par l'impôt, pompant une plus ou moins grande partie des revenus, au delà des ressources nécessaires à la consommation des citoyens, avec un prélèvement qui oblige à des réalisations de capitaux mobiliers et immobiliers.

Remarquons aussi que les difficultés techniques du prélèvement sur le capital sont énormes dans une nation qui supporte une lourde dette flottante, à très court terme. Le danger de l'inflation est certain, car les assujettis réalisent, en masse, leurs titres, pour se faire des disponibilités. Le Trésor est obligé de se retourner vers l'Institut d'émission pour demander un concours qui va aggraver le mal monétaire. Il

n'y a de salut pour l'État, en apparence du moins, que dans la consolidation de la dette flottante. Mais alors apparaissent les plus graves problèmes relatifs au maintien du crédit public et du crédit privé.

La masse ne peut s'intéresser à ces discussions arides. Mais un homme d'État, digne d'assumer la haute direction des affaires publiques, ne saurait en faire fi, sans préparer à son parti, aux masses laborieuses et à la nation tout entière, les pires lendemains; sans aggraver rapidement et de façon tragique une situation difficile.

Le prolétariat fut séduit par la perspective d'une solution qui consistait à prendre l'argent là où il est. Volontiers il se réjouissait, dans l'espérance d'une éviction des riches. Quant aux masses rurales, elles n'étaient point émues par l'idée d'un prélèvement qui ne pourrait atteindre que les grands propriétaires fonciers. L'impôt sur le capital serait fort désagréable, mais aux citadins, aux riches bourgeois.

M. Léon Blum a tenu, au cours de la séance de la Chambre des députés du 20 novembre 1925, à dissiper un certain nombre de préventions et de malentendus, en ce qui concerne le prélèvement, qui ne peuvent venir que de l'ignorance ou d'une certaine mauvaise foi. Son projet ne serait pas d'essence socialiste : « Parce qu'il y a, dit-il, un ouvrage de Marx qui s'appelle *le Capital*, le prélèvement sur le capital est, tout de suite, devenu, entre les mains d'un certain nombre de polémistes, un mode d'expropriation, un mode de réalisation de la doctrine collectiviste. Eh bien, ce n'est rien de pareil. »

Nous enregistrons la déclaration de M. Léon Blum. Mais il nous sera bien permis de remarquer que le plaisir, le désir de la spoliation des riches est un sentiment qui se développe avec la plus grande facilité parmi les masses éprises d'égalité de fait plus que de droit. Pareto, dans ses études sur les systèmes socialistes, a excellement mis en valeur le goût des foules pour le bien d'autrui, et les limites certaines de la spoliation. « En tout temps et en tout lieu, l'histoire du passé et l'observation du présent nous montrent les hommes divisés en groupes, dont chacun se procure généralement les biens économiques, en partie en les produisant directement, en partie en dépouillant d'autres groupes qui les dépouillent à

leur tour... La spoliation ne rencontre souvent pas une résistance bien efficace de la part des spoliés; ce qui finit parfois par l'arrêter, c'est la destruction de la richesse qui en est la conséquence et qui peut entraîner la ruine du pays. » C'est par l'impôt que se réalise, dans nos sociétés modernes, la spoliation. En Grèce, ce fut par des procès et des liturgies; à Rome, par des prélèvements directs sur les grandes fortunes, et souvent consentis par des candidats aux fonctions électives qui acceptaient de subvenir aux frais des jeux du cirque et des distributions de vivres, afin d'obtenir les faveurs populaires.

Les humains se meuvent aujourd'hui dans des cadres différents de ceux du passé; mais les mobiles d'action collective ne varient guère, à travers les siècles[1].

Comment les masses n'auraient-elles pas été ravies par cette expérience séduisante d'un prélèvement opéré sur les grosses fortunes qui donnait la solution définitive aux problèmes de la vie chère, de la stabilisation monétaire, du règlement des sommes dues aux sinistrés des régions dévastées.

Entre les formules nuancées et compliquées, comme la réalité elle-même, des doctrinaires informés de « la Politique républicaine » et la conception simple du prélèvement rapide, une fois pour toutes, du parti socialiste, le choix des masses prolétariennes serait rapide et facilité par l'indifférence des ruraux, qui se jugeaient au-dessus de la mêlée. Après « la victoire du 11 mai », le projet de prélèvement sur le capital fit de nombreux adeptes.

Avec la complexité croissante des problèmes de Trésorerie, de l'équilibre budgétaire, des derniers règlements des régions dévastées, de l'accord à intervenir en matière de dettes interalliées, avec la répercussion de ces facteurs multiples sur la valeur de l'unité franc, sur les cours des changes, donc sur le prix de la vie, fatalement la conception du remède simple, définitif, devait gagner du terrain. Non seulement parmi les ouvriers, parmi les petits commerçants, mais encore parmi les commerçants et les industriels, parmi les fonctionnaires, le désir d'en finir avec le cauchemar de l'inflation se développait en intensité et en extension.

1. M. Francis Delaisi dans *les Contradictions du Monde moderne* (Payot, éditeur) a mis en valeur cette idée, en dégageant l'importance des mythes.

Fatalement, au Congrès radical-socialiste de Nice, les conceptions de redressement par un effort lent et progressif devaient céder et craquer sous la poussée des impatients qui croient à l'efficacité d'un remède immédiat. Le prélèvement sur le capital parut la panacée contre les maux financiers et monétaires. La conception socialiste débordait les plans de réorganisation financière qui avaient été soumis aux électeurs, en mai 1924, et qui, en faisant état des voix obtenues par les partis modérés, adversaires résolus de tout prélèvement sur le capital, donnaient une énorme majorité aux projets de redressement financier par la réalisation d'un équilibre budgétaire sincère. Un congrès de partisans se prononçait contre les décisions de la majorité électorale, mais n'allait-on pas briser le mécanisme de la Trésorerie qui ne peut vivre que par un mouvement incessant des disponibilités des particuliers vers le Trésor, et l'exécution stricte, exacte, de l'obligation des paiements des valeurs à court terme aux porteurs qui en demandent le remboursement?

L'édifice financier ne pourra offrir quelque solidité que si l'économie nationale reste puissamment productive, afin d'éviter les souffrances du chômage et les conséquences dangereuses d'une balance commerciale déficitaire.

III. — LES DISCUSSIONS PARLEMENTAIRES DE NOVEMBRE 1925

La discussion générale du projet d'assainissement financier qui s'est déroulée à la Chambre du 17 au 23 novembre 1925, aura permis à des hommes informés sur les éléments essentiels de notre vie financière, d'exposer, sinon le meilleur plan possible d'assainissement, du moins les causes des maux dont nous souffrons et dont il faut modifier l'action désorganisatrice de notre économie et de notre bien-être.

Ils ont précisé les difficultés de la Trésorerie celles de l'équilibre budgétaire, la nécessité d'aboutir à un règlement définitif des dettes interalliées, et l'unanimité s'est faite entre les représentants de toutes opinions pour mettre en valeur cette idée exacte que notre vie économique est surtout menacée par le désordre monétaire.

Les bienfaits d'une stabilisation de l'unité monétaire entraînant la disparition des oscillations brusques de change ont été mis en valeur. Mais comment arriver à une stabilisation durable, sans apporter un trouble profond à notre faculté productive?

Le projet du gouvernement, présenté par M. le président Painlevé, prétendait assainir la situation en créant une caisse d'amortissement qui avait surtout l'utilité de prendre en charge le service des intérêts de la dette à court terme et de la dette flottante, qui jusqu'alors incombait, régulièrement, au budget général de l'État. Nous ne saurions entrer dans l'étude détaillée d'un projet rendu périmé par la chute du ministère. Impossible, également, d'étudier les projets de fiscalité massive de M. Loucheur. Ils n'offrent, dans le présent, que la certitude d'un accueil réservé et précurseur de transformations profondes. Il nous paraît d'un intérêt plus général de dégager les difficultés qu'il faut définitivement surmonter, si nous voulons échapper aux conséquence graves de la maladie du franc.

Le gouvernement ne nous donnera la quiétude économique que s'il fait face aux embarras immédiats de la Trésorerie, s'il améliore les conditions de remboursement de la dette à terme, s'il assure un équilibre budgétaire complet et sincère et s'il apporte, en même temps, une solution définitive aux deux questions du règlement des dettes interalliées et des paiements de dommages aux sinistrés de la guerre.

Aucune mesure ne doit être prise sans qu'on ait envisagé, avec la plus grande attention, la répercussion des solutions acceptées sur les facultés productrices de la nation.

Enfin elles doivent aboutir à une stabilisation monétaire, non point de brève durée, mais définitive.

IV. — LE PROBLÈME DE LA TRÉSORERIE

La Trésorerie est aux prises avec des difficultés immédiates de règlement. Elle a dû assurer, le 8 décembre, un remboursement de plus de deux milliards de bons à terme dont la valeur fut réclamée par les porteurs ayant déposé leurs titres de créances, dans les conditions prévues à la souscription.

Puis une somme globale de deux milliards et demi correspondant à des dépenses d'origines diverses.

M. Malvy, président de la Commission des finances, a précisé la situation du remboursement de la Trésorerie dans les termes suivants : « En 1925, la Trésorerie a payé, pour le remboursement de la dette à court terme, 6 milliards, ce qui l'a un peu fatiguée. Elle doit faire face, d'ici la fin de l'année, aux échéances suivantes : 2 milliards 690 millions pour les bons du Trésor, 400 millions de payements à l'étranger, 170 millions de dommages de guerre, 480 millions pour la caisse des pensions; 50 millions d'avances pour les chemins de fer de l'État et ceux d'Alsace et de Lorraine; 350 millions pour faire face au déficit des réseaux, 125 millions pour les avances aux postes, télégraphes et téléphones, 760 millions de déficit budgétaire véritable et 45 millions d'avances aux gouvernements étrangers, c'est-à-dire près de 5 milliards. » Ce total n'est définitif que si le niveau des bons de la défense nationale reste constant, soit par le renouvellement des valeurs déjà placées dans le public, soit par la venue de nouveaux souscripteurs.

A défaut du concours régulier des épargnants, le Trésor doit faire face à des obligations de paiements qui dépassent ses disponibilités. Et alors, c'est le recours fatal aux émissions de billets.

Ainsi apparaît, dans ses termes simples, le difficile problème des relations du Trésor et de ses créanciers. Qu'une crise de confiance survienne, qu'une élévation rapide des prix ou des charges fiscales augmente le volume des dépenses des particuliers; qu'une élévation des cours du change fasse craindre aux épargnants une dépréciation de l'unité monétaire dans l'avenir; que ces faits conjugués développent les besoins immédiats des industriels ayant à régler des achats de matières premières ou de matériel de fabrication, aussitôt sera modifié le volume des souscriptions et des renouvellements de bons du Trésor effectués soit par les banques, soit par les particuliers.

La Trésorerie vit dans un état de perpétuelle incertitude. Elle ne peut se passer d'une confiance dont M. Henry Bérenger, dans des termes précis et exacts, indiquait toute l'importance, au Sénat, lorsqu'il disait les parts respectives de la confiance

et de la fiscalité pour le maintien de la stabilité de nos finances publiques, et dégageait dans une formule mathématique la part prépondérante de la confiance.

***

On conçoit que toute étude d'assainissement financier, comportant une aggravation excessive des charges fiscales, oblige le gouvernement et le législateur à aborder le problème des relations du Trésor et des porteurs de bons de la Défense. Pour se libérer des taxes nouvelles, le détenteur de bons va redemander à l'État le numéraire qu'il lui avait confié. Et chaque semaine des centaines de millions devront sortir des presses de la Banque de France pour permettre au Trésor de n'être point en carence.

Mais alors, c'est l'inflation certaine, c'est-à-dire la création de moyens de paiements immédiats qui s'ajoutent à la masse de numéraire déjà en circulation, sans qu'il y ait eu augmentation parallèle de production de richesses matérielles. Comment résoudre ce difficile problème?

Il faut noter d'abord que certains techniciens nient la relation *nécessaire* entre la création de nouveaux billets prenant les lieu et place des bons, et une élévation corrélative et certaine des prix, ou une modification dans le cours des changes. L'opinion arrêtée des financiers étrangers tiendrait pour équivalents le bon de la défense et le billet. Les cours actuels de la livre et du dollar seraient fixés, après totalisation des billets de banque et des bons de la défense nationale.

Si l'on accepte ces conclusions, logiquement, on aboutit à une solution agréable du problème difficile de la Trésorerie par la création d'un plafond unique, dont M. Piétri s'est fait le brillant et solide protagoniste. Au cours de la séance du 20 novembre 1925, à la Chambre des députés, il en précisait les avantages. Il demandait la création de ce « qu'il eût été plus exact... d'appeler le plafond mobile ». Système qui donnerait au porteur la certitude absolue, illimitée, qu'il y a toujours derrière le bon un billet. Cet état de fait éloignerait le détenteur du bon d'une demande de remboursement. « En somme, je prends, disait-il, un risque d'inflation pour dix de n'en pas avoir. »

M. Loucheur souligna tous les dangers de ce système, au cours de la séance du 19 novembre 1925. Il y était résolument hostile, « parce que je crois (dit-il) qu'à partir de la minute où on fera fonctionner la presse à billets de banque, on précipitera encore la hausse des prix, l'avarie du change, sans savoir jusqu'à quel point on sera entraîné. » La seule possibilité d'une émission totale de 40 à 50 milliards ne créerait-elle pas, dans le monde entier, une suspicion telle contre notre billet qu'immédiatement le change s'avilirait dans des proportions imprévisibles?

***

A la solution du plafond unique s'oppose celle de la consolidation obligatoire des bons de la défense. Quelques financiers y sont fermement attachés, afin d'éviter les maux de l'inflation. L'idée directrice du système se résume dans la phrase : « Tout plutôt que l'inflation. »

Contre cette décision les arguments surgissent, vigoureux et nombreux. L'État, depuis 1914, n'a cessé de solliciter les épargnants afin qu'ils investissent, au maximum, leurs disponibilités en bons de la défense dont la liquidité, aux échéances, était certaine. Ainsi les Banques firent emploi de leurs dépôts en bons de la défense; les industriels et commerçants constituèrent les fonds de roulements en bons de la défense; les particuliers, dans les campagnes et dans les villes, devinrent les soutiens du Trésor.

La consolidation des bons est, d'abord, la négation autoritaire de tous les engagements pris par l'État à l'égard de tous les épargnants. C'est ensuite un trouble profond dans toute l'économie nationale productive. Impossibilité pour les banques de continuer les ouvertures de crédit; arrêt des industries; défaillance certaine des débiteurs, ayant prévu leur service de trésorerie privée, grâce aux encaissements de billets que leur doit le Trésor.

En présence de ces inconvénients graves, les partisans de la consolidation des bons déclarent qu'on pourra décréter l'escompte des bons nécessaires aux banques et à toutes les opérations commerciales. Mais ceci ne résout pas les difficultés du

problème. Pour escompter la masse de bons qui intéresse la marche régulière du crédit, de l'industrie, du commerce, il faudra des milliards de billets. Et on tombe immédiatement dans l'inflation qu'on prétendait éviter. Puis, comment ne pas s'attendre à une colère violente, de la part des millions d'épargnants qui ont fait confiance au Trésor et construit leur économie privée sur la certitude du remboursement à la volonté du porteur? La consolidation serait l'anéantissement définitif du crédit de l'État, et fatalement, sous la pression de l'opinion nationale, il faudrait revenir sur cette mesure, dans les pires conditions pour l'avenir de notre unité monétaire. Le franc ne se relèverait point, tant le coup de massue aurait été fort. L'État, en traitant ses engagements comme chiffons de papier, aurait tué son crédit.

***

Il n'a pu y avoir de solution aux difficultés immédiates de la Trésorerie qu'avec le concours de la Banque de France. Les échéances étaient certaines. L'absence de mesures étudiées, mûries, pour éviter de faire du billet, jusqu'à concurrence de plusieurs milliards, a rendu indispensable l'appel au concours de la Banque d'Émission. C'est une conséquence infiniment regrettable. Mais c'est une nécessité. Entre la banqueroute, l'arrêt de la vie économique, et les dangers de la création de plusieurs milliards de billets de banque, il faut choisir le moindre mal.

Certains techniciens ont d'ailleurs préconisé la création d'un bon rapportant intérêt et permettant au porteur de se libérer, lors du paiement de ses impôts. Mais si le système a un succès complet, que devient l'équilibre réel du budget de 1926? D'autres parlent d'une contribution volontaire, sans en préciser les modalités. Ce systême n'a guère eu de succès dans notre pays et les expériences du passé ne sont point encourageantes.

Nous ne voyons, pour atténuer la crise de la Trésorerie, une fois les paiements immédiats assurés, qu'une solution : le retour au régime qui a permis de 1915 à 1925, d'obtenir par une constante fidélité aux engagements pris à l'égard des épar-

gnants, le concours de tous les citoyens ayant des disponibilités et qui assure à l'Angleterre une vie financière normale, malgré la survivance d'une dette flottante qui, traduite en francs-papier, dépasse la nôtre.

Si l'équilibre budgétaire est assuré, de façon complète et sincère, si une caisse d'amortissement, alimentée par des ressources régulières, est créée avec une indépendance certaine dans la gestion de ses fonds, et des affectations nettement définies, le cours des changes s'améliorera et on pourra entrevoir la réalisation de la stabilité monétaire. Alors les relations entre le Trésor et les épargnants n'auront plus ce caractère pathologique qui cause, dans le présent, les plus légitimes soucis à nos dirigeants.

***

Mais acceptera-t-on, pour l'avenir, que le Trésor soit soumis aux demandes, d'une périodicité irrégulière, des remboursements des valeurs à terme du Trésor? Leur montant total, y compris les bons du Crédit national, est de 51 milliards et l'échelonnement des remboursements doit être opéré sur sept à huit années. En 1926, 6 milliards seulement seraient éventuellement exigibles, mais en 1927, ce total s'élèverait à 9 milliards. L'irrégularité des masses à payer ébranle, fatalement, les services de la Trésorerie. Une mesure de consolidation et d'aménagement nouveau de la dette à terme s'impose. Il faut opérer une novation et, malgré les objections sérieuses d'équité, l'engagement pris vis-à-vis des porteurs de bons à terme, adopter la fusion de la dette à terme du Trésor en un type unique amortissable par annuités, dont le service serait assuré par des ressources à trouver dans la réorganisation des impôts existants et la création de taxes nouvelles.

Aux objections d'équité nous répondrons que leur valeur dogmatique est certaine, mais qu'en fait la situation du détenteur de bons à terme n'est pas comparable à celle des porteurs de bons de la défense. Le premier a voulu faire un placement de fonds qui ne sont point absolument indispensables à son entretien; il en va tout différemment des porteurs de bons de la défense nationale dont les capitaux sont en attente

d'emplois. Les rapports du Trésor et des détenteurs de bons à terme, en période de gêne extrême, doivent comporter des solutions concordataires, dans l'intérêt des deux partis. Car en voulant obliger le Trésor à tenir, strictement, tous ses engagements, sans faire de l'inflation, on sera en présence d'impossibilités qui, dans les années à venir, créeront des situations analogues à celles dont nous supportons les inconvénients. Et fatalement la valeur des patrimoines mobiliers, exprimée en francs, évoluera vers zéro. Mieux vaut un accord entre l'État et ses créanciers, pour obtenir, par un assainissement complet, une stabilisation de l'unité monétaire, que l'effondrement des patrimoines.

Ainsi le problème de la novation de la dette à terme suscite celui de la création de nouvelles ressources fiscales qui intéresse, à la fois et au plus haut degré, l'équilibre du budget, le maintien des facultés productrices de la nation, la réalisation de la stabilité monétaire.

V. — L'ÉQUILIBRE DU BUDGET

Il est banal de répéter que le point de départ de tout plan général d'assainissement est l'équilibre budgétaire sincère et définitif.

Il est d'ailleurs audacieux de soutenir que le problème de l'équilibre budgétaire n'est plus à résoudre, comme l'ont prétendu la plupart des orateurs qui ont pris la parole au cours des récents débats parlementaires. A notre avis, l'étude de l'équilibre budgétaire est des plus nécessaires, et aussi des plus malaisées pour les profanes qui n'ont point fauteuil dans les bureaux de la rue de Rivoli.

Avant 1914, en temps normal, le budget faisait face aux dépenses de l'année en cours. Et, s'il n'existait pas de comptes spéciaux hors budget, un rapprochement de l'état général des ressources et de la masse des dépenses permettait d'indiquer la grandeur du déficit global. Il est vrai, qu'après clôture de l'exercice, des cahiers de crédits supplémentaires pouvaient être présentés au Parlement, sans cependant atteindre, chaque année, des masses de plusieurs centaines de millions. Le Trésor était le banquier du budget, mais dans des limites qui per-

mettaient des régularisations, des remboursements rapides et complets.

Dans le présent, à côté des dépenses inscrites au budget, l'État doit faire face, chaque année, à des sommes s'élevant à plusieurs milliards qui proviennent, non de dépenses régulières et renouvelables, mais d'opérations dont les origines varient d'année en année. En supposant, par exemple, qu'en 1925, les 33 milliards de ressources ordinaires et extraordinaires prévues au budget, soient tous encaissés, — ce qui n'est pas du tout certain, — il faudra, en outre, que l'État assure le service de plusieurs milliards de subventions et de dépenses dont nous avons déjà dit les origines.

Jusqu'à présent, le Trésor était bon payeur, grâce au concours des épargnants qui, en souscrivant des bons de la défense, fournissaient des moyens de règlements immédiats.

Que les renouvellements et souscriptions aux bons se ralentissent, c'est le déficit. De quelle nature? On a dit au cours des débats parlementaires : déficit de trésorerie budgétaire. Ce qui signifie que bien souvent il est impossible de classer rigoureusement ce déficit. Cela dépend de la volonté du ministre des Finances, de la façon dont il a établi son budget, et de l'approbation du Parlement. Par exemple, pendant plusieurs années, on inscrivit, à un compte spécial, les arrérages de la dette correspondant, en capital, aux dépenses des réparations. Aujourd'hui — et depuis 1924 — ce sont des charges budgétaires.

En 1925, le ministre des Finances nous annonce que l'intégralité des charges qui doivent incomber à l'exercice, et l'intégralité des ressources destinées à y pourvoir, seront bloquées en un seul budget, définitif et complet. Mais en fait, à la veille de l'année 1926, il faut constater que, sous l'influence de la hausse des prix, des dépenses entraînées par le Maroc et la Syrie, de la non-inscription des avances faites au service des P. T. T., et d'une partie des charges de la caisse des pensions, le déficit existe dans le budget de 1925. Pour 1926, M. Caillaux annonce un budget de vérité, comprenant la totalité des dépenses de l'État et il y incorpore 1 600 millions de la caisse des pensions, 360 millions pour les dépenses de la deuxième section du budget des Postes, Télégraphes et Téléphones. Il

fait état de plusieurs sources de revenus exceptionnels qui manqueront au budget de 1926 et figuraient dans celui de 1925.

Au total apparaissait un déficit de 3 800 millions pour 1926. Il fallait se retourner vers les contribuables pour demander un nouvel effort fiscal qui doit fournir, après les compressions et les remaniements, 3 440 millions, le budget passant de 33 milliards à 36 milliards.

M. Loucheur, dans l'exposé des motifs du projet de loi portant création de ressources fiscales pour équilibrer le budget et alimenter la Trésorerie, a eu le mérite de présenter un exposé plus complet et plus sincère des ressources nécessaires au seul équilibre budgétaire. Sous réserve d'un vote, par la Chambre, d'une loi comblant le déficit de l'exploitation des chemins de fer, il aboutissait à un total de 5 600 millions. Mais, il reste encore, en 1926, des dépenses à la charge de la Trésorerie, que celle-ci ne pourrait solder que par des emprunts ou des émissions de billets de banque. Les 3 milliards de ressources exceptionnelles, votés le 4 décembre 1925, permettraient probablement d'y faire face.

***

Reste d'ailleurs deux autres problèmes à résoudre : celui des régions libérées, celui du règlement des dettes interalliées. M. Caillaux estimait, en octobre 1925, que les sommes restant à payer aux sinistrés ne dépassaient pas 20 milliards de francs-papier. Il étudiait des possibilités de règlements partie en espèces, partie en titres. Mais au total, après quatre ans d'efforts, il faudrait pourvoir à un supplément de dépenses annuelles de 1 200 à 1 400 millions par an, en conséquence de l'accroissement de la dette.

La charge des dettes interalliées exigerait « sans doute l'inscription parmi nos dépenses de quelques centaines de millions de francs-or ».

M. Caillaux espérait faire face à ces deux chapitres de dépenses grâce à « une caisse d'amortissement qui sera alimentée par la totalité des recettes à provenir des versements de l'Allemagne et qui bénéficiera, en plus, des reprises sur les profiteurs des régions libérées ».

Or, dans le projet Painlevé, nous avons bien constaté l'existence d'une caisse d'amortissement, mais elle n'avait point dans ses écritures d'indications se rapportant aux réparations des régions dévastées, non plus qu'au règlement des dettes interalliées.

Comment, dès lors, soutenir que le budget de 1926 était en équilibre sincère, et, suivant les termes d'un communiqué officiel, « en superéquilibre »?

Dans le projet de M. Loucheur, l'annuité Dawes était soustraite des chiffres inscrits dans le budget de 1926. Elle était destinée, dans l'esprit du ministre, à faire face aux opérations qui vont être nécessaires pour la liquidation des dépenses des régions dévastées et au paiement des dettes interalliées.

Quel sera exactement le montant de ces annuités dans les années à venir? Nous sommes obligés de placer ici un point d'interrogation. Des économistes allemands, Félix Pirner, par exemple, appellent l'attention des bénéficiaires des paiements prévus au plan Dawes sur ce fait que, si le budget de l'Allemagne est en équilibre, l'économie du Reich ne se développe pas selon l'accélération prévue au plan des experts. L'obstination du monde à maintenir des cloisons qui ralentissent la circulation des biens, de nation à nation; un appauvrissement bancaire consécutif à l'inflation; une insuffisance des fonds de roulement des entreprises seraient autant de difficultés en germe pour la régularité des transferts, au cours des années à venir... Si nous avions à jouer le rôle de financiers exclusifs de l'œuvre des réparations, comment assurer l'équilibre budgétaire, certain, sincère, dans les prochaines années? Comment, surtout, penser à des paiements immédiats à nos créanciers des États-Unis et d'Angleterre? Un moratoire s'impose pendant plusieurs années et aucun accord ne peut intervenir entre nous et nos créanciers, sans qu'une clause de sauvegarde de la valeur de notre monnaie, en cas de difficulté de transfert analogue à celle qui est inscrite au plan Dawes, ait été acceptée.

***

Quand on examine, sans parti pris, mais sans faiblesse, le problème de l'équilibre budgétaire, on aboutit à la consta-

tation qu'un système soutenu de camouflage de notre véritable situation a empêché l'étranger de connaître exactement l'étendue de nos charges. Et, de toute bonne foi, on s'est mépris, aux États-Unis, sur nos véritables capacités de paiement.

Ces réflexions sont encore plus de circonstance, si l'on fait état des conséquences de la dépréciation de la puissance d'achat de notre unité monétaire qui réagit sévèrement sur une partie du budget et sur les difficultés de la Trésorerie, et vient aggraver le déficit.

On aboutit à cette conclusion que l'équilibre est encore à réaliser et après un sérieux effort fiscal. Surtout si, comme l'ont fait les Anglais, on veut donner quelque aisance au Trésor en ayant, aux recettes, de larges prévisions dépassant de 2 à 3 milliards le montant strict des dépenses. Tel est aussi l'avis de M. Nogaro qui affirmait, au cours de la séance du 17 novembre 1925, « que dans les circonstances où nous sommes un budget qui ne contiendrait pas un large chapitre de dépenses imprévues, de 2 ou 3 milliards, ne serait pas un budget véritablement en équilibre ».

Dès lors, comment stabiliser les éléments encore incertains de notre équilibre financier et trouver un surplus pour faire face aux annuités de l'amortissement de la dette à terme?

VI. — DES ASPECTS ÉCONOMIQUES DU PROBLÈME FISCAL

Il n'est de salut que dans un régime de collaboration et d'effort national, toutes les énergies, toutes les volontés étant tendues pour triompher du péril de l'inflation et de l'avilissement de notre unité monétaire, et résolues au maximum de sacrifices individuels.

Or, l'effort national, tout à la fois générateur et conséquence d'un acte de foi et de confiance dans les destinées de la nation, écarte les solutions financières de parti. Et notre affirmation s'inspire non point de considérations sentimentales ou politiques, mais exclusivement des réalités.

Il n'est de salut possible que dans le maintien de la productivité agricole, industrielle, et de l'activité commerciale. Or, deux causes peuvent exercer des effets désastreux sur

l'industrie et le commerce tout d'abord, puis réagir sur la prospérité agricole : des impôts écrasants, une dévaluation rapide du franc. A prévoir surtout la taxation des entreprises industrielles et commerciales déjà accablées, et dans leurs bénéfices et par les impôts pesant sur la propriété bâtie; à aggraver ensuite et encore une nouvelle fois les impôts sur les valeurs mobilières, on prépare de durs lendemains aux entreprises productives. Lors des discussions qui se sont déroulées en novembre 1925, au Parlement, on a indiqué, comme prévisions du total des charges sur les bénéfices nets des sociétés, une proportion de 50 p. 100. Que restera-t-il dès lors au capitaliste qui, sur le montant de son coupon, réduit par le prélèvement de l'État, participant privilégié, aura encore à payer de 25 à 35 p. 100?

N'est-il pas à craindre que la formation des réserves, en vue de l'atténuation des chances mauvaises, au cours des années critiques, ne soit désormais une impossibilité? Comment concevoir désormais de vastes plans d'extension, d'amélioration d'outillage, de recherches de procédés d'inventions? Réalisations qui demandent de nouveaux capitaux, donc un concours constant des épargnants, attirés par la perspective du profit, du dividende qui récompensera des risques courus. L'épargnant découragé préférera consommer immédiatement des biens plutôt que de se priver pour obtenir un avantage insignifiant de ses placements. Ainsi la collectivité sera appauvrie.

Situation également grave pour l'industrie, par suite des répercussions de la fiscalité écrasante sur le mécanisme des dépôts en banques. L'impôt atteignant surtout le milieu qui alimente les dépôts, n'est-il pas à redouter que des besoins de numéraire accrus, pour les particuliers, ne tarissent les facultés de certaines catégories de déposants? Situation d'autant plus fâcheuse que, d'ores et déjà, pour des causes qu'il est impossible d'exposer ici, la masse des dépôts et comptes courants créditeurs des cinq établissements : Crédit Lyonnais, Société générale, Comptoir d'Escompte, Crédit industriel, Crédit commercial de France, comparée en 1914 et en 1924, exprimée en or, accuse 6 272 millions au 30 avril 1914, et 3 947 millions au 30 juin 1924. La fiscalité

excessive, pesant sur un petit nombre d'assujettis, peut avoir de graves et rapides répercussions sur notre prospérité industrielle. Et si nous acceptons les vues de M. Gaston Jèze, exposées dans le *Journal des Finances*, du 20 novembre 1925, nous conclurons qu'en voulant trouver des ressources, jusqu'à concurrence de plusieurs milliards, sur une base d'imposition trop étroite, on va à un échec fiscal certain : « C'est un fait bien connu que les hommes, quels qu'ils soient, refusent de payer longtemps des impôts trop lourds... Ce qui a toujours échoué, on va l'essayer en France. A mon avis l'échec est certain. »

***

Certes nous ne nions point la nécessité de trouver des ressources et, même, qu'elles doivent nécessairement être importantes. Mais nous affirmons qu'il n'y a de salut possible que dans le recours à des moyens variés, multiples, évitant l'écrasement d'une catégorie d'imposables qui concourent, plus que tous autres, à la persistance de l'activité économique. On a quelque pudeur à répéter qu'il est nécessaire d'opérer de sérieuses compressions de dépenses, dans tous les compartiments du budget. Qu'il serait temps d'imiter l'exemple de l'Angleterre qui a confié à une commission extra-parlementaire le soin de préparer un plan général d'économies, adopté ensuite par le Parlement. Mais il n'y aura d'allègement véritable que si le fardeau de la dette est réduit, car sur un total de 36 milliards, 22 milliards sont affectés aux différents services de la dette.

La réduction et l'unification de la rente consolidée s'impose. Et cela dans l'intérêt même des rentiers. Car tout vaut mieux que la chute du franc à zéro. Un remaniement général des impôts directs, une aggravation des droits de succession sont peut-être à tenter.

L'État n'a-t-il pas aussi le devoir de se procurer des ressoursources en utilisant au mieux son propre patrimoine? Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont lu les études intéressantes et ingénieuses du comte de Fels sur l'exploitation du monopole des Tabacs. Il ne saurait y avoir de doute sur la nécessité

d'un aménagement meilleur des ressources des monopoles qui doivent contribuer au redressement financier. Les conceptions doctrinaires ne sont plus de saison. Il faut comprendre les nécessités du présent et tout tenter pour éviter la chute définitive de l'unité monétaire.

Nous pensons que, désormais, les résultats de la gestion des monopoles devraient être exposés dans des comptes hors-budget, avec l'obligation, pour tous les monopoles, de trouver dans le prix des services payés par les usagers, un équivalent des charges. Ce qui, immédiatement, réduirait le déficit du budget général.

Un prélèvement sur les bénéfices agricoles, par un impôt dû par hectare cultivé, avec un coefficient d'après les catégories de produits, atténuerait les inégalités irritantes d'un régime de quasi-immunité que nous a valu la démagogie fiscale des Chambres, de 1919 à 1924.

Le recours aux impôts indirects est également une nécessité.

Des pénalités sévères contre les fraudeurs, une amélioration des conditions de perception des impôts existants, une claire notion du devoir national pour assurer le salut du pays, seraient d'excellents adjuvants à l'application d'un système que, seuls, des partisans plus attachés à des doctrines de classe qu'à l'intérêt national peuvent qualifier d'antidémocratique.

Mais la démocratie a surtout horreur de l'inflation et du chômage. Elle demande des remèdes immédiats et efficaces. Elle a surtout la crainte de l'inaction, féconde en difficultés inextricables.

VII. — LA STABILISATION MONÉTAIRE

Enfin il importerait d'aboutir à la stabilisation monétaire. Le décalage constant de la puissance d'achat du franc, par suite des variations du cours du change, qui paraissait à certains industriels une cause d'essor des affaires, il y a quelques années, est aujourd'hui redouté pour ses effets appauvrissants, tant à l'occasion de ventes à l'intérieur que des ventes à l'extérieur.

Dans les transactions internes, les industriels qui sont obligés d'établir leurs prix de vente lors des premiers mois

de l'année, et de faire leurs achats de matière première en cours de campagne, voient s'évanouir leurs bénéfices par le seul effet de la dépréciation de l'unité monétaire. Ils reçoivent de leurs acheteurs des francs qui ont une puissance d'achat différente de celle qui existait au moment où les offres de marchandises ont été faites à un prix ferme.

Dans les relations avec l'extérieur, l'avilissement de la monnaie nationale est un stimulant et une raison d'accroissement du volume des affaires, parce que l'étranger, avec son unité monétaire saine, achète plus de biens matériels en France que chez lui ou dans les nations ayant un change moins déprécié. Mais les effets de la prime à l'exportation sont appauvrissants pour la France. Le prix de vente ramené à l'or y est plus bas que dans les nations concurrentes[1]. Les entreprises nationales se gorgent de francs dont les facultés d'achat seront insuffisantes pour le rétablissement industriel, le jour où l'on stabilisera la monnaie. Avant cette réalisation, les industries qui doivent renouveler leurs stocks, leurs approvisionnements, sont plus ou moins atteintes selon que les prix de matières de remplacement suivent, plus ou moins, les fluctuations des cours de change.

Les exemples de l'appauvrissement de l'Allemagne, la crise industrielle dans laquelle se débat son économie vidée de capitaux, de réserves, et dont Félix Pirner soulignait toute la gravité dans le *Berliner Tageblatt* du 21 novembre 1925, sont à méditer et doivent nous imposer le désir de prendre toutes les mesures nécessaires à la stabilisation de notre monnaie.

Mais ce serait une erreur profonde de penser que la stabilisation monétaire se décrète à la volonté du législateur. On apprendra — et dans des temps très prochains — que les États qui ont stabilisé leur monnaie, avec le concours de l'étranger, sans avoir, auparavant, obtenu un organisme économique et financier sain, ont construit sur les sables mouvants des balances des comptes déficitaires.

1. Les statisticiens des États-Unis ont dégagé, d'observations faites sur des éléments absolument comparables, un indice or. En août il était aux États-Unis 164; en Angleterre 161; en France 119. C'est-à-dire que nos marchandises, payées 164 dollars aux États-Unis, pouvaient être obtenues en France avec 119 dollars.

La France a, certes, par ses facultés de production interne, des facilités particulières d'assainissement, mais à la condition absolue de ne pas incliner vers des systèmes fiscaux « qui seraient imposés au nom d'une discipline de parti ». Vouloir le redressement financier en accablant les sociétés anonymes, la production industrielle, c'est aboutir, demain, à des insuffisances à la fois économiques et fiscales.

Les problèmes de l'équilibre budgétaire, de l'amortissement de la dette à terme du Trésor ne seront résolus qu'avec le concours de toute la nation. Ce n'est pas le sacrifice de quelques milliers de capitalistes, organisateurs de la production, qui améliorera notre situation. Au lendemain de l'hécatombe, la misère serait le lot du prolétariat, tout autant que de la bourgeoisie.

Ce n'est pas la disparition de l'esprit d'épargne, après adoption de taxes écrasantes sur les valeurs mobilières, qui nous donnera plus de souplesse dans l'amélioration et l'extension de l'outillage.

La stabilisation monétaire sera le résultat d'une série de mesures dosées et acceptées, parce qu'équitables. Les impôts directs et indirects nouveaux sont nécessaires, et pour assurer l'équilibre budgétaire, et pour fournir un superexcédent affecté à l'amortissement de la dette flottante à terme. Des compressions sévères de dépenses, des aménagements plus productifs de l'exploitation des monopoles s'imposent.

Quand nous aurons réalisé un équilibre sincère, les États-Unis n'hésiteront pas à nous fournir un concours qui nous donnera le régulateur indispensable à la stabilisation des changes. C'est par un effort économique et fiscal, personnel, en dehors des querelles de partisans, que nous rétablirons une situation grave. Elle ne peut devenir désespérée que par les fautes lourdes des partis politiques, l'égoïsme féroce de leurs chefs et les erreurs d'un système fiscal, volontairement ignorant des revenus réels de toutes les catégories sociales.

GERMAIN MARTIN

LA BELLE ET LA BÊTE

Ce devait être un soir, vers le milieu de mars, quand déjà sur Paris commence à s'alanguir un pluvieux printemps.

— Écoute, ma Servane, — avait supplié Irène, — pour mon dîner...

Un caprice qui lui était venu : dans son tout petit appartement, sa « niche » comme elle disait, offrir un repas de quatorze couverts. La grande nappe brodée recouvrirait en même temps le bureau de Bernard et la table de la cuisine, placés côte à côte au milieu du salon. On s'assiérait sur les canapés, les fauteuils, par terre, n'importe où. Pas de service. Des plats froids que les convives feraient circuler. Et, devant chaque assiette, cinq ou six verres.

— Il faut que nous soyons tous gris, ça sera drôle. Seulement, j'ai ce goûter chez les Chésery. J'y retrouve des tas de gens, tu sais. Je m'amuse... Et je ne pourrai pas être chez moi avant sept heures et demie; juste le temps de m'habiller. Alors je compte sur toi pour surveiller le couvert, arranger les fleurs, écrire les noms.

Devant un de ces noms-là, griffonnés sur le bout de papier que lui tendait Irène, Servane, une fois encore, n'avait pas dissimulé :

— Marc Hénan! Par exemple!.. Pourquoi l'invites-tu?

— Et pourquoi ne l'inviterais-je pas?

Méfiante soudain, Irène la regardait dans les yeux. Servane

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1925.

s'était détournée : « J'ai toujours peur que Bernard ne s'aperçoive... il te fait la cour....

— T'inquiète pas, va, — blaguait l'autre aussitôt rassurée. Il ne me la fait plus... »

Ce cynisme aujourd'hui n'irritait pas Servane. Sa révolte haletante, et cette indignation dont elle aimait les ardeurs, l'abandonnaient dans une accalmie subite. Comme l'arbre dont le vent cesse de plier les branches dans un sens unique et furieux, elle se redressait dans sa forme première, elle tendait toutes ses feuilles vers les quatre horizons. Le ciel changeant et doux, autour de la Madeleine, l'odeur des mimosas, respirée tout à l'heure, avaient suffi pour éveiller des souvenirs qui l'amollissaient ce soir, la troublaient jusqu'aux larmes. Comme les cloîtres espagnols oppressés de jasmins, les bois de citronniers au bord du lac de Garde, un flacon sur la table d'Irène, sentait le citron et sentait le jasmin. Servane sur ses mains mit de ce parfum; quelques gouttes aussi sur sa nuque, à la racine des sombres cheveux. Elle regarda dans la glace ses épaules claires, son visage court et rond où demeurait toujours tant d'enfance étonnée.

« Je suis jolie... Pourquoi est-ce que ça ne me fait pas plaisir tous les jours?... Pourquoi est-ce que je ne pense pas tous les jours à ma figure... à mon corps? Ils existent pourtant. Ils sont moi, eux aussi... » Elle leur sourit. Achevant de tout inspecter, elle allait légèrement dans ces pièces discrètes où elle venait rarement et qu'elle n'aimait pas. Trop souvent avant son mariage, Irène était rentrée de là, prise d'un indiscret besoin de confidences. « Tu sais, c'est gentil chez lui. —... Chut!... ne me raconte rien... »

L'appartement avait gardé son aspect de garçonnière. Pas de salle à manger. Le cabinet de toilette important, étincelant. Deux salons, l'un servait de chambre à coucher : sur l'immense divan une soierie chinoise était brodée de feuillages verts et d'éclatants oiseaux d'or.

Servane la tendit, la caressa : cela était luisant et doux comme une laque. Dans la pièce voisine la table déjà mise s'ornait de grandes tulipes insolentes et frisées. « Pour les places, avait recommandé Irène, en s'en allant, arrange ça comme tu voudras, au petit bonheur, pas de cérémonie. »

Servane, à présent, disposait sur les verres les petits cartons « Marc Hénan? — Où le mettre celui-là?... Pas à côté d'Irène, ce serait choquant. Madame Verdier? Elle est jolie, mais bête... ça n'irait pas. Alors?... Alors, assez joué la comédie de l'hésitation. Depuis qu'Irène m'a dit d'arranger les places à mon idée, j'ai décidé de mettre Marc Hénan près de moi. Oui, je l'ai décidé... Et je lui parlerai encore de ces gens de Vitré!... de ces Prodhomme, puisque ça a vraiment l'air de lui être désagréable... » Elle redressait une tulipe déjà fléchissante dans la pièce surchauffée. « On n'aurait pas dû apporter ces fleurs avant sept heures et demie... Tiens... quelqu'un a sonné... Ce n'est peut-être qu'à la cuisine, le glacier sans doute... » — La femme de chambre entrait : Madame c'est un monsieur... — Un monsieur?... — Mais la porte n'avait été refermée qu'à demi; déjà Marc Hénan entrait; il s'inclinait.

— Madame... Pardonnez mon indiscrétion. Je pensais trouver ici madame La Bussière ou Bernard.

Interdite, Servane s'apercevait qu'il était en manteau de voyage avec de gros gants, de grosses chaussures jaunes.

— Ils ne sont pas encore rentrés. Mais vous les verrez tout à l'heure...

— Hélas! non... En rentrant chez moi, j'ai trouvé une dépêche qui m'appelle à Bordeaux. Il y a une affaire qui peut être intéressante pour moi, et doit se décider en quelques heures. Je suis tellement confus de leur manquer ainsi de parole au tout dernier moment, qu'au lieu d'envoyer un mot, je suis venu moi-même.

— Mais... c'est sérieux vraiment? Vous partez comme ça... tout de suite?...

— Je dois être à huit heures à la gare d'Orsay. Un taxi est en bas, avec ma valise.

Il regardait la table parée, les fleurs, surtout Servane et ses épaules nues, ambrées près de l'aisselle, montrant leurs veines bleues.

— Que je suis désolé!.... — Elle pensait : « Et moi, comme je suis déçue! » Tout le plaisir qu'elle se promettait d'être assise près de lui, de l'inquiéter un peu, de le blesser sans doute, elle ne pouvait admettre qu'il le lui arrachât. Volontiers elle eût supplié : « Restez donc. Essayez!... » Ne pouvant dire cela,

elle ne trouvait rien d'autre. Hénan cherchait peut-être aussi des paroles. Sur la cheminée une pendule d'émail ne marquait que sept heures.

— Puisque j'ai un moment... Ne pourrais-je écrire un mot à Bernard?... Dans l'affaire en question il peut y avoir pour lui aussi des choses intéressantes.

— Mais oui,... oui, écrivez.

Elle entra dans la chambre où il la suivit et voulut ouvrir le bureau d'Irène.

— Ah! c'est fermé à clef!

— J'ai mon carnet sur moi et j'ai mon stylo.

Ils s'installait sur le divan, près de la seule lampe qui fût allumée.

— Vous y voyez assez?

— J'y vois parfaitement.

Elle retourna dans l'autre pièce, fit deux fois le tour de la table, souhaita la venue de la femme de chambre, mais ne voulut pas l'appeler.

— Quel mal vous vous donnez! vous devez commencer à être fatiguée, — dit Hénan quand elle fut revenue près de lui.

Et, comme elle restait debout, les sièges déjà ayant été enlevés, rangés autour de la table :

— Est-ce que vous avez peur de vous asseoir près de moi?

Elle haussa les épaules et s'assit aussitôt, mais à l'autre bout du divan. Entre eux, sur la soie noire, il y avait la place de tout un arbre vert et de deux oiseaux d'or. Hénan sans se presser pliait en deux, puis en quatre la feuille de papier. Il la lui tendit. « Voilà. — Je la donnerai à Bernard; Irène et lui regretteront beaucoup. » Ces mots de politesse, il fallait bien les dire; mais la voix de Servane affectait, exagérait l'indifférence. Sa main sur le divan rencontrait l'étoffe bourrue du manteau dont Henan, pour écrire, s'était débarrassé. « Son vieux manteau de l'année dernière... celui qu'il portait en Corse. Je le reconnais. Ah! ça ne doit pas marcher fort pour lui en ce moment. Aussi, qu'on l'appelle n'importe où, il y part, il y court... Un pauvre chien qu'on siffle... »

Ses pensées jaillissaient, se heurtaient, si promptes, que

deux secondes seulement avait passé entre sa petite phrase et la réponse de Hénan :

— Je ne sais pas s'ils regretteront beaucoup... mais je sais bien que vous, vous aimez mieux ça... Il y a compensation. — Et, l'empêchant de protester : — Mais non!... mais non!... taisez-vous donc! Ça serait tellement plus intéressant si vous aviez le courage de m'expliquer...

— Mais c'est à lui de m'expliquer ce qu'il est, ce qu'il cache, ce qui me déplaît. Je le ne sais pas... Je sens seulement... Je cherche.....

Elle rencontra les yeux qui la pénétraient et ne se détourna pas tout de suite. L'ironie qu'en silence elle croyait livrer, désertait sa pensée, emportait dans cette fuite le sang et la vie. Comme dans le bar nocturne aux odeurs chaudes et fortes, elle avait la conscience seulement de ce mur derrière lequel, isolés de tous les êtres humains, il n'y avait au monde que Servane misérable près de ce Marc Hénan. Enfin elle put se détourner, masquer sa gêne d'un petit rire.

— Quand vous riez, — remarqua Hénan, — comme vous ressemblez à votre cousine Irène!

Aussitôt elle protesta : « Ah! non, par exemple! » Un instant elle put croire, elle put espérer que la colère la délivrait de ce trouble où mourait sa force. Elle pensa, et s'en réjouit : « Il ne peut rien dire qui ne m'irrite ».

Hénan insistait :

— Pourquoi vous défendez-vous de lui ressembler? C'est une jolie femme.

Il répéta :

— Très jolie.

Souriait-il? Elle le crut, et sut aussi à quel souvenir était dédiée cette insolence. Jamais avec autant de force elle n'eût voulu l'humilier, le blesser. Mais le halètement secret de sa fureur, comme un acide où se détruisent les germes, détruisait aussitôt chaque naissante riposte. Le buste droit, elle dressait aussi son visage, mais insensiblement les molles étoffes fléchissantes se penchaient, les rapprochaient l'un de l'autre. Leurs genoux se touchaient presque.

— Oui... Vous lui ressemblez... et beaucoup plus, je crois, que vous ne vous en doutez vous-même... Si j'osais — mais

puis-je oser quelque chose avec vous qui n'êtes que défiance à mon égard, — je vous ferais le portrait d'une madame Servane qui vous étonnerait peut-être.

— Il serait sûrement faux et ne m'étonnerait pas. Il me ferait rire.

— Qui sait? — dit Marc Hénan.

De nouveau la dépouillait ce regard. Alors elle s'exaspéra de telle sorte que cela se put voir. Ses yeux brillaient, brûlaient : « Allez-y. Osez-donc! » Il baissait un peu la tête, semblait se ramasser. Dans son regard, sa bouche, sur tout ce dur visage, il n'y avait plus maintenant qu'une étonnante douceur, une tendresse redoutable. Cette douceur, cette tendresse que le plus maladroit et le plus brutal sait d'abord tendre de loin, comme un appât, à la pauvre proie affamée. Sa voix était savante. Elle caressait déjà :

— Ah!... madame... madame Servane, Servane qui n'êtes si froide que dans votre terreur de ne pas l'être assez. Connaissez-vous les vers du poète persan? : « On me dit sage... pourtant je chancelle d'amour... »

Elle haussa les épaules.

— Vous êtes fou!... Ah! vraiment on peut dire que vous me connaissez... D'ailleurs j'étais bien sûre....

— Oh! il est évident que j'ignore les paroles qui vous sont habituelles, les quelques idées derrière lesquelles de préférence vous vous cachez, comme tout le monde. Mais est-il nécessaire de connaître cela? C'est de loin qu'on se livre, et c'est en silence. Vous m'étudiez, je crois; soyez bien assurée que je vous rends la pareille, mais avec une sympathie que vous êtes loin d'éprouver... Jamais, je crois, la curiosité de l'être pour l'être n'a été si indiscrète qu'aujourd'hui, ni si subtilement brutale. C'est amusant d'ailleurs.

Servane ricana : « Romancier! »

— Ne blaguez pas. J'ai souhaité en faire, des romans. Mais toujours il a fallu me détourner de ce qui m'attirait le plus. Quand j'étais enfant, à Grenoble...

Aucune hardiesse — fût-ce même celle d'un geste, n'eût étonné Servane. Mais, si simplement dits, ces simples petits mots! « Quand j'étais enfant! ... » Tous les hommes, bien souvent parlent de leur enfance. Pourquoi Servane s'était-

elle toujours imaginé que Hénan préférait taire la sienne, l'oublier, qu'il cachait avec soin une naissance médiocre.

« Savez-vous seulement de quel pays il est, votre ami? » demandait-elle à Bernard. Et voici qu'il disait : « Grenoble ». Secret comme il était, il avait presque l'air de faire une confidence. Elle demeurait attentive. Mais il n'acheva pas sa phrase. Elle espéra un moment, dit enfin :

— C'est beau, Grenoble.

— Très beau. Vous connaissez?

— J'y suis allée une fois. En auto ça n'est pas très loin de la Cloche. On passe par Valence.

— Quelle vue, n'est-ce pas? Quel pays!... Ah! Je connais bien tout ça. Mon père, qui était médecin à Eybens dans la banlieue, avait un cabriolet pour ses visites dans les fermes. Il m'emmenait avec lui. Nous faisions quelquefois de grandes randonnées. Je serais resté là!... J'aimais ce pays. J'aurais été médecin, moi aussi... Écrire me tentait également, je vous dis, faire des livres... Mais on s'est appliqué à me donner l'horreur des professions libérales... Il est vrai qu'elles n'enrichissent guère. Et puis aussi j'avais de ma mère ce sang corse qui exige de tenter, de risquer... A la fin de mon service militaire, je me suis embarqué pour la Chine... Après, j'ai connu l'Amérique. Ah! j'ai roulé ma bosse... mais sans trop croire à ma chance. Elle n'aime pas qu'on doute d'elle. Elle s'est détournée... Je suis rentré en France... Alors tout de même mes affaires allaient assez bien.... Mais la guerre est venue... Tout a croulé d'un coup.

Rien de précis dans tout cela, rien non plus que Servane ne connût déjà. « C'est un type épatant, disait Bernard; il connait le monde entier; il a tout vu, il sait tout. Ses articles sont riches, ils éclatent de détails. Moi, si j'étais directeur de journal, je lui ferais un pont d'or. » Elle le savait déjà qu'avant d'essayer de ce grand reportage dont il vivait maintenant, il avait fait des affaires au loin, d'autres en France... Lesquelles?... Mais à toutes les questions dont elle ne cessait de presser, de harceler, de déchirer cette image toujours vivante en elle, voici qu'une seule réponse maintenant lui semblait nécessaire. « Pendant tous ces voyages, quelles femmes a-t-il aimées? » Le reste n'était rien.

Déjà, si peu qu'il eût dit de lui, il préférait parler d'autre chose, et, regardant la pièce au décor très moderne, les murs beiges, les meubles noirs, les rideaux verts d'un vert de pomme verte, bordés de petits volants : — C'est délicieux, vraiment, cette installation. Votre cousine Irène a beaucoup de goût. — Alors ces inconnues ne furent plus qu'une seule femme, et qu'elle connaissait bien... Elle fut comme stupéfaite de souffrir à ce point. D'où venait tant de mal? Hénan disait doucement :

— Mais nous parlions de vous, tout à l'heure, madame....

Elle goûtait au fond d'elle une mollesse infinie, une faiblesse brûlante. La honte qu'elle en avait n'était que délices. Soudain elle s'aperçut qu'il avait pris sa main et qu'elle la lui livrait. Elle livrait son regard à cet autre regard, lourd, voilé, qui pénètre et qui déjà possède... Dans un effort immense et comme remontant du fond d'un abîme, elle feignit d'écouter quelque chose, put se lever, s'enfuir.

— J'entends la femme de chambre. J'ai un ordre à donner.

Dans la pièce voisine elle sonna, appela. La domestique était là quand ils se séparèrent. « Mais j'ai oublié l'heure... et mon train! — Oui... oui... dépêchez-vous! — Sur la porte, Henan essaya de reprendre et de baiser une main que la jeune femme dégagea brusquement. Il sourit, murmura : « A vendredi! » d'une voix qui marquait bien la complicité... Elle rentra dans la chambre, la tête comme pendante, les bras abandonnés et s'approcha du divan. Un seul creux dans l'étoffe marquait la place de deux corps. Elle s'y laissa retomber. Ses mains pressaient ses tempes, glissaient sous les cheveux, défaisaient sa coiffure.

— Par exemple!.. C'est trop fort! Nous avertir comme ça à la dernière minute.

Irène, mise au courant par la femme de chambre, traversait la pièce en coup de vent et se précipitait dans le cabinet de toilette : « Dieu que je suis en retard! Non, mais crois-tu, ce mufle!... Et sous quel prétexte? Viens près de moi, Servane... ça m'agace de crier... Oh! mais quelle tête tu as... Tu es malade? non? Fais couler de l'eau chaude, je vais prendre un tub. Passe-moi le flacon d'ambre. Je ne serai jamais prête... Veux-tu appeler Maria? Voilà trois fois que je sonne. Mais, dis

donc, avant qu'elle n'arrive... il paraît qu'il est resté un bon moment, Marc Hénan. Personne ne vous gênait. Et je te le répète, tu as une drôle de tête. »

Elle rit, mais gentiment. Elle était en chemise, ouvrait l'armoire à linge, courait sur ses bas. Tout d'un coup, reprise de sa colère, elle fit crouler une pile de petites culottes roses et mauves, les repoussa du pied.

— Mais je n'y pensais pas... Nous allons être treize!... Oh!... Et à cette heure-ci... Qu'est-ce que je vais devenir?... C'est impossible à arranger.

— Au contraire, — dit Servane, — tout s'arrange très bien. Vous serez douze... Écoute, j'aime mieux rentrer... Tout est prêt. Tu n'as plus besoin de moi... Et j'ai tellement mal à la tête!

TROISIÈME PARTIE

Il y a le bouillonnement brûlant de l'eau sur le petit poêle et le bouillonnement glacé de la pluie dans la gouttière qui penche. A midi, à quatre heures, quand les enfants sortent de l'école, le bruit des grosses semelles qui claquent la boue grasse et le pavé dur. Il y a aussi le bruit des cloches. Les notes sont rondes, se gonflent; elles crèvent comme des bulles et ruissellent à leur tour sur la ville ruisselante. Il y a dans le silence revenu si vite, Olive Fréreux qui glisse sur ses chaussons de feutre, l'odeur de cire et de laine du petit magasin, l'odeur moisie de l'escalier. Chaque journée s'abat comme une étoffe lourde; il faut là-dessous se débattre, raidir ses deux bras pour soutenir ce poids, pour l'écarter. Un si constant effort comporte son plaisir, la tenace espérance de crever ce réseau, de peut-être, au delà, trouver l'air et la vie.

... Cette fois, quand Servane (c'était deux jours après le dîner chez Irène) a déclaré qu'elle voulait repartir tout de suite pour Vitré, passer *chez elle* quelques semaines, quelques mois peut-être, madame de Vernois s'est fâchée... « Ma petite, si tu ne veux plus vivre avec moi, il faut le dire tout de suite; je prendrai un appartement moins grand. » Irène haussait les

épaules : « Elle est tout à fait folle. » Et puis elle s'est mise à rire : « Cette fois, j'irai te voir. Ça doit être drôle ta boutique. C'est vrai, ce que tu m'as raconté? On fait la cuisine sur un petit fourneau à côté du lit d'Olive Fréreux, comme chez les concierges des quartiers pauvres? » — Mais Bernard disait assez sérieusement : « Laissez-la donc... Vous ne comprenez pas qu'à Vitré elle va retrouver quelqu'un. — Vrai? » Irène, tout amusée, regardait sa cousine. Une glace étroite contenait, en face d'elles, leurs visages rapprochés. « Je lui ressemble... Comme je lui ressemble!... — ... « Et beaucoup plus encore que vous même ne vous en doutez », disait à Servane la voix qu'elle voulait fuir et ne cessait plus d'entendre.

...C'est le troisième jour après son arrivée qu'elle a revu Mathieu Malhaire. La Vilaine débordée étend sur les prairies un drap frissonnant et sale. Les arbres luisent, nus. Sur la promenade que borde l'immense mur du rempart, le solitaire se promène, trottinant, engoncé, le col touchant le chapeau. Et Servane sait bien que c'est l'heure où elle le rencontrera. Mais lui, qui ne doit rien savoir, s'étonne si peu qu'elle lui demande presque tout de suite :

— Vous étiez donc averti de mon arrivée?

— Averti? Comment l'entendez-vous? Par les racontars des gens? Non, pas de cette façon... Mais quand vous êtes partie, ne vous ai-je pas dit : « A bientôt? » Je vous attendais tous les jours.

Il secoue ses maigres épaules, dresse contre le vent une face grognonne.

— Il fait trop froid pour s'arrêter.

Et Servane marche près de lui. Quand il demande : « Pourquoi ne m'avez vous pas écrit? »... elle soulève vaguement sa main que gante une peau usée. Malhaire ne questionne pas plus. Elle ne raconte rien. Passé la poterne, il fait tiède parce que le rempart, et toute la ville au-dessus arrêtent l'aigre vent. Ils s'accoudent sur le mur qui retient la terre du chemin. Ils regardent le ciel, égal, triste et gris. C'est Malhaire qui décide : « Il faut rentrer ». Sur le même ton, au moment, devant sa porte, d'ôter son chapeau, il annonce : « J'irai vous voir demain. » Seule, au lieu de s'en aller tout de

suite rue Beaudrairie, Servane revient à cette place où ils se sont accoudés. Elle se rappelle le silence presque absolu qu'ils ont pu garder et s'en émerveille. « Après ces deux mois, que de petites paroles nous aurions pu dire, que de pauvretés ! » Pensant à ce que fut son propre tumulte pendant ce temps écoulé, elle se demande : « Et lui?... Sur ce chemin qu'il suit, quelle étape fut atteinte? » Et elle admire encore que chacun près de l'autre, se recueillant ainsi, n'ait su que mieux écouter son intérieur grondement.

***

Les ifs de ce cimetière breton sont puissants comme à Florence ceux des jardins Boboli, et taillés comme eux. Entre leurs opaques et rondes pyramides, les tombes s'alignent, grises, recouvertes de lisses et soigneux cailloux, qui luttent, gardiens innombrables, contre l'herbe mauvaise, lui défendent de vivre.

« Ici repose très vénérable et discret Messire... » « Ici repose dame Adélaïde Hysope... » « Sainte Prodhomme » « Hilaire Baloche... » « Olive Perchepied ». Les dates peuvent être récentes; les formules et les noms ont l'âge de ces maisons dont on voit se dresser autour de l'enclos les toits pointus, rongés et boursouflés de mousses. Une grande tour carrée, un squelette d'église, veille, morte encore debout, sur tous ces morts couchés.

La première fois que Malhaire a dit à Servane : « Il fait beau aujourd'hui : si nous sortions ensemble? La ville est curieuse et vous n'en connaissez rien... », c'est là qu'il l'a conduite, dans ce cimetière. Il ne saurait être plus silencieux que les rues où repose un dimanche, si vide, si secret, qu'il faut poser sans bruit son pied sur les pavés. Servane a regardé les boutiques fermées, les vitres toutes noires entre leurs rideaux blancs sur le gouffre des chambres, cette rue du Puits-Pesé, cette rue Méhaignerie... Et Malhaire a souri de regarder Servane.

— L'ennui... Les toutes-puissantes vertus de l'ennui... Pascal a dit : « L'ennui. de son autorité privée »... Et il a dit encore : « La seule chose qui nous console de nos misères

est le divertissement, et cependant, c'est la plus grande de nos misères... Sans cela nous serions dans l'ennui et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen *plus solide* d'en sortir... — » « Attendez, attendez ce que l'ennui fera de vous. »

Quelques figures en deuil, d'où ne sort aucun mot, sont venues, elles aussi, visiter les gisants. Le crépuscule les chasse. Mais Malhaire aujourd'hui ne redoute pas le vent, ni la nuit prochaine. Parmi les lierres sombrement nourris, il s'accoude sur le mur qui domine la route de Laval. Des prairies au delà miroitent, pleines d'eau grise où l'herbe tremble, droite, comme un poil hérissé.

— Pardonnez-moi, Servane. — Il l'appelle Servane maintenant. Elle accepte, elle comprend cette intimité brusque. Il lui dit : « Vous êtes ma sœur Servane. Nos âmes se ressemblent. Nous sommes tous les deux avides et misérables. » Elle aime qu'il affirme cela. Est-il rien d'aussi délectable que de sentir en soi l'excès de la misère et de l'avidité? — « Pardonnez- moi de vous avoir imposé cette sombre promenade. Mais il me plaisait de la faire avec vous. Il y a des jours où j'aime les morts, la mort... tant de jours où je pense : à moi qui n'ai pas connu les passions des vivants, Dieu puisse-t-il du moins faire la grâce de mourir passionnément!...

Sur sa face dressée, tendue, le ciel couleur de plomb met sa couleur, mais aussi ce je ne sais quel reflet dont rayonne la place où descend le soleil. Servane encore une fois pense au saint François d'Alonzo Cano baigné d'une sueur d'âme qui crève la matière, ruisselle par chaque pore comme la sueur du sang. Encore une fois, quand elle retrouve enfin le regard de Malhaire, elle voudrait demander : « Où étiez-vous? » Une espèce d'envie l'occupe, la dévore. C'est elle-même, c'est sa vie, cette campagne grise avec ses chemins vides, ses arbres dépouillés. Mais Malhaire près d'elle est comme ces brasiers qu'allument les paysans avec les feuilles sèches. Elle tend les mains vers lui. Elle se croit réchauffée dans son grelottement.

Ils prirent l'habitude de se promener ensemble quand le temps était beau. S'il pleuvait, Malhaire passait une heure dans l'arrière-boutique de la rue Beaudrairie. Une fois qu'il

souffrait trop, le cœur s'affolant, les jambes enflées, il fit porter un mot à son amie et lui demanda de venir le voir. Et quand elle fut assise près de lui, de ses livres, il en eut tant de joie qu'il la supplia de venir souvent.

— Vous m'aiderez dans mes recherches. Ça n'est pas ennuyeux. A quoi vous occupez-vous toute le journée?

Elle répondit qu'Olive lui apprenait à broder de fleurs blanches le tulle blanc des coiffes. Il ne sourit pas. « La besogne des mains est salutaire aussi. » Et puis il insista. Elle dit doucement : « Mais oui... ça m'occupera, ça me fera plaisir. Je serai un peu votre secrétaire, si vous n'avez pas peur de mes maladresses... » Olive Fréreux, quand elle sut la chose, oublia d'abord qu'elle n'avait pas à s'en mêler. « Tout de même, madame Servane... Il a beau n'être bon à rien, monsieur Malhaire... Qu'est-ce que les gens diront? — Quels gens? demanda Servane... » Ces modestes figures glissantes et noires qu'elle croisait dans les rues ne lui semblaient pas plus vivantes que les anges de bois aux piliers des maisons. La ville entière autour de son recueillement n'était qu'un cloître vide où demeuraient seulement autour d'elle, de Malhaire, les cloches et la pluie.

Deux fois au moins par semaine elle passa donc plusieurs heures dans la maison du Val. En face de son bureau, Malhaire lui installa une petite table que chargèrent de gros livres, des cartons pour les fiches et du papier blanc. Servane sut promptement comprendre sa besogne; elle en prit le goût. Elle sut ce qui peut tenir de rêve dans un vieux livre de comptes ou dans une lettre datée « d'un jour où se tenaient les États de Bretagne ». Malhaire ne supportait pas de la voir absorbée, distraite de lui. Il avait beau répéter : « Mais ça marche... ça va... vous m'aidez réellement beaucoup, vous savez. Et puis je travaille bien mieux quand vous êtes là... » Il ne faisait, quand elle était là, en réalité, pas grand'-chose. Il avait sous ses yeux ce profil un peu court, cette joue ronde et pâle, le coin de cette bouche, le petit geste de la main qui glissait sur la tempe, gonflait les cheveux sombres. Soudain, il exigeait qu'elle se tournât vers lui. Il voulait regarder ce regard qu'elle avait quand il abordait le sujet

brûlant de ses tourments, son attente, ses délices et ses sécheresses désolées. Alors, voyant comme elle semblait s'affamer avec lui, il sentait mieux sa faim, son appétit de Dieu.

— Les prêtres d'ici se méfient de moi, Servane, et je ne les aime pas. Je voudrais croire, pourtant leur assurance m'irrite. Je n'en suis pas encore au point de comprendre, moi qui suis passionné pour mon inquiétude, qu'on se puisse passionner pour un état de paix.

Elle ne savait pas démêler, chez ce cérébral enfiévré et qui sans cesse reniait sa raison, que tout peut-être n'était que délectation raisonnée. Comme il la troublait, avec sa face malade, sa pensée torturée, et cette joie brusquement dans ses étranges yeux bleus! Une vaine flamme en elle se mourait de mourir et voici qu'il lui présentait le bois sec, la résine odorante. Il ne tenait qu'à elle d'en nourrir ce brasier.

Lui-même, étonné, bouleversé dans toutes ses solitudes, s'exaltait de la sentir à ce point chancelante et docile. Bientôt c'est avec despotisme qu'il imposa son influence : « Faites les gestes, abêtissez-vous... A telle heure, chaque jour, il faut vous mettre à genoux. » Il alla jusqu'à ne vouloir plus la voir qu'en robe de laine obscure, les cheveux tirés. Elle obéissait même à cela; elle lui disait : « Je commençais à souffrir de ne pouvoir renouveler mes pauvres vêtements, voilà que, grâce à vous, cette souffrance devient une espèce de bonheur. »

Quand elle brodait près d'Olive, dans le petit magasin qui sentait l'imprimé, la laine et la cire, de brûlantes douceurs la pénétraient, la soulevaient. Il ne lui semblait pas du tout impossible de vivre toute sa vie, de vieillir elle aussi, sous ce plafond obscur, devant cette sombre rue, entre les pelotons, les boîtes de papier, les parapluies noirs et les cierges blancs. Certes elle recevait régulièrement d'Irène et de sa tante, elle leur répondait, de très affectueuses lettres. Mais elle n'avait aucun chagrin de ne pas les voir. Son passé se mourait, se détachait. Une seule chose, quelquefois — souvent — la tirait en arrière : le souvenir d'un regard... Mais n'était-il pas bon de retrouver ce trouble pour la joie orgueilleuse, toujours aussi

vive, de le vaincre à présent et de mieux détester la honte, n'aimant pas, de se sentir pourtant asservie à l'amour?

Olive, avant huit heures, servait la soupe et lavait ensuite promptement sa vaisselle. Déjà étaient posés contre la vitrine les volets de bois. La vieille fille allumait une bougie qu'elle retrouverait tout à l'heure, prenait la lampe en porcelaine de la suspension. Là-haut, dans la chambre de Servane, elle posait cette lampe sur la table, ouvrait la couverture, tirait les rideaux. « Bonne nuit, madame Servane. » Elle redescendait. Son lit craquait un peu, mais elle s'endormait vite. Servane, dans la maison, n'entendait plus rien. La rue mourait aussi. On verrouillait une porte. Quelqu'un tirait de l'eau d'une pompe qui grinçait. Un pas se hâtait. Ensuite, un silence tel que le monde entier, dans ce gouffre, semblait anéanti. Servane seule demeurait. Alors elle arrivait à d'étranges états. Une stupeur l'envahissait, une sorte d'engourdissement de son corps, de ses membres. Toute sa vivante chaleur se portait au cerveau qui s'enfiévrait soudain. Sa pensée se dilatait avec le battement d'une aile convulsive, croyait entrevoir soudain le trou lumineux par où fuir, s'échapper. Soudain des larmes sans cause l'inondaient; elle en goûtait le sel au coin de sa bouche. Et revenue enfin de ces éblouissements, errante à travers la chambre, elle touchait les objets d'une main molle, encore morte, chancelait, ne retrouvait pas tout de suite, sous ses deux pieds, la terre misérable.

***

Ces Prodhomme, dont Malhaire avait parlé à Servane, il parlait d'eux quelquefois encore; il allait les voir. Mais la jeune femme avait oublié sans doute pour quelles raisons elle désira les connaître. Et le jour où Malhaire lui dit qu'ils auraient plaisir à recevoir sa visite, elle protesta avec une espèce de violence.

— Ah... non... non, mon ami. Je n'y tiens pas du tout. Je deviens une sauvage, qui ne veut voir personne.

Mais Malhaire insistait :

— Ce sont de pauvres vieux qui n'ont pas de bonheur, Expliquez-moi votre refus. Je ne comprends pas bien...

Alors elle céda brusquement :

— Il n'y a rien à expliquer du tout. Si ça peut leur faire plaisir... Et à vous aussi.

Il vint la prendre aussitôt après le déjeuner. Dans la vieille calèche, qu'il louait pour ses promenades, — il détestait l'auto, suffoqué tout de suite par l'air trop rapide, la moindre poussière, — il était rencoigné, les genoux sous un plaid, le col jusqu'aux oreilles. Le grincement des roues troubla la rue Beaudrairie. Mais ils sortirent de la ville et seule fut autour d'eux la douceur du printemps. Sur cette route de Saint-M'Hervé, où la pluie un jour de novembre avait surpris Servane, tous les pommiers maintenant tremblaient sous trop de fleurs. Les toits n'étaient plus gris aujourd'hui, mais bleus de ce jeune bleu sur lequel à tous moments crevaient les nuages. Quelquefois, à travers l'acidité de l'air, devenait perceptible un petit souffle chaud qui portait l'odeur des genêts. La jeune femme le goûtait, la bouche entr'ouverte. Sur son chapeau de feutre, déjà bien défraichi, elle avait mis un ruban clair; elle ouvrait son manteau sur sa blouse blanche, tendait son cou nu, se renversait un peu.

Malhaire l'observait :

— Que vous êtes puérile! Et comme vous restez sensible à tout ce qui est du dehors! Seulement parce qu'il fait beau, voilà que vous rayonnez. Ah! vous ne savez pas la porter avec vous, votre cellule, la refermer sur vous. La porte bat à tous les vents.

Servane souriait :

— Quand le vent sent si bon!...

Mais lui, qui ne plaisantait pas, la regardait durement.

La voiture quitta la route pour prendre le chemin qui contournait un étang. A gauche sa nappe immense, fuyant vers des terres plates, se hérissait de joncs qui touchaient le ciel, rouillés, secs, pleins d'hiver. A droite, un petit bois, dur et nu comme les joncs, couvrait une colline.

— La maison est là-dedans, — indiqua Malhaire. — Tenez... Vous l'apercevez maintenant... Les bâtiments de la minoterie sont plus loin... quinze cents mètres à peu près derrière la colline.

Une barrière comme celles qui ferment les champs gardait

le jardin. Il était assez grand, montait vers la maison, longue et haute, en granit. Le cheval allait doucement. Un chien vint le flairer, aboya sans colère. Et madame Prodhomme aussitôt descendit les marches du perron.

Sa jupe démodée balayait la terre. Elle portait des souliers plats, trop longs qui relevaient du bout, un corsage de laine grise froncé aux épaules. Tout le visage était flétri, terni, les joues molles, la bouche plissée et pâle, le cou tout en grosses peaux que serrait un satin blanc. Mais une ondulation pliait sur le front ses cheveux gris, et elle sentait la lavande. Une tristesse ardente, sans résignation, dilatait ses yeux noirs très brillants et très beaux.

— Bonjour ami, — dit-elle à Mathieu Malhaire. — Pas trop froid sur la route?... Non. Depuis ce matin, je m'inquiète du ciel en pensant à vous.

Elle souriait à Servane :

— Combien vous êtes aimable, madame, d'avoir bien voulu l'accompagner et faire aux pauvres vieux que nous sommes la charité de venir les voir!

Quand ils eurent tous les trois gravi le perron, ils aperçurent un homme qui se hâtait au fond d'une allée, petit, lourd, trébuchant. Madame Prodhomme cria : « Ne cours pas! » Elle dit à Malhaire : « Voyez comme il marche! » Et à Servane : « Hélas, madame, avant la mort de notre fils, c'était encore un jeune homme... Mais après... aussitôt après... »

Les sombres yeux tout de suite se remplissaient de larmes. Quand elle fut assise dans le salon, Servane comprit mieux qu'avant nulle autre chose, on eût parlé de ce mort déjà lointain. Une fois entré là, le chagrin n'en pouvait plus sortir. Les gros murs le gardaient. Les rideaux aux plis lourds, frangés de boules rouges, défendaient que le jour entrât pour le troubler. Le silence, comme du sel, brûlait dans la plaie vive et la tenait ouverte.

Ce jeune homme avait-il les beaux yeux de sa mère? Une photographie était posée sur le guéridon près d'un peloton de laine piqué d'aiguilles brillantes; près d'un journal aussi, d'un étui à lunettes, d'une lampe à pétrole sous un abat-jour jaune. Deux fauteuils à côté de ce guéridon. Le coin des vieux, le soir. La photographie était placée trop loin pour que

Servane distinguât grand'chose. Elle y tâchait cependant. La curiosité qui lui venait soudain de ce visage était si vive qu'elle s'étonnait de l'éprouver, et de lui résister, avec une pareille violence.

M. Prodhomme enfin entrait dans le salon et d'abord, essoufflé, s'appuyait contre la porte. Sa femme gronda tendrement :

— Pourquoi as-tu marché si vite? Tu sais bien que tu ne peux pas.

— J'ai vu de loin la voiture. J'avais hâte de saluer madame et notre bon ami.

La barbe blanche taillée en collier rejoignait aux tempes ses cheveux un peu longs. Cet anneau de poils blancs contenait une face ronde et pleine de bonté. Il s'approcha enfin, et lui aussi remercia Servane. A l'importance que les vieillards donnaient à sa visite, elle mesura la détresse de ces pauvres vies. Eux-mêmes peut-être ne savaient pas complètement à quel point les déchirait la solitude. Mais comme ils accueillaient le moindre secours!

Un goûter était préparé. Il fallut s'attabler presque tout de suite dans la salle à manger qui sentait les pommes et la cire. « Plus tard, papa, plus tard » disait madame Prodhomme à son mari qui voulait faire visiter la minoterie à la jeune femme; « ils ont besoin de se restaurer ». Malhaire dédaigna les gâteaux servis et réclama du « far ». Madame Prodhomme protesta, et puis, en riant, alla elle-même chercher à la cuisine de ce pâté noirâtre qu'elle coupa en tranches. « J'adore ça, disait Malhaire, on ne le fait bien que chez vous ». La vieille dame expliquait à l'étrangère : « C'est breton; on prend de la farine de blé noir »... Les meubles étaient vieux, solides et beaux. Une argenterie pesante comblait deux grands bahuts et n'étincelait guère plus que leurs arêtes cirées.

Au bout de la table M. Prodhomme et son ami parlaient à voix plus basse. Ils se levèrent : « Excusez-nous cinq minutes, mesdames. J'ai des papiers dans mon bureau que je voudrais montrer à monsieur Malhaire. » Les deux femmes restèrent seules. Par hasard, Servane regardait un fusil pendu par sa bretelle près de la cheminée. « Le fusil de notre Jean quand il

allait à la chasse... Un cadeau pour ses quinze ans. » Déjà la mère avait honte de ne pouvoir vaincre l'obsession de sa douleur. Il fallait cependant devant cette jeune femme ne pas parler que du mort, que de soi.

— Votre père, madame, était un grand artiste. Je n'ai jamais eu le plaisir de l'entendre, mais je me rappelle bien. Une fois, pendant un voyage à Paris, j'étais encore jeune femme, j'ai vu sur tous les murs de grandes affiches roses. Son nom était dessus... Comme vous devez être fière!...

— Oui, très fière...

Servane remerciait d'un sourire poli, qui se crispait un peu. Malgré tout son effort, sa secrète colère, elle n'était plus occupée qu'à se défendre de penser : « Si je lui demandais... Ah! qu'il serait facile d'interroger cette vieille femme! » Madame Prodhomme continuait, prévenante pour cette Parisienne, à dire des souvenirs de Paris :

— Nous descendions toujours dans le quartier de l'Étoile; ça n'est pas très central, mais il y a de l'air. Et puis, un hôtel vraiment bon... on y mange très bien...

— Oui... l'Étoile, le bon air...

Elle devenait stupide. « Je connais un ami de votre fils, madame... » N'est-ce pas cela seulement qu'il importait de dire? Ah! cette curiosité n'était pas morte. Tant de journées passées dans l'indifférence d'elle, à la laisser dans un coin, Sans la nourrir de rien, n'avaient pas pu la tuer. A peine touchée du doigt et flairant aussitôt de quoi se repaître, voici qu'elle s'agitait, grondait de nouveau... « Non... non... je ne veux pas... ça m'est égal maintenant, je ne demanderai rien... »

Il fut doux de parler pâtés et confitures, comme il est bon de s'asseoir à l'ombre un instant, quand la terre nue, craquante, souffle vers vous cette brûlure qui étouffe. Mais la vieille dame proposa de rentrer au salon. « Que font donc ces messieurs? » Cette fois, avant de s'asseoir, Servane alla prendre et regarder la photographie : « C'est votre fils, madame? » Il lui semblait que ce mort grandissait derrière elle et lui touchait l'épaule. C'est à lui maintenant qu'elle demandait en silence : « Marc Hénan... votre ami... que pensez-vous de lui!... vous qui avez l'air bon... avec des yeux si francs? »

Elle reposa le cadre et le vit doucement trembler dans sa main; elle n'en pouvait plus... le nom allait jaillir... Mais, toute proche de la porte, la voix de M. Prodhomme prononçait :

— Vous ne comprenez pas!...

— J'ai peur que ce soit vous, — ripostait Malhaire, — qui compreniez mal.

Ils entrèrent, et tous deux semblaient d'humeur mécontente.

Quand il fut question encore de visiter la minoterie, Malhaire allégua qu'il était bien tard; la nuit les prendrait sur la route. Servane se hâta de dire comme lui. Elle voulait s'en aller maintenant et que rien ne brisât sa fragile victoire. Ce nom qu'elle avait tu, si quelqu'un par hasard allait le prononcer! Madame Prodhomme lui demanda la permission de l'embrasser. « J'aurais tant voulu avoir une fille!... Vous reviendrez, n'est-ce pas? Et moi, je vous rendrai votre visite, un lundi matin... C'est seulement les jours de marché que je vais à Vitré. Je ne veux plus voir personne... Mais vous m'êtes tellement sympathique! »

Les branches, noires et nues comme le fer des grilles, se refermèrent sur cette maison où rien ne vivait plus que le souvenir d'un jeune mort. Malhaire grognait : « Il fait froid! » Servane lui dit doucement : « Vos amis sont charmants!... » Tout de suite il éclata : « Absurdes!... ils sont absurdes, idiots, absolument... Ce Prodhomme, avec son air bonasse... mais il est plus entêté et plus stupide, cent fois, qu'un caillou sur une pente, roulant droit devant lui... Non, ne me demandez rien... Je ne puis rien vous dire. »

Il se rencoigna de nouveau, garda le silence. Mais, tout possédé par son ennui, il levait la main quelquefois et en frappait son genou comme ceux qui font en parlant des gestes irrités.

Elle, était toute paisible. Les doigts joints et croisés, regardant le talus, elle cherchait d'où venait son plaisir le plus grand. Préférait-elle que ce mauvais trouble fût mort, bien mort en elle, ou d'avoir eu la force de le vaincre? Une odeur mouillée, fraîche, mais qui n'était point l'odeur glacée de l'hiver, se levait du fossé nocturne et printanier où toutes sortes d'herbes, de mousses et de bêtes commençaient à

vivre. La route montait un peu. Elle atteignit le plateau. Du fond de son col, plus calme, triste seulement, Malhaire murmura :

— Vous savez qu'ils vendent la minoterie... C'est décidé... Plutôt ils ne vendent pas tout de suite. Ils commencent par s'associer quelqu'un... un individu....

Au loin apparaissaient les clochers de Vitré, plats et comme peints en noir, sur un verdâtre ciel.

— J'ai eu beau les dissuader de prendre celui-là. Rien à faire. Sous le prétexte que c'était un ami de leur fils.

Il bondit, se tourna sur les coussins durs.

— Mais au fait, vous le connaissez. Un nommé Marc Hénan. Dites-moi, vous qui êtes de Paris, qu'est-ce qu'on raconte sur cet homme?...

A cause du froid qui venait, Servane, elle aussi, depuis une minute, remontait son col et il ne vit pas son visage.

— Rien... moi je ne sais rien... C'est vous plutôt, une fois, qui paraissiez savoir...

La même voix changée, assourdie, étouffée sans doute par la fourrure tirée devant la bouche, ajouta un instant plus tard :

— ...Et c'est vous qui savez... Sans cela pourquoi vous indigneriez-vous tellement que cet homme-là justement ait été choisi?

Aussitôt Malhaire protesta, mais on voyait trop bien qu'il n'était pas sincère :

— Je ne m'indigne pas du tout.

Et il voulut expliquer :

— Je crains seulement que ce monsieur n'ait pas la compétence nécessaire. Il écrivaille, je crois... dans je ne sais quels canards; ça n'est peut-être pas la meilleure des préparations à diriger une affaire comme celle de Prodhomme. Tout est réglé d'ailleurs... il vient dans quelques jours pour se rendre compte et s'installera aussitôt après. J'ai dit à Prodhomme... tout ce qu'il m'était possible de lui dire. Et je ne veux plus du tout penser à cette histoire.

Mais il restait fébrile. Tout l'agitait. Il disait au cocher : « Pressez donc le cheval. » Dès les premières maisons, Servane pria d'arrêter.

« Ne prenez pas la peine de me conduire chez moi. Je voudrais marcher. J'ai la tête un peu lourde. » — « A la bonne heure, remarqua Malhaire en lui serrant la main, vous n'avez pas froid, vous! vous brûlez. »

Il fut surpris de la voir disparaître si vite, presque en courant, dans une ruelle qui n'était point tournée vers la rue Beaudrairie — « Mais où va-t-elle donc? »

Entre les maisons noires, d'où sortait la nuit, elle allait au hasard, non pour marcher, pour fuir. Malgré le vent qui se levait, elle défaisait son manteau, le rejetait : elle étouffait. L'odeur des tanneries l'avertit qu'elle atteignait le quartier du Rachapt. Elle monta cette pente raide au bord de laquelle, dans leurs tanières de granit, fleuries de rideaux blancs et de géraniums, vivent les tricoteuses. Là, quelques lampes brûlaient derrière les carreaux. Des gens buvaient du cidre. On entendait rire. Mais au sommet de la rue recommençait la campagne. Elle faisait peur, bloc noir, bloc glacé, plein de nuit. Servane rentra dans la ville. Sur la place Notre-Dame, elle monta les dix marches de pierre, toucha la porte, hésita, mais n'entra pas dans l'église. Soudain, elle n'en pouvait plus; elle se traînait presque en rentrant chez elle. Olive faisait ses comptes sur le petit bureau noir.

— Comme vous rentrez tard, madame Servane! Je croyais que monsieur Malhaire n'aimait pas d'être dehors à la nuitée.

— Monsieur Malhaire doit être chez lui depuis près d'une heure. Moi je l'ai quitté, j'ai marché.

— Près d'une heure! — dit Olive. — Où êtes-vous donc allée?

— Je ne sais plus très bien... J'avais mal à la tête. Rue du Rachapt, je crois.

— Oh!... chez les tricoteuses!... Elles parlent mal sur tout le monde et sont accueillantes aux hommes, — gronda Olive. — Il ne faut pas aller par là madame Servane.

— Ah!... bien... je n'irai plus.

Elle regardait les boîtes de papier à lettre, les paquets de laine, les carnets à tranches rouges, et les cierges pendus dans leur gros papier, les étiquettes un peu sales sur les petits tiroirs, et la vitrine de parapluies où des têtes de canards

en métal argenté luisaient sous la lampe. Ces choses l'étonnaient, lui étaient étrangères...

« Comme c'est drôle de penser qu'il verra tout ça!... » Elle reprit son chapeau et monta dans sa chambre. Dans l'ombre, tandis qu'elle tâtonnait, cherchant les allumettes, un regard pesait sur elle. Et ce regard, ce lent regard de l'homme sur la femme qu'il désire, elle défaillait de l'imaginer, de le sentir... Ses mains tremblaient. Enfin elle alluma la lampe. Tout de suite dans la glace elle cherchait son visage : « C'est vrai que je suis jolie... En mettant de la poudre, en me coiffant mieux.. » Déjà elle commençait à défaire ses cheveux... Mais elle se réveilla, replanta brusquement le peigne, les épingles. « Je suis folle... voyons!... Il m'arrive un ennui... un ennui vraiment imprévu...; cela m'a bouleversée d'abord, mais en réfléchissant... » Elle s'examinait, elle était sincère. « Demain je serai moins fatiguée, je trouverai bien le moyen... »

Elle essaya de lire; elle essayait aussi de trouver du secours dans le boulversement, la fureur de Malhaire : « Que peut-il savoir? »... mais, dans un vieux petit vase de verre tourné, quelques genêts, apportés le matin par Olive, répandaient une odeur qui défaisait la pensée. Des larmes, auxquelles rien ne commandait plus, brûlèrent soudain les joues de Servane... « Ah! je pleure!... mais vraiment... » Elle saisit le bouquet charmant, le jeta dans la cour; et elle restait debout près de la fenêtre ouverte... Les humbles petits bruits de la nuit commençante, qu'elle aimait à les entendre, tous les autres soirs! La cloche du magasin qui tinte une dernière fois..., les volets accrochés par la femme du vannier. Après la pompe qui grince, l'eau qui ruisselle. Tout se tait peu à peu. Dans un silence si grand brûlent toutes les ardeurs. Ah! tant d'application, une si constante espérance, ne devaient donc aboutir qu'à la honte d'une telle défaite, au sourd et forcené grondement d'une telle joie!

***

Cela ne tarda pas. Ce fut le jeudi suivant qu'Olive Fréreux rentrant du marché avec son filet vert, gonflé, éclatant, tout hérissé de feuilles, fit à Servane la commission dont on l'avait chargée.

— J'ai vu madame Prodhomme qui achetait des poulets. Elle m'a dit de vous dire qu'elle aurait bien voulu vous visiter aujourd'hui. Mais elle se dépêche d'aller à la gare pour chercher un monsieur qui vient de Paris.

Dans l'arrière-boutique, sur la toile cirée ronde, elle vidait son filet. « Au train de onze heures... C'est sans doute le monsieur qui vient pour la minoterie. On m'a parlé de ça ».

Deux artichauts roulaient par terre. « Ne vous baissez donc pas, madame Servane; ça vous fait mal au cœur. Vous voilà blanche maintenant. — Blanche!... » Servane protestait Elle toucha ses deux joues, mais qui brûlaient déjà; elle sentit ce feu au bout de ses doigts.

La ville silencieuse était, le lundi matin, toute sonore de roulements, de grondements. « Il y a beaucoup de voitures aujourd'hui, Olive? — Comme d'habitude, madame Servane... Mais est-ce que vous ne voulez pas faire un petit tour?... Allez donc... Maintenant que je suis rentrée. — Je ne veux plus sortir. — Sur la place du marché on vend de belles broderies et de la percale fine... Un marchand, vous savez, qui ne vient pas toutes les fois... Vous devriez en profiter. — Non... Non... Je reste ici. — Voyons!... Mais vous aviez déjà votre chapeau. »

Servane l'enlevait, le jetait sur le comptoir parmi les illustrés et les journaux de mode. Distraite, pour gonfler ses cheveux elle glissait doucement deux doigts sur sa tempe. « Le geste d'Irène... » Elle regardait ses mains. « Oui,... nos mains sont pareilles... ah!... nous nous ressemblons, et de toutes les manières... ». La révolte, une seconde, brûla, consuma tout : « Je préférerais être laide. » Douceur d'offrir au monde une face qui le repousse, de secrètement vivre derrière de gros traits, une peau rugueuse, un triste corps qui s'étale ou qui se décharne... Douceur d'être Malhaire, qui fut à peine vivant et demande à la mort de satisfaire enfin toute sa passion de vivre... La violence, la sincérité avec lesquelles Servane désira cela, l'apaisèrent soudain... « Mais qu'il vienne ce Hénan!... Qu'est-ce que cela fait?.. je suis prête... »

Pourtant elle ne sortit pas, par peur de la rencontre possible au coin d'une rue : « ...S'ils ne sont pas partis tout de suite pour Saint M'Hervé... S'ils ont déjeuné à l'hôtel... ». Le soir

quand Olive accrocha les volets de bois, elle fut comme la bête haletante qui a pu se terrer enfin, et qui respire. Tranquille maintenant parce qu'il était trop tard pour qu'une visite arrivât, elle croyait que cette tranquillité venait d'elle seulement, qu'elle était sa conquête. Toutes ses pensées en désarroi revenaient à présent et reprenaient leur ordre : l'une offrait sa beauté, l'autre sa laine douce, l'autre cette flamme secrète et qui éclairait tout. Chacune la secourait, toutes étaient délectables. Alors elle les pressa, les retint de telle sorte que, le lendemain, elle trouva ces gardiennes, d'abord, à son réveil, et que la journée commença paisiblement.

Une journée de ciel bleu mêlé d'averses brèves. Vers quatre heures entra une vieille demoiselle qui désirait acheter, pour le broder, un fond de plateau « festonné tout autour : le milieu au point de croix... »

Toutes deux étaient pressées de rentrer à Saint-Jean où elles habitaient. Servane, par besoin d'humilité, voulut elle-même la servir. Debout sur un petit escabeau, elle atteignait le carton des « Ouvrages de dames ». La clochette de l'entrée tinta plus longuement parce que l'avait poussée une main plus rude, et elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qui était là. Quelque chose de glacé, qui l'envahit soudain, lui donna l'impression de l'immensité, de l'infini, dans la paix, dans l'indifférence. Elle posa le carton devant la bonne femme, dit : « Vous pouvez choisir » et releva la tête :

— Monsieur Hénan ! Bonjour... je m'attendais à vous voir... Olive.., vous vous occuperez de madame.

Elle tourna l'angle du comptoir et souleva le vieux rideau bleu.

— Venez dans mon salon. C'est ici ! — Elle riait. — Vous vous attendiez à cela?

— Un peu. Madame La Bussière m'avait prévenu. C'est égal !... — Il regardait avec une curiosité stupéfaite le lit d'Olive Fréreux, la bouillotte sur le poële, et Servane elle-même dans cette robe obscure, avec un col étroit, les cheveux tirés.

— Ah ! vous n'êtes pas banale, vous savez.

Maintenant Marc Hénan était dans le fauteuil où s'asseyait

Malhaire. Au lieu de la joue maigre, qui ne rougissait pas, la plaque de fonte ardente éclairait ce visage, dont Servane, déjà ne se pouvait plus détourner. Allait-elle s'inquiéter, une fois encore tout de suite, d'y rageusement chercher une âme trop prudente et qui se dérobe? Mais toute son inquiétude, tout ce qui tremblait, frémissait en elle, était comme en suspens parce que ce visage-là n'était plus tout à fait le visage sur lequel tant de fois, secrète, elle s'acharna. Plus pâle, aujourd'hui, comme desséché, crispé, il continuait de s'étonner, de se tourner vers le lit, la table, la fenêtre. Que cherchait-il ainsi dans cette pauvre pièce?

— Alors, vous vivez ici?... Alors, véritablement, c'est possible d'y vivre?... Oui... peut-être... pour vous qui n'avez eu qu'un caprice, et qui partirez quand vous le voudrez... Mais quand il est question que ce soit pour toujours!... Vous êtes au courant, n'est-ce pas?... Vous savez pourquoi je viens.

— Je sais par monsieur Malhaire, qui est un ami des Prodhomme. Mais je suis un peu étonnée que ma tante ou Irène ne m'aient rien écrit de vos projets. Bernard devait les connaître.

— Pas du tout, — dit Hénan. — A l'heure actuelle encore, il les ignore. Je n'aime pas beaucoup à parler de mes affaires avant qu'elles ne soient entièrement décidées. Celle-ci s'est réglée toute par correspondance.

— Mais vous connaissiez déjà monsieur Prodhomme... Vous connaissiez surtout son fils...

— Oui, — dit-il. — Et aussitôt : Je ne voulais rien annoncer autour de moi avant d'avoir revu le pays où j'acceptais de vivre... Je l'ai parcouru autrefois... Je me le rappelais mal... Maintenant j'ai tout revu, je me suis rendu compte. Ah! je dois avouer qu'hier, pendant les premières heures, j'ai craint de flancher... Ce ciel gris, cette pluie, ces chemins pleins de boue.

Il se crispa, soupira. Pouvait-il donc être sensible à de telles impressions? Mais déjà, brusquement, il déclarait : « C'était idiot! Maintenant je suis décidé ». Toute sa volonté redoutable brûlait sous ses sourcils froncés. Son intelligence dure, lucide, assurée, se réveillait enfin; elle tendait,

ranimait ses traits fatigués. — « Un tel homme à la place de ce bon gros petit M. Prodhomme, mais avant quinze jours il sera au courant. La compétence est préférable à de routinières habitudes. L'affaire ne peut qu'aller beaucoup mieux. Alors pourquoi Malhaire?... » — Servane revit ce visage bouleversé, ce poing frappant le genou, ces épaules soulevées. « Un ami de leur fils... » Soudain, elle désirait plus longuement parler de celui-ci.

— Le jeune homme est mort à la guerre. L'avant-dernière année, je crois?

— Oui, — dit encore Hénan. Et, revenant à lui-même : — Je suis si bien décidé, d'ailleurs, que le contrat d'association a été signé tout à l'heure. Je sors de chez le notaire.

Il vivrait donc ici! Chaque jour, comme hier, aujourd'hui, il faudrait redouter, attendre cette visite... Elle repoussa cette pensée, qui lui faisait peur, et demanda d'une voix indifférente :

— Vous habiterez la Grimaudière?

— Ah! non, par exemple, s'exclama Hénan.

— C'est vrai que ça ne serait pas très gai pour vous... avec ces deux pauvres vieux, qui ne pensent qu'à leur fils...

Une troisième fois, comme d'un revers de main, Hénan chassa ce mort et parla d'autre chose.

— Les terres des Prodhomme sont assez étendues. Ils possèdent plusieurs fermes. Il y en a une à deux kilomètres de la minoterie, au nord, juste à l'opposé de la Grimaudière, à laquelle est attenant une espèce de petit château, assez démoli, habitable cependant, qu'on appelle la Gontrie. Dès demain on commencera d'y faire les réparations. C'est là que je m'installerai.

— Tout seul!... En pleine campagne!

— Bah! — dit-il amèrement, les épaules soulevées, — pour y finir de vivre.

— Comment, finir de vivre? Vous avez quarante ans!

— Quarante-deux... vécus double. Cela fait que je suis très vieux... Mais assez parlé de moi.

Dans le regard que, maintenant, il attachait sur elle, Servane retrouvait cette curiosité tenace et secrète, cette façon de la dévoiler, de la pénétrer...

— Parlons de vous. J'essaie de comprendre... J'avoue que je n'y parviens pas bien... Cette retraite... cette fuite... alors qu'en somme vous n'avez qu'à vous laisser vivre... Ça doit être assez bon, pourtant, de se laisser vivre. Vous n'étiez pas malheureuse... Votre tante et votre cousine sont des femmes charmantes.

...Ah! oui, qu'il parlât d'elles — d'elles qui lui ressemblaient — que ce fût sur ce ton d'imperceptible ironie... Et qu'il eût ce sourire... Sombre et sentant venir enfin le goût de se cabrer, de se défendre, elle souhaitait qu'il continuât d'être à ce point maladroit. Mais il savait déjà qu'il fallait se taire. Quelles paroles rapprochent mieux et plus dangereusement que les troubles mains du silence quand elles maintiennent face à face deux visages que rien ne distrait plus l'un de l'autre? Servane, la gorge sèche, serrée, regardait ce Hénan qui pour la seconde fois la tenait sous son regard. En vain, elle eût voulu se détacher, raconter, expliquer. Les mots qu'elle connaissait fuyaient de sa mémoire malgré l'effort immense qu'elle faisait pour les poursuivre, en saisir quelques-uns de bien insignifiants, les prononcer enfin, les mettre devant elle, en masquer sa faiblesse et son avidité.

Lui, murmurait maintenant : « Voyons!... racontez-moi... » Comme là-bas, chez Irène, il y avait un mois, une science calculée assourdissait sa voix, faisait ses paupières lourdes. Il avançait son fauteuil, allait saisir deux mains, pendantes au bord d'un genou, qui s'étreignaient, tremblaient, ne s'écartaient pas. Mais Olive, ayant expédié ses pratiques, souleva le rideau bleu : « Pardon, madame Servane, est-ce que je peux mettre l'eau pour le thé?... »

Hénan, nonchalamment, se renversait contre le dossier du voltaire.

Après tout, vous avez peut-être raison... Vous avez choisi la meilleure part, celle du calme de la grande paix... Dans le temps où nous sommes...

Et Servane retrouvait toutes sortes de petites phrases :

— C'est vrai, c'est l'heure du thé... Voulez-vous le prendre avec moi, monsieur Hénan?.. Ce sera bien modeste.

Il remerciait, refusait, se levait bientôt :

— Je dois maintenant aller retrouver Prodhomme. La voi-

ture de la Grimaudière nous attend place du Marchix. Je repars demain matin pour Paris, mais je reviens définitivement m'installer vers la fin de la semaine prochaine. J'espère que vous me permettrez quelquefois...

Il retenait la main de Servane, soulignait ses paroles d'un regard insistant :

— N'est-ce pas que vous me permettrez de venir vous voir ? Et puis nous pourrons faire quelques promenades. Vous devez déjà connaître le pays. Moi, pas très bien. Mais je vais acheter un petit tacot.

Aussitôt elle pensa : « Il exploitera les vieux ». Elle remarqua en même temps, dans le magasin mieux éclairé, qu'il avait un pardessus neuf. « Il a déjà touché une avance. » Elle s'accrocha à tout ce qu'il pouvait y avoir de misérable autour de ces remarques. Même une main sale est bonne à saisir quand on va se noyer. La cloche tintait encore sur la porte refermée, et elle restait là à reprendre son souffle, à remonter du fond de sa chair bouleversée. Elle fermait les yeux et n'avait pas l'impression de les fermer, mais de passionnément presser ses paupières sur l'image dont ils étaient remplis. Elle n'entendit et ne vit pas entrer Malhaire. Il demanda tout de suite :

— Qui donc est cet homme, ce monsieur qui sort d'ici? Je l'ai aperçu du bout de la rue, mais il s'en allait en me tournant le dos.

— C'est Marc Hénan, — dit Servane avec indifférence. — Vous savez bien... Marc Hénan.

Aussitôt Malhaire rouvrit la porte et courut presque jusque au milieu de la rue. Déjà personne n'était plus là. Il rentra donc et tout en se débarrassant de son chapeau, de son manteau, il ricanait :

— Je regrette de ne l'avoir pas vu. Satisfaction toute platonique d'ailleurs. Ce que je puis penser et dire de ce Monsieur ne servirait plus de rien, n'est-ce pas? Ah! Le contrat a été signé tout à l'heure?... Il est venu vous le dire?... Parbleu!... C'est pour lui un triomphe qui vaut d'être claironné... Vous savez qu'il n'a rien... pas un sou... C'est cet imbécile de Prodhomme qui a avancé l'argent nécessaire.

Il fit un effort pour se maîtriser, regarda Servane, remarqua son silence :

— Qu'est-ce que vous avez?

— Rien.

— A quoi pensez-vous? Elle dit au hasard :

— Je voudrais d'autres livres. Pouvez-vous me prêter?...

— Vous avez déjà fini Newmann? Non..., alors?

Il regardait sa joue plus pâle, ses yeux doucement creusés. Il répéta : « Qu'est-ce que vous avez? »

Elle eût voulu demander : « Et vous? d'où vient tant de colère?... »

Ce tout petit instant de méfiante inquiétude envahit comme une tache tous les jours qui suivirent. Sans cause, sans prétexte, Servane et Malhaire se virent cette semaine-là moins régulièrement. Ils se retrouvaient avec une satisfaction dure, ui despotique, elle, humble et tout obéissance. Devinait-il à quel point s'égarait cette inquiète pensée? Il lui imposait d'assez rudes lectures et l'interrogeait là-dessus ensuite, minutieusement. Mais la lecture même ne la délivrait pas. L'obsession revenait, cinglante, comme revient la branche repoussée. Quand on est en état d'amour, est-il une pensée qui ne ramène à l'amour? Dans le plus froid traité de géologie, une simple petite phrase sur l'affinité des pierres peut éveiller l'idée la plus passionnée.

Elle ne pouvait répondre qu'après un effort pour revenir à soi, pour se rappeler. Elle ajoutait bientôt avec d'étranges yeux :

« Je prie en ce moment, si vous saviez comme je prie! »

— Et c'est vrai que chaque soir s'abimant à genoux, les mains jointes ou serrées sur son front, elle répétait sans fin : « Mon Dieu... Mon Dieu... Mon Dieu!... »

***

Le temps moins froid, les journées plus claires, permettaient à présent d'assez longues promenades. Servane les faisait seule. Pendant huit jours, allant sur la même route, elle dépassa le même chemin sans vouloir se permettre d'y pénétrer. Et puis, ses grands débats ne lui semblèrent plus être qu'une puérile sottise. Pourquoi tant différer? Donner de l'importance à sa curiosité? Ne l'oublierait-elle pas, aussitôt

satisfaite? — Dans la boue déjà dure, les ornières profondes, elle fit six kilomètres et crut s'être perdue. Mais une bergère enfin lui montra ce qu'on appelait le « Château de la Gontrie ». C'était une masse d'arbres, au delà d'un mur gris. Servane suivit le mur, poussa une porte brune que ne fermait pas même un loquet et dont la serrure était arrachée.

Au bout d'une allée bordée de buis noir, près des branches noires d'un cèdre, était la maison, vieille, trapue, carrée, avec un toit gris, des murs craquelés, de petites fenêtres. La pelouse abandonnée devenait une prairie au bas de laquelle coulait la Vilaine. Deux vaches broutaient son herbe envahissante et rude. Les bâtiments d'une ferme étaient à quelque distance, au delà d'une haie que dépassaient leurs toits, fléchissants et creusés comme le flanc d'un vieux chien.

Sans doute les ouvriers avaient terminé les quelques travaux nécessaires pour que cette demeure fût à peu près habitable. Servane en fit le tour. Les volets étaient clos. Devant la porte fermée, elle s'assit un moment sur la marche usée du perron. La sombre odeur des buis, l'odeur encore humide de la terre, tant de silence autour d'elle, un si complet abandon, la pénétraient de tristesse. Aussi désespérement que si désormais elle-même eût dû vivre là, elle s'affirmait : « Cela n'est pas possible ! » Déjà elle imaginait l'hiver qui reviendrait vite avec ses journées noires, ses soirées interminables. « Quelle force faudrait-il pour supporter cela? Ah! peut-être après tout cette force est-elle en lui? Je ne le connais pas... je ne le connais pas... »

Une fois encore elle s'abîmait dans sa recherche mais ne sut trouver rien que cette certitude : « Il repartira vite. » Assise sur les marches qu'il franchirait bientôt, elle courbait les épaules, repliée, déchirée. « Je ne veux pas ! » Jamais encore elle n'avait senti avec tant d'épouvante et de force le besoin qu'elle avait de cette présence. Elle se dressait maintenant, écoutait le silence. Connaissait-elle la date où arriverait Hénan? C'était ce soir, peut-être. Entre les buis sauvages, hérissés, embrumés de toiles d'araignées, sous les branches noires du cèdre, est-ce qu'un pas rude, là-bas, n'écrasait pas les cailloux? Ah! même l'humiliation d'être trouvée par lui, prosternée sur ce seuil, était préférable à

l'angoisse d'imaginer ce départ, et toute la vie ensuite, les immenses journées...

Au retour, épuisée, apaisée d'avoir marché si longtemps, elle regarda froidement, puis détesta avec toute la violence qu'elle avait mise à les vivre, ces frénétiques minutes... Pour se châtier, avec une espèce de joie, elle appuyait sur les cailloux les plus aigus, ses pieds douloureux. Quand elle fut dans la ville elle s'obligea, malgré ses répugnances, à entrer un moment chez la veuve d'un vannier, impotente et misérable, que, pour obéir à Malhaire, elle visitait quelquefois.

Le taudis était au bas de la rue Nellerie. L'odeur de fièvre, de lit, de linge malpropre, qui suffoquait dès l'entrée, Servane voulut l'aspirer profondément. Elle s'assit près de la malade ; celle-ci geignait et grondait, demandait du lait chaud, implorait qu'on lui fît la lecture du journal. Son haleine sifflait entre des lèvres gonflées, craquelées, blanchâtres. La petite lampe qui brûlait à son chevet éclairait, entre les mèches grises des cheveux, la sueur et la crasse. Servane, pour lire, dut s'approcher de cette lampe et du lit. Elle ne cherchait pas aujourd'hui, comme les autres fois, à oublier son dégoût. Elle l'acceptait, elle l'offrait, et offrait avec lui sa détresse et son tremblement. Quel miracle espérait-elle en retour? — Rien ne vint que la nausée, le besoin de l'air pur. — Ayant pris congé en hâte : « Il est tard, madame Guédec, votre fille, va bientôt rentrer de la fabrique. » Servane respira cet air, quand elle fut dehors, goulûment, sauvagement, et courut jusqu'à l'esplanade déserte du château. Des voix montaient des prairies ; il lui venait aussi, dans ce crépuscule, une odeur de feuilles neuves, de terre qui tiédit, d'invisibles fleurs. Le secret du printemps, ce qu'il contient de délices, s'alanguissait dans l'ombre et la jeune chaleur.

ANDRÉ CORTHIS

(*A suivre*).

L'ÉPOS HOMÉRIQUE[1]

II

« REVU ET AUGMENTÉ »

Il ne faut pas croire que tous les Anciens, même aux siècles les plus récents de la Grèce classique, n'aient jamais lu et recopié dans les deux « Poésies » d'Homère que le texte dont nous imprimons aujourd'hui les mots et les vers : même après les efforts des éditeurs et unificateurs d'Ionie et d'Athènes (VIIe-Ve siècles avant J.-C.), même après les temps de Platon et d'Aristote (IVe siècle avant J.-C.), les critiques d'Alexandrie pouvaient constater entre les divers Homère du monde hellénique de notables différences, dont nous-mêmes, aujourd'hui, nous retrouvons les survivances en nos manuscrits byzantins. Ces différences ne portent presque jamais sur les lettres ni les mots : elles concernent le nombre des vers admis par les uns, rejetés ou omis par les autres; nous imprimons aujourd'hui en nos *Iliade* et en nos *Odyssée* des vers, que certains de nos manuscrits ne nous donnent pas, et des groupes de vers que les Zénodote, les Aristophane et les Aristarque d'Alexandrie tenaient pour intrus ou, comme disent les philologues, interpolés.

Ces conservateurs de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie avaient sous les yeux la collection complète des Homère publiés de leur temps ou avant eux : éditions officielles des villes et États grecs, d'Argos à Sinope et de Marseille à Chypre;

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1925.

éditions savantes des homérisants antérieurs, de Pisistrate à Aristote; éditions soignées de bibliophiles ou de gens riches; copies « vulgaires », « communes », « populaires », livres de classe ou de salles de lecture. En comparant ces divers Homère, les Alexandrins constataient la présence fréquente de deux sortes de vers intrus que, dans leurs propres éditions, ils n'osaient pas toujours omettre, mais qu'en marge ils désignaient au lecteur par des marques d'infamie, des « signes critiques » de deux sortes : l'*obel simple* et l'*obel astérisqué*.

L'*obel simple* était le trait horizontal, la « broche », qui menaçait de transpercer le vers suspect; il était placé devant les vers « bâtards », qui s'étaient frauduleusement introduits dans la famille homérique. L'*obel astérisqué*, la broche précédée ou suivie de l'étoile, — ⁎, notait les vers légitimes, mais « superflus » ou « surnuméraires », qui, authentiquement homériques, étaient inutilement répétés hors de leur place originelle, chaque fois que le contexte se prêtait, fût-ce difficilement, à de pareilles répétitions. Ces mêmes vers, en leur place légitime, recevaient l'*astérisque simple*, l'étoile, ⁎.

L'*obel simple* bannissait donc le vers « bâtard » de toute l'étendue de l'héritage homérique; l'*obel astérisqué* ne bannissait le vers « superflu » que de l'endroit ainsi noté; l'*astérisque simple* confirmait au contraire à ce même vers ses droits de présence en sa place légitime.

Mais, ainsi édictés, ces bannissements n'étaient pas mis à exécution : le plus grand nombre des vers bâtards ou superflus étaient conservés par les Alexandrins ou furent rétablis par leurs successeurs dans le texte de la Vulgate qu'ils nous ont transmise. Aujourd'hui encore nous les acceptons dans les deux Poésies, sans même les flétrir, en marge, de l'*obel* alexandrin. Nous les faisons expliquer à notre jeunesse, sans même la prévenir de leur douteuse origine, et nos esthètes continuent d'admirer telles additions parfois grossières et telles répétitions parfois ridicules.

Dans mon édition et ma traduction de l'*Odyssée*, j'ai essayé d'en user d'autre sorte.

Réservant le nom d'interpolations pour les passages qui me semblent mériter l'obel simple, — donc, pour les vers et groupes de vers bâtards, — je les ai conservés dans le texte,

mais mis entre crochets. Nommant insertions les passages qui me semblent mériter l'obel astérisqué, — donc, les vers et groupes de vers superflus, qui sont authentiquement homériques en leur teneur, mais qui sont illégitimement répétés en des endroits où ils n'ont que faire, — je les ai relégués en note. Enfin, appelant répétitions les vers qui méritent l'astérisque simple, — donc, les vers authentiques, qui sont légitimement répétés en plusieurs endroits du texte original, — je les maintiens en leurs droits et places. Est-il donc possible de discerner les répétitions légitimes et les insertions ou interpolations frauduleuses? Est-il juste d'appliquer aux insertions un traitement plus rigoureux qu'aux interpolations et de bannir les premières, mais d'enfermer seulement les secondes?

***

La répétition est l'un des procédés habituels de l'épos. Pour exprimer les mêmes idées et servir aux mêmes besoins, les mêmes vers et suites de vers, mot pour mot, lettre pour lettre, reviennent à maintes reprises dans les passages les plus authentiques. Mais, des 27 803 hexamètres homériques (15 693 pour l'*Iliade*, 12 110 pour l'*Odyssée*), il en est 1 804 qui reparaissent 4 730 fois dans notre texte actuel. Si l'on compte ceux qui, sans être tout à fait identiques, sont fabriqués de formules semblables, on arrive au total de 9 253 (5 605 pour l'*Iliade*, 3 648 pour l'*Odyssée*). Plus d'un tiers des Poésies actuelles est fait de mots ou de vers répétés. Dès l'antiquité, telles de ces répétitions semblaient inutiles, telles autres, gênantes, telles autres même, « stupides », disaient les Alexandrins avec de bonnes et fortes raisons.

Au chant XV de l'*Odyssée*, Eumée et Ulysse s'endorment après s'être conté leurs longues aventures; mais leur sommeil est court, car voici l'aube (493-495) et déjà, sur la plage du bas, Télémaque et ses compagnons, qui rentrent de Pylos, viennent d'échouer leur navire, de le pousser à terre : ils sont échoués; ils carguent la voile et démâtent (495-496), puis ils prennent pied sur la grève et préparent le repas du matin (499-500) :

Pendant qu'ils échangeaient ces paroles entre eux, prenant sur leur sommeil, puis s'endormaient à peine, l'Aurore était montée sur son trône, et déjà les gens de Télémaque abordaient au rivage, amenaient la voilure et déplantaient le mât, puis sur la grève, où l'équipage descendit, le repas s'apprêta et l'on fit le mélange du vin aux sombres feux.

De ce texte où, semble-t-il, rien ne manque, j'ai pourtant supprimé les deux vers 497-498 :

En vitesse, on se met aux rames vers la cale; on jette l'ancre et l'on attache les amarres.

Comment expliquer que le navire, une fois mis *à sec* en 495-496, puisse être poussé *à la rame* vers la cale en 497-498?... Ces vers 497-498 sont des copies de l'*Iliade*, I 435-436, — de « stupides » répétitions; car, dans l'*Iliade*, le navire n'est pas échoué; il est encore en eau profonde.

En IX 461-542, Ulysse, ayant aveuglé Polyphème, quitte la caverne, retrouve son navire à la plage et veut regagner la Petite Ile, qui offre sa rade close au-devant du continent des Cyclopes. Il part du rivage cyclopéen; il est dans le détroit; par deux fois, il interpelle et injurie Polyphème qui, du haut de son promontoire, lui jette par deux fois un énorme rocher... Voilà le thème. Essayons de traduire le texte. La première fois qu'Ulysse injurie Polyphème, le navire est à la distance d'où porte encore la voix (473-474). La seconde fois, il est deux fois plus loin (491-492). Comment Polyphème peut-il donc l'entendre? Grave difficulté, pour laquelle les commentateurs anciens donnaient deux et trois solutions longuement motivées : Ulysse avait la voix si forte!... il ne faut pas prendre ces deux distances au pied de la lettre!... il ne faut pas comprendre *deux fois plus loin*; il faut dire *pour la seconde fois aussi loin*!... la première fois, Polyphème était au fond de sa lointaine caverne; la seconde fois, il s'était approché du rivage; Ulysse pouvait donc être deux fois plus loin...

La vérité est que le vers 473 est une répétition inutile et fâcheuse de V 400, — et si maladroite qu'ici, les mots ne peuvent même pas se raccorder grammaticalement au contexte, dont ils devraient dépendre.

Les deux jets du Cyclope, contiennent d'autres merveilles, plus surprenantes encore. Premier jet :

D'une grosse montagne, il arrache la cime. Il la lance. Elle tombe au-devant du navire à la proue azurée; [*vers 483* : peu s'en faut qu'elle écrase la pointe d'étambot]. La mer, sous la tombée de la roche, s'ébranle, et le flot de retour nous ramène à la terre où ce grand coup de flux nous fait presque toucher. Mais, prenant à deux mains notre plus longue gaffe, je pousse à éviter, et j'excite mes gens, en leur donnant les ordres.

Donc le Cyclope en fureur arrache le sommet d'un pic et le jette *au-devant* du navire en marche, dont il risque de briser la pointe d'étambot, — c'est-à-dire l'attache du gouvernail, lequel est, comme on sait, à l'arrière, et non pas à l'avant des bâteaux. Nous retrouvons ce même vers en IX 540, quand le Cyclope lance le second rocher, non plus *devant*, mais *derrière* le navire :

Et déjà le Cyclope a repris un rocher bien plus gros qu'il soulève. Il le fait tournoyer, le jette, en y mettant sa force exaspérée. Du navire azuré, le bloc rase l'arrière; peu s'en faut qu'il écrase la pointe d'étambot; [*vers 541-542* : la mer, sous la tombée de la roche, s'ébranle, et le flot nous poussant nous fait presque toucher].

En ces vers 539-540, certaines éditions antiques portaient *le bloc rase l'avant* (comme en 482) et non pas *l'arrière*. Cette lecture avait l'avantage d'unifier le texte, mais en le rendant plus incompréhensible encore : dans les deux cas, la pierre serait tombée devant le bateau; dans les deux cas, elle aurait risqué de briser le gouvernail qui est à l'arrière; mais, dans un cas, la vague de retour aurait ramené le navire à la terre des Cyclopes; dans l'autre, la même vague l'aurait poussé loin de la Cyclopie, vers la Petite Ile. Il est difficile d'imaginer gâchis plus complet.

Il se trouvait pourtant des commentateurs pour légitimer cette répétition : Ulysse, disaient-ils, est parti de la terre ferme vers l'île, la proue en avant, la poupe en arrière, comme de juste; au milieu du détroit, il a viré tête à queue et, pour interpeller le Cyclope la première fois, il a mis la proue en face de la terre, la poupe en face de l'île : l'avant est devenu l'arrière, et réciproquement; le rocher du Cyclope a donc rasé cet avant qui était l'arrière, c'est-à-dire la poupe, où se trouve le gouvernail; il a failli le briser. Voilà le premier jet. Pour le second, Ulysse n'a pas fait la même manœuvre : la proue est restée à l'avant, la poupe à

l'arrière; tombant à l'arrière qui, cette fois, est bien l'arrière, le rocher y a encore rasé le gouvernail.

Il est trop visible qu'un pareil raisonnement n'a été inventé que pour écarter la condamnation dont les Alexandrins avaient frappé cette double répétition inutile. Eustathe lui-même, le défenseur le plus ardent de l'unité et intégrité homériques, est obligé de conclure que le texte actuel est inadmissible. Il faut expulser, d'une part, le vers 483 et, d'autre part, les vers 541-542 qui sont copiés ou imités de 484-486; ils avaient été omis par l'un de nos meilleurs manuscrits; un autre note le vers 542 de l'obel.

Tout au long de l'*Odyssée*, on pourrait alléguer nombre d'aussi belles insertions. La plupart, — on peut dire : presque toutes, — sont soudées au contexte de la même façon : la terminaison semblable de deux vers authentiques et nécessaires amena derrière l'un d'eux la suite de l'autre, en des endroits où cette suite n'était ni nécessaire, ni utile, ni même logiquement ou grammaticalement acceptable. L'insertion semble donc être, avant tout, un méfait de la mémoire. A ce titre, il pourrait sembler qu'elle fut avant tout une œuvre de rhapsode. Entraîné par la pente de la récitation, le débit du rhapsode était comme un torrent gonflé de vingt-cinq ou trente mille vers, qui formaient entre eux des chaînes liquides, dont le premier élément entraînait toujours derrière lui la même séquence.

Homère fut récité durant des siècles par les rhapsodes. Mais, durant des siècles plus nombreux encore, il fut l'auteur le plus lu, le livre de classe le plus répandu sur toute la surface du monde gréco-latin : pour le recopier en des milliers et milliers d'exemplaires (quelle consommation de Bibles se fait-il aujourd'hui dans le monde anglo-saxon?), il dut exister des ateliers, qui fabriquaient « en série » *Iliades* et *Odyssées*; soit un lecteur, soit un récitant y dictait à haute voix le texte qu'une équipe copiait; telles fautes, que nous rencontrons dans nos manuscrits, ne peuvent avoir que cette origine. Or, scribes et lecteurs, spécialisés en cette fabrication et passant toutes les heures de leur vie à ce travail unique, avaient bientôt la mémoire aussi farcie que celle des rhapsodes : ils devaient être les victimes des mêmes entraî-

nements hypermnésiques, sans compter les autres risques et tentations du métier.

Les rhapsodes étaient les plus sottes gens du monde, nous dit Xénophon dans le *Banquet* (III 6). Autant que nous pouvons connaître les éditeurs antiques, c'est le dernier des reproches que l'on doive songer à leur faire : ils semblent avoir exercé jusqu'aux limites permises, et même au delà, leur double métier de correcteurs de texte et de vendeurs de livres; leur finesse d'interprétateurs égalait leur adresse de commerçants... Les habiletés et profits du métier ont dû les inciter parfois aux extensions qui grossissaient le volume. La simple comparaison de nos *papyri* et manuscrits suffit, je crois, à dénoncer telles de ces malfaçons frauduleuses.

Au chant V (82-84 et 149-158), la douleur d'Ulysse nous est décrite deux fois en des vers semblables. Première description (82-84) :

Dans la caverne, Hermès ne trouva pas Ulysse : il pleurait sur le cap, le héros magnanime, assis en cette place où chaque jour les larmes, les sanglots, le chagrin lui secouaient le cœur [*vers 84* : promenant ses regards sur la mer inféconde et répandant des larmes].

Seconde description (149-158) :

La Nymphe auguste allait vers son grand cœur d'Ulysse, toute prête à céder au message de Zeus. Quand elle le trouva, il était sur le cap, toujours assis, les yeux toujours baignés de larmes, perdant la douce vie à pleurer le retour. C'est qu'il ne goûtait plus les charmes de la Nymphe! La nuit, il fallait bien qu'il rentrât auprès d'elle, au creux de ses cavernes : il n'aurait pas voulu; c'est elle qui voulait! Mais il passait les jours, assis aux rocs des grèves [*vers 157* : tout secoué de larmes, de sanglots, de chagrins], promenant ses regards sur la mer inféconde et répandant des larmes.

Les Anciens nous disent au sujet de 84 (= 158) : « Ce vers est ici superflu », et au sujet de 158 : « Ce vers a été répété un peu plus haut ». Mais le vers 83 a été symétriquement inséré en 157, où il est omis par un grand nombre de nos manuscrits; l'un d'eux l'enferme sous crochets. Par contre, en plusieurs de nos manuscrits, ce même vers 83 figure une troisième fois en surnuméraire, après V 204.

De même, le vers 91 est omis par la majorité des manuscrits et des meilleurs. C'est une simple sottise. Hermès est arrivé chez Calypso. Il est entré dans la caverne. La nymphe l'a

fait asseoir en un fauteuil. Elle l'interroge, puis elle l'invite à la suivre... dans la caverne où il est déjà :

Calypso fit asseoir Hermès en un fauteuil aux glacis reluisants, et la toute divine interrogea le dieu :

CALYPSO. — Tu viens chez nous, Hermès à la baguette d'or?... et pour quelle raison? Je t'aime et te respecte. Mais ce n'est pas souvent qu'on te rencontre ici. Exprime ton désir : mon cœur veut l'exaucer, si je puis le remplir, s'il n'est pas impossible [*vers 91* : mais suis-moi tout d'abord; que je t'offre les dons de l'hospitalité].

Ce disant, Calypso approchait une table, la chargeait d'ambroisie, puis d'un rouge nectar lui faisait le mélange et, mangeant et buvant, le messager de Zeus se restaurait le cœur.

La plupart des Modernes ont expulsé ce vers 91 qu'Eustathe veut légitimer, en alléguant le chant XVIII de l'*Iliade*. Notre vers est, en effet, la simple copie de XVIII 387. En ce chant XVIII, Thétis est allée chez Héphæstos demander des armes pour Achille. Elle approche de la demeure divine. La femme d'Héphæstos, Charis, l'aperçoit et vient l'accueillir au seuil :

Pourquoi viens-tu chez nous, ô Thétis aux longs voiles? Je t'aime et te respecte. Mais ce n'est pas souvent qu'on te rencontre ici. Mais suis-moi tout d'abord : que je t'offre les dons de l'hospitalité.

Charis fait alors entrer Thétis, la fait asseoir en un fauteuil (v. 389), puis appelle Héphæstos qui accourt et répète à Thétis les souhaits de bienvenue, en ajoutant :

Exprime ton désir : mon cœur veut l'exaucer, si je puis le remplir, s'il n'est pas impossible.

Quand Thétis n'est pas encore entrée chez Héphæstos, Charis peut prononcer le vers XVIII 387. Hermès étant entré chez Calypso, le vers V 91 est à n'en pas douter une insertion. Depuis un siècle déjà, la plupart de nos éditeurs critiques le rejetaient. Mais un papyrus récemment découvert nous fournit des renseignements plus complets. A la suite de notre vers 95, en effet, ce Pap[30] fort mutilé contient quatre vers surnuméraires 95 *a*, *b*, *c*, *d*, dont le texte exact nous échappe, mais qui sont à n'en pas douter un second discours de Calypso à Hermès.

En cette édition antique, l'accueil de Calypso comportait donc deux discours à Hermès, de même que deux discours

de bienvenue, l'un de Charis, l'autre d'Héphæstos, accueillent Thétis... Saurons-nous jamais ce que pouvait bien dire Calypso en son second discours sur le modèle de l'*Iliade*, elle répétait, sans doute, les paroles de Charis ou d'Héphaestos?

Strabon, décrivant le temple égyptien, parle de ces salles aux « nombreuses colonnes », *polystyles*, dont les lignes sans grâce ni régularité ne témoignent que d'un effort vers l'extension géante. On ne saurait trouver meilleure définition, je crois, pour les éditions ou manuscrits homériques, auxquels les commentateurs de l'antiquité appliquaient l'épithète de *polystiques*, « aux vers nombreux ». Ce mot se traduirait exactement en français par « plural ».

Les Alexandrins et leurs successeurs avaient sous les yeux une édition de l'*Iliade* qu'ils appelaient couramment la *Plurale*, de même qu'ils en appelaient d'autres les *Urbaines*, les *Vieilles*, la *Cyclique*, la *Marseillaise*, etc. De quand datait, de qui était cette *Iliade*? Eustathe nous raconte comment un certain Timolaos de Larissa avait doublé, vers par vers, tout le poème, en ajoutant un hexamètre de son cru derrière chaque vers homérique : est-ce l'*Iliade* de Timolaos que les Anciens appelent la Polystique?... Un autre avait mieux fait encore : il avait récrit toute l'*Iliade*, non pas en rondeaux, mais en distiques, en ajoutant un pentamètre (vers de cinq pieds) derrière chaque hexamètre (vers de six pieds) du Poète.

Les Anciens ne nous parlent pas d'une *Odyssée plurale*, analogue au poème de Timolaos. Néanmoins certains passages de notre texte actuel semblent garder la trace d'opérations toutes semblables. Le plus bel exemple nous est fourni par les questions d'Alkinoos, à la fin du chant VIII 536-586, et par la réponse d'Ulysse, au début de IX. La seule longueur de cet interrogatoire met le lecteur en soupçon. Les condamnations ou apologies des Anciens augmentent encore cette défiance. Mais la puérilité ou la sottise de certains vers est le meilleur des indices. En ces 45 derniers vers du chant VIII (542-586), c'est comme un dialogue de vers authentiques, qui sont du meilleur Homère, et d'insertions ou d'interpolations maladroites, qui sont des plus sottes « Lapalissades » que jamais bouche humaine ait proférées.

Les éditeurs antiques mettaient en « réclame », à la fin de chaque chant, le nombre des vers qu'ils avaient admis dans leur texte. Ils ajoutaient parfois d'autres appels à la curiosité ou à l'admiration du client. A la fin de chacun des chants de l'*Iliade*, le fameux manuscrit *Venetus A* porte encore l'annonce : *On a ajouté les signes d'Aristonicos et les notes de Didyme touchant l'édition d'Aristarque, etc., etc.* Mais le second chant se composant, comme l'on sait, de deux épisodes, — le *Songe d'Agamemnon* (1-493) et le *Catalogue des Vaisseaux* (494-877), — certains éditeurs ne tenaient pour homérique que le premier; l'un de nos manuscrits, qui omet le *Catalogue*, porte à la fin du chant la note du reviseur : *manque ici le Catalogue*, 384 *vers*. De même sorte, est la note que nous ont transmise tels de nos manuscrits odysséens après le vers 296 du chant XXIII : *Aristophane et Aristarque disent qu'ici, finit l'Odyssée.*

Rivaux des « vieux » Alexandrins, dont Aristarque et Aristophane de Byzance étaient les maîtres, les gens de Pergame et leurs disciples, les « Jeunes », raillèrent ces « coryphées de la vieille grammaire », ces « mutileurs, ces étrangleurs, qui bornent ici l'*Odyssée* ». Dès le IIIe siècle avant J.-C., le meilleur texte des Poésies, — au gré de Timon le philosophe, — était celui qui avait le moins subi d'élagage. Dans les *Histoires Variées* de Lucien (II 20), c'est Homère lui-même qui, interrogé aux Enfers, réprouve les condamnations alexandrines et déclare que les vers « obélisés » par Aristarque sont, tous, de son auguste main.

Aussi, quand la mode de la « jeune » esthétique l'emporta sur les façons de la « vieille » critique, le public fut-il soucieux de n'acheter que des Homères complets, non étranglés ni mutilés. « Ne pas enlever un seul vers au Poète »; avoir des copies « que n'ait raccourcies aucun redressement » : le libraire dut considérer cette double règle comme la première condition du succès commercial; seul, l'Homère complet, — voire complété, « revu et augmenté », — se vendait; copiste et éditeur faisaient leurs affaires, s'ils pouvaient inscrire en réclame, au bout de leurs chants homériques, le plus beau total de vers et affirmer, démontrer au besoin, que tous étaient légitimes, mais que nombre d'entre eux, absents des

éditions antérieures ou rivales, n'en étaient tombés que par la faute des hommes, — négligence, ignorance des scribes; mutilations des étrangleurs, — ou par les injures du temps.

Dans une description de repas, — pour prendre un exemple, — on insérait donc tous les vers homériques, que l'on pouvait emprunter à d'autres descriptions de repas. Relisez au chant I de l'*Odyssée* les vers 144-149 :

On vit alors entrer les fougueux prétendants : en ligne, ils prenaient place aux sièges et fauteuils; les hérauts leur donnaient à laver sur les mains [*vers 148* : les jeunes gens avaient couronné les cratères]; les femmes entassaient le pain dans les corbeilles, puis, vers les parts de choix préparées et servies, chacun tendait les mains.

Ce repas des prétendants vient après le repas de Télémaque et d'Athéna (136-143) :

Vint une chambrière, qui, portant une aiguière en or et du plus beau, leur donnait à laver sur un bassin d'argent et dressait devant eux une table polie. Vint la digne intendante : elle apportait le pain et le mit devant eux [*vers 140* : puis leur fit les honneurs de toutes ses réserves]. Puis le maître-tranchant, portant haut ses plateaux de viandes assorties, les présenta et leur donna des coupes d'or. Un héraut s'empressait pour leur verser à boire.

Certains de nos meilleurs manuscrits omettent le vers 139, d'autres le vers 140; un grand nombre omettent le vers 148; d'autres ajoutent un vers supplémentaire 148 *a*, qui n'est que le vers 340 du chant III; certains, enfin brouillent un peu l'ordre de tous ces vers : 148, 147; ou 148, 148 *a*, 147; ou 147, 148 *a*, 148, ou 149, 148.

La comparaison avec les autres descriptions de repas homériques montre que, dans notre festin des prétendants, le vers 148 fut ajouté en dépit de sa signification rituelle : c'est à la fin des repas, — non pas au début, — c'est pour l'offrande aux dieux, — non pour la soif des humains, — que ce « couronnement des cratères » prend place.

De même pour notre vers 140, la comparaison avec d'autres repas nous en montre le « déplacé », comme disaient les gens d'Alexandrie. Au chant XV, Télémaque demande à Ménélas la permission de partir tout aussitôt, dès le matin, avant le grand repas du jour (64-66), pour lequel rien n'est préparé : car on n'a pas encore fait le sacrifice quotidien; on n'a pas

abattu la bête qui doit fournir au rôti... Ménélas consent au départ; mais il ne veut pas que les hôtes s'en aillent à jeun : un repas improvisé leur sera servi par les femmes qui ont dans leurs réserves de quoi préparer un *en-cas*. On fait ainsi. Les femmes préparent un repas froid, tiré de leurs réserves.

Les expressions homériques définissent avec précision « ces réserves », que l'on garde à l'intérieur du logis, en quelque office surveillé par l'intendante : ce sont les reliefs des repas précédents, mets froids, « conservés à l'intérieur » et qui n'ont plus à être cuits « à l'extérieur », dans quelque dépendance du « haut logis ». Voilà donc le repas de fortune ou, si l'on veut, de circonstance. Mais en notre chant I (136 et suivants), il ne s'agit aucunement d'un tel repas : Athéna est arrivée à l'heure où l'on se met à table; Télémaque l'a fait asseoir au même festin que les prétendants, mais loin d'eux; tout était préparé ce matin-là (110-112) pour le grand dîner quotidien, dans lequel n'ont à figurer ni les mets de la réserve, ni, par suite, ce vers 140 qu'Aristarque obélisait.

On pourrait donner cent exemples de ces calculs, ruses ou malfaçons des scribes et des éditeurs. Mais ce travail conscient eut moins d'effets peut-être que certaines méprises, dont, malgré leur intelligence, ils furent les premières victimes : nombre de répétitions sont venues, comme d'elles-mêmes, s'imposer à leurs yeux, plus encore qu'à leur mémoire; elles étaient dans la marge; c'est de bonne foi qu'ils les firent passer dans le texte.

Souvent, un manuscrit d'Homère était, — est encore, — un indiscernable mélange : les vers en occupaient le centre des pages; mais tout autour, en haut, en bas, à droite, à gauche, en lignes serrées, en phrases abrégées, se pressait un commentaire qui, souvent, envahissait jusqu'aux interlignes du texte. Des citations de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* y figuraient en abondance, les unes servant à expliquer les mots rares ou les tournures désuètes, les autres venant illustrer ou compléter le morceau. C'est le voisinage, puis l'invasion de ces notes marginales ou interlinéaires qui ont introduit dans le texte de notre Vulgate nombre d'insertions dont on doit la débarrasser : « Il ne faut pas prêter aux poètes homériques le bavardage et les sottises des scribes et des éditeurs

anciens »; ainsi parle un homme qui a étudié du plus près nos manuscrits homériques, P. C. Molhuysen, — et c'est son précepte que j'ai voulu suivre [1].

***

Faciles à reconnaître, composées le plus souvent d'un seul vers, de deux, trois, quatre au plus, ces répétitions superflues, ces insertions, peuvent toujours disparaître du texte homérique sans le moindre dommage et, presque toujours, on en peut motiver la condamnation sans la moindre chance d'erreur. Il en va tout autrement avec les interpolations, — avec les éléments bâtards, que des faussaires ont fabriqués « à la manière d'Homère », puis introduits dans la trame de l'épos. Ce sont, d'ordinaire, de très longs morceaux, parfois même des épisodes entiers qui peuvent compter plusieurs centaines de vers. La bâtardise, le plus souvent, en est difficile à prouver avec une certitude évidente : critiqués, condamnés, puis absous ou amnistiés, puis remis en cause à nouveau et expulsés, il en est qui, depuis les Alexandrins jusqu'à nous, ont servi et servent encore de champ de bataille entre critiques et esthètes. Il n'est pas douteux néanmoins que des interpolations figurent en grand nombre et tiennent une grande place dans les deux Poésies.

Ici encore, les données des *papyri* sont venues confirmer les opinions des Alexandrins. Dans un des *Papyri d'Oxyrhynchos*, un érudit du IIIe siècle après notre ère, Julius Africanus, nous transcrit un épisode odysséen, que ne contient aucun de nos manuscrits et dont ne parlait aucun commentateur, aucun éditeur ancien ou moderne. Au chant XI, vers 44-50, Ulysse raconte le sacrifice qu'il fait devant la porte des Enfers pour attirer les ombres autour de la fosse sanglante :

Mais je presse mes gens de dépouiller les bêtes, dont l'airain sans pitié vient de trancher la gorge : ils me font l'holocauste, en adjurant les dieux, Hadès le fort et la terrible Perséphone [*vers 48-49 illogiquement répétés, car Ulysse a depuis longtemps tiré son glaive* : moi, du long de ma cuisse, ayant tiré mon glaive à pointe, je m'assieds];

1. *De tribus Homeri Codicibus* (p. 11) : Quam ineptias scribarum pro flosculis veteris sapientiae editores venditent. Imprimis studui ut firmis argumentis demonstrarem quantopere textus depravatus sit.

moi, j'interdis à tous les morts, têtes sans force, les approches du sang, tant que Tirésias ne m'a pas répondu.

Julius Africanus nous dit que le Poète ou les éditeurs d'Athènes, quand ils « suturèrent ensemble les vers et épisodes des Poésies », avaient laissé de côté, pour des raisons esthétiques, une trentaine d'hexamètres, une *Invocation aux Morts*, que lui, Julius Africanus, avait pu lire, complète ou incomplète, dans trois exemplaires homériques, à Nysa de Carie, en sa patrie d'Aelia Capitolina (Jérusalem) et à Rome, dans la Belle Bibliothèque du Panthéon, que lui-même (il était aussi architecte) avait bâtie près des Thermes d'Alexandre Sévère, pour l'Empereur en personne. Cette *Invocation* s'intercalait après les vers 36-43 de notre chant XI. En trente vers, Ulysse y faisait appel à divers dieux et démons de la mythologie levantine et de l'époque toute récente : Anubis, Hélios Titan, Zeus Chthonios, Phtha, Phren, Homosozo, Ablanatho, etc.! Quatre ou cinq siècles après les Alexandrins, un savant, un lettré, un architecte de la Bibliothèque Impériale se laissait prendre à de pareilles homériqueries! et une supercherie aussi grossière avait pu trouver l'entrée d'une bibliothèque publique, non seulement dans la Rome des atticisants et des bibliophiles, mais dans cette Nysa de Carie, où Strabon, deux cents ans plus tôt, était venu écouter les leçons d'Aristodème, fils de ce Ménécrate, qui avait été le disciple direct du plus grand, du plus célèbre des homérisants, d'Aristarque lui-même! En pleine civilisation non seulement lettrée, mais érudite, l'une des villes les plus lettrées, les plus scolaires des pays hellénisés, accueillait dans son Homère une pareille invocation, pour répondre au goût de cette grécité levantine, qu'avaient conquise les cultes égyptiens et chaldéens et chez qui les recettes magiques ou les invocations infernales étaient le dernier mot de la science, le remède à toutes les inquiétudes et à tous les maux!

S'il en fut ainsi durant les siècles de l'écriture vulgarisée, de l'enseignement démocratique, des bibliothèques municipales et impériales et de la librairie industrielle, qu'a-t-il dû se passer durant les premiers siècles de la Grèce illettrée, aux temps des rhapsodes errants et des récitations non contrôlées par les magistrats, les savants et les lecteurs des villes?

Et, même durant les premiers siècles classiques, à travers les milliers d'auditoires différents, sous les vents de l'agora ou du théâtre, sous les caprices des révolutions sociales et des modes littéraires, quels traitements les Poésies ont-elles dû subir pour continuer de plaire au public et d'en flatter les sentiments, idées, théories et préjugés?

Quelque profonde que soit notre ignorance de la vie publique et privée en cette Grèce archaïque, je crois qu'une méthode réaliste, utilisant les données de l'histoire et les données plus nombreuses et moins douteuses de l'archéologie et de la géographie, pourrait conduire à quelques conclusions acceptées de tous : l'exemple ci-dessus nous montre en quelle insouciance de la réalité historique les interpolateurs imaginaient le monde d'Homère et ne le peignaient que sur le modèle de leur propre temps. Dans notre *Odyssée*, deux sortes d'anachronismes au moins, — anachronismes de fait et anachronismes de goût, si l'on peut dire, — permettent de dater certains épisodes et de les rejeter en fin de compte comme des interpolations certaines.

I. — Parmi les anachronismes de fait, les Anciens dénonçaient déjà les supercheries du patriotisme local. L'épos était comme l'armorial de la Grèce, et la guerre de Troie en était la Croisade qui conférait une antique noblesse à ses participants : toutes les cités, tous les pays grecs voulurent donc y être représentés ou, tout au moins, nommés. Les Athéniens, pour légitimer leurs prétentions sur l'île de Salamine, avaient ajouté le vers II 558 de l'*Iliade*; les Mégariens, leurs rivaux, y avaient substitué un autre vers plus favorable à leurs revendications sur la même île. Les Athéniens encore, pour fonder leurs prétentions au commandement suprême contre les Barbares, avaient forgé les vers II 553-555 de l'*Iliade*, qui vantaient l'habileté tactique de leur chef Ménesthée, et, dans l'*Odyssée*, ils avaient introduit de force tels et tels vers en l'honneur de Thésée, que la majorité de nos manuscrits omettent. Les gens de Crète, de Chypre, de Messène, de Sicile, etc., en avaient usé de même.

Parmi les éditions qu'ils avaient sous les yeux, les gens d'Alexandrie mentionnent la *Crétoise* : c'était sans doute

le texte officiel qu'avait fait établir, pour l'usage de ses écoles et de ses concours, soit quelque grande ville de Crète, soit la communauté fédérale ou une association religieuse des peuples crétois... Or, de nos vingt-huit mille vers homériques, un seul nous parle des Doriens, et c'est au sujet de la Crète et de leur établissement dans cette île :

Au large, dans la mer vineuse, est une terre, aussi belle que riche, isolée dans les flots : c'est la terre de Crète, aux hommes innombrables, aux quatre-vingt-dix villes [*vers 175-177*, dont les langues se mêlent; côte à côte, on y voit Achéens, Kydoniens, vaillants Étéocrètes, Doriens tripartites et Pélasges divins] : parmi elles, Cnossos, grand'ville de ce roi Minos que le grand Zeus, toutes les neuf années, prenait pour confident.

J'ai mis entre crochets ces trois vers du chant XVII, que Platon ne semble pas avoir connus, car il cite le passage en les omettant.

Population mélangée et villes mixtes d'Achéens, d'Étéocrétois, de Kydoniens, de Doriens et de Pélasges : voilà un bon tableau de la Crète aux premiers siècles de la période classique, — après la descente des Doriens et leur triomphe sur les Achéens homériques. Mais rien dans la légende crétoise ni dans la tradition homérique ne permet d'admettre que Minos et Idoménée, antérieurement à la descente dorienne, aient régné sur un pareil mélange de peuples, — et tout le contredit... Une difficulté grammaticale aurait dû arrêter les homérisants. Comment le début du vers 178 « *parmi elles* » peut-il se rapporter aux différents peuples énumérés dans les vers précédents? grammaticalement, il faut sauter par-dessus les trois vers 175-177, pour unir *elles* à *villes*. Il semble qu'au temps de Platon, on n'avait pas à faire ce saut. L'Homère de Platon ne contenait pas ces trois vers, que l'Homère d'Éphore et de Strabon semble, par contre, avoir contenus.

De la même source et, peut-être, de la même main, sont deux vers surnuméraires du chant I, 93 *a* et *b*, que portaient certaines éditions antiques : la *Crète* y remplaçait *Sparte* dans le voyage de Télémaque. Il serait curieux de savoir comment la *Crétoise*, avec ces vers I 93 *a* et *b*, qui faisaient d'Idoménée le dernier des héros rentrés au pays après de

longues aventures, accordait tels autres vers, III 191-192, authentiques ceux-là, qui nous disent tout juste le contraire; car en III 191-192, Nestor dénombre Idoménée parmi les chefs qui sont rentrés d'Ilion sans encombre, avant Ulysse et les Atrides, sitôt la guerre terminée.

La *Chypriote* au dire des mêmes Alexandrins concordait souvent avec la *Crétoise*; or, dans notre *Odyssée*, il est des passages que, seule, peut avoir introduits une main dévouée à la gloire de Chypre et de ses familles royales.

Chypre et ses dynastes, si fameux, si puissants durant les premiers siècles de la Grèce posthomérique, n'avaient aucun rôle dans l'*Iliade*. La déesse de Chypre n'y apparaît que dans le seul épisode interpolé des *Exploits de Diomède*. Le nom même de l'île n'y figure qu'une fois, en XI 21, dans la description de la cuirasse d'Agamemnon : c'est Kinyras, le roi de Chypre, qui, ne pouvant venir en personne, aurait envoyé cette cuirasse en cadeau, quand il apprit l'embarquement des Achéens vers Ilion!

Dans notre *Odyssée*, Chypre n'apparaît qu'en trois passages douteux : une première fois en VIII 362, en ces *Amours d'Aphrodite et d'Arès*, qui, pour tout lecteur attentif, ne peuvent être qu'une interpolation de date récente; une seconde fois, en XVII 442, 443 et 448.

En ce chant XVII, Ulysse le mendiant répète un récit qu'il a déjà fait en XIV : nos vers XVII 427-441 sont la copie de XIV 258-262. On connaît le gros de l'histoire : Ulysse se dit un pirate crétois qui, à la tête d'une petite escadre, est allé croiser et piller dans les eaux de l'Égyptos; la chance a tourné contre lui; il a été attaqué et vaincu par les indigènes; ses gens, faits prisonniers, ont été emmenés en servitude...

Ici, les deux textes se séparent. Dans les quatre-vingt-sept vers authentiques 273-359 du chant XIV, Ulysse achève posément le récit de sa captivité en Égypte, de son départ pour la Phénicie, de son embarquement pour la Libye, de son arrivée chez les Thesprotes et de son évasion enfin à la côte d'Ithaque : tout se suit et se tient en ce récit qui est l'une des merveilles de notre *Odyssée*... Dans l'interpolation du chant XVII, au contraire, l'histoire tourne court : pendant que ses compagnons sont emmenés par les Égyptiens,

le Crétois est donné à un roi de Chypre, de la famille des Iasides, Dmétor, qui se trouvait là, en Égypte, — on ne sait comment! — et c'est de Chypre que le mendiant arrive en Ithaque... Les trois vers XVII 442-444 suffisent à bâcler cette fin. En vérité, ce fut pour introduire dans l'*Odyssée* le nom de Chypre et louanger la famille de l'un de ses dynastes que ce hors-d'œuvre maladroit fut interpolé.

Tout se passe dans l'épos, comme si Chypre, aux temps décrits, n'était pas encore un domaine des Grecs, mais continuait d'appartenir aux empires du Levant. De ce côté, Rhodes, la Lycie et les monts Solymes sont le dernier horizon achéen : c'est du sommet des monts Solymes, de ce seuil de la terre lycienne, que Posidon, rentrant de sa visite chez les Nègres du haut Nil, découvre tout à coup les mers occidentales et le radeau d'Ulysse (V 282-284).

On peut démontrer aussi facilement la « bâtardise » des vers et des épisodes où apparaissent, de l'autre bout du monde. la Sicile et la Sardaigne. Aux temps homériques, Ithaque était la dernière station achéenne vers le couchant; le détroit d'Ithaque était la sortie du monde civilisé et connu, l'entrée de cette « Mer du Noroît » (*zophos*, dit le Poète), qui était encore le royaume des merveilles et des monstres, des paradis et des enfers, des mangeurs d'hommes et des magiciennes. Les Grecs classiques n'abordèrent en Sicile, — la date est historiquement sûre, — que cent ans au moins après Homère, vers le milieu du VIIIe siècle : les aventures d'Ulysse chez les Cyclopes, chez les Lestrygons, chez Circé et devant Charybde et Scylla auraient paru tout à fait incroyables à des marins grecs qui, de *visu*, auraient connu les côtes siciliennes, italiotes et sardes.

II. — Certains anachronismes de goût ne sont pas moins flagrants.

Trois qualités essentielles faisaient, au dire des Anciens, le ton vraiment homérique : c'était l'harmonie des sons et des mots, la clarté des moindres phrases et l'urbanité souriante du détail et de l'ensemble. Ne considérons ici que la troisième, — l'urbanité, — faute de place pour considérer aussi longuement les deux autres.

Les Commentateurs antiques avaient fait de l'urbanité ou, comme ils disaient, de l'astéisme d'Homère un des objets de leur admiration et, tout à la fois, une des sources de leur critique : ne pouvait être homérique à leur gré ni un vers ni un morceau qui ne fût pas digne d'oreilles citadines, et tout vres ou tout passage vraiment homérique contenait quelque motif apparent ou caché de sourire, quelque intention ingénieuse ou délicate. Nos critiques modernes, depuis deux et trois siècles, mais depuis cent ans surtout, ont voulu nous faire goûter la simplicité, la naïveté, l'ingénuité même des Poésies. C'est tout justement à l'effort contraire que s'appliquaient les Anciens : Homère, à la cour des royautés d'Ancien Régime dans les villes policées et prospères de l'Ionie, n'aurait été naïf et simple que dans la même mesure et de la même façon que le « bon » La Fontaine au temps du Grand Roi, dans le Paris de Racine et de Molière.

Cette *Odyssée* « aux cent actes divers » était comparée par les Anciens à la forme la plus récente et la plus parfaite de la Comédie attique. Car l'Ancienne Comédie ne visait qu'au rire et trop souvent allait à la farce, nous dit Aristote; mais la Nouvelle, tout en restant spirituelle et gaie, voulait être sérieuse : tout dans l'*Odyssée*, comme dans la Comédie Nouvelle, concourt à capter, non pas le gros rire plébéien, mais le sourire des hommes cultivés et la réflexion des esprits sérieux; Homère et Ménandre en usent de même.

En ce rapprochement de Ménandre et d'Homère, les Anciens faisaient preuve de bonne critique : ni le ton général, ni les gaîtés les plus vives, ni les jeux de mots les plus inattendus de l'*Odyssée* n'ont jamais rien de la bouffonnerie ni, surtout, de l'indécence aristophanesques. Seul, un commentateur d'Aristophane pouvait maintenir la signature du Poète au bas des licencieuses *Amours d'Arès et d'Aphrodite* du chant VIII (266-369). Une simple lecture aurait dû, semble-t-il, les faire expulser. Aux vers 256-265, en effet, les danses commencent sur l'ordre d'Alkinoos : les jeunes gens en groupes exécutent des passe-pieds qu'admire fort Ulysse. Puis, au vers 370, Alkinoos fait danser seul à seul deux de ses fils, Laodamas et Halios, et, de 372 à 380 nous est décrite leur danse du ballon. En remettant bout à bout les deux passages,

on retrouve la suite logique et naturelle : comment imaginer dans l'intervalle une danse de groupes pour mimer les *Amours* du dieu et de la déesse?... La traduction la moins fidèle fait sentir au lecteur combien ces *Amours* diffèrent du reste de la Poésie : les lecteurs de la *Revue* en savent peut-être quelque chose [1].

Devant les ébats amoureux d'Ulysse et de Circé, chant X de l'*Odyssée* 344-359, le Poète tend aussitôt le joli défilé des servantes, qui préparent le festin en ce manoir sacré. Après les ardentes déclarations de Zeus à son épouse, *Iliade* XIV 346-355, c'est une nuée d'or qui tombe comme un rideau entre eux et l'auditoire. Même réserve en V 225-227, après le dialogue du soir entre Ulysse et Calypso (201-224) : « Tout au fond de la grotte, ils rentrèrent ensemble, pour rester dans les bras l'un de l'autre à s'aimer », et l'épisode est clos. Pareille était la fin de l'*Odyssée* authentique : Pénélope ayant enfin reconnu son mari, Ulysse ayant annoncé les nouvelles aventures qui doivent quelque jour s'ajouter aux anciennes, le couple, derrière la torche d'Eurynomé, gagnait la chambre nuptiale; puis, Eurynomé s'en revenait, « les laissant au bonheur de retrouver enfin leur couche d'autrefois ». Et c'était le dernier vers du poème, disaient les Alexandrins. Ici encore, le rideau tombait devant la chambre nuptiale.

On trouverait, je crois, les meilleures preuves de la réserve et discrétion homériques, en dressant le catalogue de certains sujets que le Poète évite et de certains mots qu'il écarte systématiquement.

Quand on a lu dans Oexmelin, d'Arvieux et Raveneau de Lussan la vraie vie des *Flibustiers, Boucaniers et Corsaires*, on cherche vainement dans l'*Odyssée* quelque réplique de ces belles cruautés, infamies et violences, dont était tissée la vie de ces honnêtes gens de mer : maisons et temples forcés, femmes violées, fillettes et garçons éventrés, hommes « chauffés », empalés et écorchés, villes flambées, barques coulées, pendaisons, assommades, noyades, têtes envoyées pour presser le paiement d'une rançon, doigts et oreilles arrachés pour emporter un anneau d'or, mares de sang, tripes en colliers au cou des magistrats... Quel petit saint est cet Ulysse qui, dans le

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1924.

sac de la ville des Kikones, respecte le bois sacré, le temple et le prêtre d'Apollon, ainsi que toute sa famille, et n'exige que quelques amphores de bon vin! Il est vrai que cet homme pieux se fait, en outre, « donner » par le prêtre des « présents merveilleux : sept talents d'or travaillé, un cratère d'argent »... Il faut, pour compléter l'histoire, relire le sac des églises et couvents de la Carthagène des Indes, prise par nos Ulysses français du XVIIe siècle, et les viols de nonnes, les massacres de moines et de prêtres que confessent, sans contrition ni remords, ces sujets du roi Très-Chrétien.

Mieux encore : on chercherait vainement dans l'*Odyssée* la moindre trace des besoins et nécessités physiques qui pèsent sur la vie du navigateur, comme sur la nôtre, et que nous décrit abondamment, en son latin d'église et en leurs plus ignobles détails, tel bon Allemand du XVe siècle, le moine bavarois Félix Fabri, dans ses *Navigations vers la Terre Sainte.*

Outre les conseils précis qu'il donne aux débutants pour satisfaire à bord les besoins impérieux de la digestion, il insiste avec charité sur les précautions « nécessaires et quotidiennes » à prendre contre la vermine : on doit profiter de la moindre escale sur la première plage, sur le premier rocher, pour se mettre nu et secouer au vent les hôtes incommodes qui n'ont pas manqué d'envahir tous les vêtements et contre lesquels ni soins ni recettes ne prévalent... Quel secret merveilleux permettait aux compagnons d'Ulysse d'écarter de leur noir croiseur cancrelas, puces, poux, punaises et moustiques? Car l'*Odyssée* ne parle jamais ni des uns ni des autres. Pourtant l'épigramme pseudo-homérique *Aux Pêcheurs* nous dit que les gens de mer d'alors, comme notre Bavarois, prenaient et jetaient leurs poux, et il ne saurait être mis en doute qu'alors comme aujourd'hui, les plages des grands et petits deltas méditerranéens étaient infestées de moustiques.

Si le Poète a négligé ces vulgarités et ces horreurs, ce n'est pas qu'il les ignorât, et son auditoire ne les connaissait que trop; mais ces marins n'étaient pas une populace; les rois et leurs fils, les chefs et les nobles, qui mettaient la main à la manœuvre ou à la rame et qui, à bord, vivaient en « camarades égaux », savaient conserver dans leurs manières et dans

leur langage leur citadine et spirituelle courtoisie. C'est avec un sourire qu'en III 47, Pisistrate offre à Mentor-Athéna la coupe des libations :

Étranger, prie d'abord Posidon, notre roi! car c'est à son festin qu'ici vous arrivez. Fais les libations! prie comme il est d'usage! Tu donneras ensuite à ton ami la coupe pour qu'il offre à son tour de ce doux vin de miel; il doit prier aussi les Immortels, je pense : tout homme n'a-t-il pas même besoin des dieux?

Pareil sourire en XVI 264-265, quand Télémaque et son père trament la vengeance contre les prétendants dont le nombre et la vigueur effraient le jeune homme; il souhaiterait quelque puissant allié :

Mais voyons! réfléchis! n'as-tu pas d'allié qui, d'un cœur dévoué, pourrait nous secourir?

Le héros d'endurance, Ulysse le divin, lui fit cette réponse : « Je vais t'en nommer deux : écoute et me comprends! Si nous avions, avec Zeus le père, Athéna, crois-tu qu'ils suffiraient?... ou faudrait-il chercher un autre défenseur? »

Posément, Télémaque le regarda et dit : « Pour de bons alliés, ceux que tu dis le sont, bien qu'ils trônent un peu trop haut dans les nuées! des mortels et des dieux, il est vrai qu'ils disposent. »

Nous avons là, je crois, le vrai ton de la plaisanterie homérique, — simple, rapide, sans pédantisme appuyé, sans allusions obscures ou délayées.

Six fois dans l'*Odyssée* la formule : « Quel mot s'est échappé de l'enclos de tes dents? » se rencontre au début d'un discours d'invectives ou de reproches. Elle signifie assurément : « Comment peux-tu lâcher cette folle parole? » Le ton railleur n'est pas douteux; mais il est difficile de mesurer la véhémence du reproche et d'en donner l'exacte traduction. Je croirais volontiers que les folles paroles s'échappaient de l'enclos de la bouche, comme parfois, pour courir vers le mâle ou vers la femelle, les bêtes en folie sautaient l'enclos de pierres et d'épines où le berger achéen les enfermait la nuit.

Quel que soit le sens précis que l'on adopte, il est visible que ces façons de dire n'avaient pas besoin d'explication pour l'auditoire : elles étaient passées dans le langage de l'épos, soit qu'elles eussent pour origine le parler populaire, soit qu'un très vieil aède les eût tirées et condensées de quelque comparaison en forme : « Telles s'échappent de l'enclos les

bêtes que, la nuit, les aiguillons de l'amour affolent, telles s'échappaient de ses dents les paroles affolées par la colère ou le chagrin... » La longue et lourde comparaison d'autrefois serait ainsi devenue notre légère et ironique métaphore, — fin bijou d'art remplaçant la parure de gros luxe.

Car, ici encore, la modération, la réserve et la finesse sont la marque de cette urbanité. Le Poète citadin aime le luxe à coup sûr : son langage est paré, orné, varié; mais la « broderie », disaient les Anciens, en est toujours sobre et discrète; elle n'a rien des tons criards, ni des pesantes et sonnantes clinquailles dont le rustre charge volontiers ses vêtements de fête et ses femmes.

Or, il est en notre *Odyssée* des vers qui sont d'un tout autre ton que la plaisanterie et la « broderie » vraiment urbaines : on rencontre de-ci de-là un gros rire et un gros luxe qui n'ont rien de la discrétion et de la finesse citadines. Les Alexandrins n'hésitaient pas à déclarer « inconvenants » tels mots et telles phrases que nous lisons encore en nos textes les plus critiques et qui font tache, en effet, sur le fin linon reluisant dont, sobrement, sont faits les vers du Poète, comme le voile de ses héroïnes et la robe de ses héros. Ici encore, il faut songer aux différents publics que les Poésies eurent à contenter à travers les âges et aux concessions qu'aèdes et rhapsodes durent consentir au goût changeant des siècles, aux nouvelles exigences de leurs auditoires.

Seule œuvre dramatique à l'origine, l'épos avait eu le monopole de la clientèle dans les villes royales et les sociétés aristocratiques d'Ionie, où son urbanité pouvait conquérir tous les suffrages. Mais ce monopole fut de siècle en siècle entamé, puis ruiné par les inventeurs et les acteurs des nouveaux drames tragique, comique et satyrique. Or ces nouveaux ouvrages, s'ils conservaient chacun sa part de « l'astéisme » épique, attiraient par d'autres attraits les foules démocratiques des siècles plus récents.

La tragédie conservait en son dialogue le sérieux, la délicatesse, la noblesse et le ton réservé de l'épos. Mais, dans la lyrique de ses chœurs, elle avait une parure éclatante et sonore, un peu lourde et parfois excessive, qui, souvent même, débordait dans les grands monologues.

La comédie, de son côté, offrait au gros public un régal autrement pimenté que l'épos : c'était comme un plantureux festin des plus fines et des plus folles plaisanteries, des fantaisies les plus rares, des obscénités les plus ordurières et des parodies les plus ingénieuses.

Et le drame satyrique, pour achever, empruntant à l'épos jusqu'à ses personnages et ses thèmes, parodiait ceux-ci, ridiculisait ceux-là, invertissait les histoires les plus belles, les situations les plus poignantes : de la *Cyclopée* d'Homère, sortait le *Cyclope* d'Euripide, et ce n'était plus dans l'œil de Polyphème que venait se planter le pieu brûlant...

Au chant VII de notre présente *Odyssée*, Ulysse est introduit chez Alkinoos : il se jette aux genoux d'Arété (1-145); il supplie; on l'écoute; on lui donne à souper; il mange et boit (146-147); Alkinoos ordonne à Pontonoos de remplir les coupes pour les libations aux dieux; Pontonoos obéit (178-184); Alkinoos prend alors la parole; Ulysse lui répond (208-225) :

Ne garde pas, Alkinoos, cette pensée. Je n'ai rien de commun, ni l'être ni la forme, avec les Immortels, maîtres des champs du ciel; je ne suis qu'un mortel et, s'il est un humain que vous voyez traîner la pire des misères, c'est à lui que pourraient m'égaler mes souffrances, et c'est encor de moi que vous pourriez entendre les malheurs les plus grands, car j'ai pâti de tout sous le courroux des dieux! Mais [laissez que je soupe, en dépit de ma peine!... Est-il rien de plus chien que ce ventre odieux! toujours il nous excite et toujours nous oblige à ne pas l'oublier, même au plus fort de nos chagrins, de nos angoisses! Quand j'ai le deuil au cœur, il veut manger et boire; il commande et je dois oublier tous mes maux : il réclame son plein!... Mais] vous, sans plus tarder, dès que poindra l'aurore, rendez un malheureux à sa terre natale! Que je pâtisse encor, que je perde le jour; mais que je la revoie!

A rencontrer ici les sept vers 215-221 que j'ai mis entre crochets, on éprouve la surprise que pourrait provoquer, dans un roman de madame de Lafayette ou dans une oraison funèbre de Bossuet, la tirade de Rabelais : *Tout pour la tripe!* On ne voit pas, en cette épopée courtoise et dans le manoir d'un roi, Ulysse le naufragé, qui doit ménager l'opinion et la politesse de ses hôtes, se taper ainsi sur la panse, puis continuer de souper, quand Alkinoos lui-même vient de dire (186-189) : « Doges et conseillers de Phéacie, deux mots :

voici ce que mon cœur me dicte en ma poitrine! Le repas est fini : qu'on rentre se coucher! Mais dès l'aube, demain, invitant nos doyens... »

Autre panse. Conduit par le porcher, le mendiant Ulysse arrive à son manoir. Avant d'entrer, Eumée lui donne les derniers conseils (XVII 273-279). Ulysse répond :

Je comprends; j'ai saisi; j'avais prévu l'invite. Prends les devants; c'est moi qui resterai derrière : qu'importent les volées et les coups? j'y suis fait [: mon cœur est endurant; j'ai déjà tant souffert au combat ou sur mer; s'il me faut un surcroît de peines, qu'il me vienne! Il faut bien obéir à ce ventre odieux, qui nous vaut tant de maux : c'est lui qui fait partir et vaisseaux et rameurs pour piller l'ennemi sur la mer inféconde].

Le grec laisse mieux voir encore la puérilité de cette tirade qui n'est qu'un centon maladroit, où l'on pourrait relever, vers par vers, les copies ridicules d'autres passages homériques. La plupart des Modernes l'ont justement condamnée.

La panse reparaît encore en 559 du même chant XVII. Pénélope a fait venir Eumée et lui a donné l'ordre d'amener le mendiant qu'elle récompensera de beaux habits, si elle sent en ses dires la vérité (549-550). Eumée se hâte de transmettre l'invitation et la promesse, mais en ajoutant quelque chose de son cru (556-559) :

O père l'étranger, la plus sage des femmes, Pénélope, t'appelle. Mère de Télémaque, elle vit dans l'angoisse; mais son cœur aujourd'hui l'engage à s'enquérir du sort de son époux!... si c'est la vérité qu'elle voit en tes dires, elle te donnera la robe et le manteau, [qui te manquent si fort, et mendiant ton pain à travers le pays, tu rempliras ta panse; te donne qui voudra].

Ce dernier vers est copié de XVII 11, où nous avons la formule complète et pleinement compréhensible, qu'il a fallu mutiler pour l'introduire dans notre interpolation.

TÉLÉMAQUE. — Vieux frère, écoute-moi, je vais rentrer en ville me montrer à ma mère; je la connais; je sais que ses cris lamentables, ses sanglots et ses pleurs ne trouveront de fin qu'après m'avoir revu. Mais toi, voici mes ordres : pour mendier son pain, amène-nous là-bas notre pauvre étranger; lui donne qui voudra ou la croûte ou la tasse; j'ai déjà trop d'ennuis; je ne puis me charger de tout le genre humain...

Les rhapsodes ou premiers éditeurs de l'antiquité en ont usé de même pour la parure du texte odysséen.

En XIII 81-90, le vaisseau phéacien emporte à toutes rames Ulysse endormi :

Mais déjà sur ses yeux, tombait un doux sommeil, sans sursaut, tout pareil à la paix de la mort [: comme devant le char, on voit quatre étalons s'élancer dans la plaine et pointer tous ensemble et dévorer la route sous les claques du fouet; ainsi pointait la poupe et, dans les gros bouillons du sillage, roulait la mer retentissante], et le vaisseau courait sans secousse et sans risque, et l'épervier, le plus rapide des oiseaux, ne l'aurait pas suivi.

Deux comparaisons se succèdent : ce vaisseau est un quadrige; ce vaisseau est un épervier. Les Anciens condamnaient le quadrige : Homère, disaient-ils, ne connaissait que les attelages à trois chevaux. Les vers 81 et 86 commencent de même (c'est la façon dont usaient les faussaires pour suturer leurs interpolations au contexte), si bien que l'on peut sauter du premier au second sans blesser ni la grammaire ni la logique. Des cinq vers intermédiaires, deux sont des copies ou des imitations un peu altérées de l'*Iliade*, en XV 679-693, où l'on retrouve non seulement tous les mots de notre texte, mais encore les deux comparaisons pareillement juxtaposées, — avec cette première différence que chacune s'applique à un héros, l'une à Ajax, l'autre à Hector, et avec cette seconde différence que les quatre chevaux ne sont pas attelés à un char; ce sont des chevaux montés, sur lesquels un écuyer voltige.

Autre couple de comparaisons au début de XX, vers 6-28, pour nous peindre la colère et l'insomnie d'Ulysse :

Tout son cœur aboyait : la chienne, autour de ses petits chiens qui flageolent, aboie aux inconnus et s'apprête au combat; ainsi jappait son âme indignée de ces crimes. Mais, frappant sa poitrine, il gourmandait son cœur :

Ulysse. — Patience, mon cœur! c'est chiennerie bien pire qu'il fallut supporter le jour que le Cyclope, en fureur, dévorait mes braves compagnons! ton audace avisée me tira de cet antre où je pensais mourir!

C'est ainsi qu'il parlait, s'adressant à son cœur; son âme résistait, ancrée dans l'endurance; mais son corps se roulait d'un côté, puis de l'autre; comme on voit un héros, sur un grand feu qui flambe, tourner de-ci de-là une panse bourrée de graisses et de sang; il voudrait tant la voir cuite tout aussitôt; ainsi, il se roulait, méditant les moyens d'attaquer, à lui seul, cette foule éhontée.

De ces deux comparaisons, il en est une au moins, la seconde, dont la « bâtardise » est certaine : elle est maladroitement soudée au contexte par la répétition du verbe *roulait*, et la grossièreté de cette « panse » nous est maintenant familière...

« Les comparaisons homériques, — dit Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, VI III) qui s'y connaissait, — sont de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice ». La plupart de nos comparaisons odysséennes donnent, en effet, cette impression d'ornements surajoutés. Il en est de même pour certains jeux de mots ou de sons. Comment en XIX 562-569 attribuer au Poète la paternité des ridicules calembours sur les deux *Portes des Songes*, dont l'une est de *corne* pour nous *corner* aux oreilles le bonheur et dont l'autre est d'*ivoire* pour semer notre vie d'une *ivraie* de mensonges? J'essaie de rendre par des équivalents les plaisanteries que le texte actuel met dans la bouche de la triste Pénélope. Pour en apprécier la valeur littéraire, que l'on imagine, en quelque scène de Racine ou de Corneille, un vers de ce ton :

Un éléphant, hélas! nous trompe bien souvent...

Encore ce vers serait-il métriquement juste : notre interpolateur a oublié en XIX 567 que le mètre homérique respecte la vieille lettre du digamma, disparue de l'écriture actuelle.

Ce n'est pas que tous les jeux de mots ou de sons fussent étrangers au texte primitif. En I 62, Athéna, demandant à Zeus la raison de sa colère contre Odusseus (nom grec d'Ulysse), use d'un calembour *Odusseus-odusao* qui ne peut pas se rendre directement en français; j'ai cherché un équivalent : « Aujourd'hui, pourquoi donc ce même Ulysse, ô dieu, t'est-il tant odieux? » On ne saurait mettre en doute que ces deux vers I 61-62 appartiennent au Poète. Mais cette ironique et légère boutade devient en XIX 395-466 un jeu de mots longuement préparé, lourdement appuyé et noyé dans une interpolation de soixante-douze vers : *la Chasse au Sanglier*.

Comment, à la naissance d'Ulysse, son grand-père maternel Autolycos, « le roi du parjure et du vol par la grâce d'Hermès », lui avait donné le nom d'*Odusseus*; comment Autolycos avait promis de faire un jour à son petit-fils les plus beaux présents; comment Ulysse, jeune homme, était allé chercher ces cadeaux;

comment ses oncles l'avaient emmené chasser sur le Parnasse; comment un sanglier lui avait fait une blessure à la cuisse, dont la vieille Euryclée allait reconnaître la cicatrice : toute cette histoire était contée en cette *Chasse au Sanglier*, que suture au contexte la répétition des mêmes mots en tête et en queue.

Elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'un conton de vers homériques, où l'on constate une intention nettement parodique. Que l'on imagine dans une tragédie de Racine deux vers de cette sorte :

> Ce héros était né de très nobles parents
> Parjures et voleurs...,

et l'on aura l'exact équivalent de XIX 395-399 :

> De cet Autolycos, sa mère était la fille, et ce héros passait pour le plus grand voleur et le meilleur parjure; Hermès, à qui plaisaient les cuisseaux de chevreaux et d'agneaux qu'il brûlait, l'avait ainsi doué, et la bonté du dieu accompagnait ses pas. Jadis Autolycos, au gras pays d'Ithaque, était venu pour voir le nouveau petit-fils que lui donnait sa fille.

Ces vers sont une parodie de l'*Iliade*, XXIV 535-536, et, seule, une intention ironique put accoupler au nom d'Ithaque l'épithète de « gras pays ».

Plus loin, sont répétés les dix vers V 476-485 qui décrivent le fourré où, sauvé du naufrage, Ulysse tout nu va chercher un gîte contre la dent des fauves, l'humidité de la nuit et la froidure de l'aube, au haut de la colline qui domine le fleuve. Les détails de cette description authentique tendent, tous, à nous promettre pour le héros un sûr et chaud couvert : la défaillance et la mort le guettent après les trois journées qu'il vient de passer, nu, sans manger, dans l'eau de mer. Ce fourré est donc une forteresse végétale, dont rien ne peut forcer le rempart, ni vent, ni brume humide, ni pluie : c'est un grand nid de feuilles sèches, dans lesquelles pourra s'étendre, se réchauffer, se cacher tout entier le héros, « comme une braise enfouie sous la cendre » et conservant sa chaleur... Ce gîte d'Ulysse devient en XIX 439-443 la bauge du sanglier! quiconque a vu bauge de sanglier sourira de cette couche épaisse de feuilles et de ce rempart impénétrable de verdure qu'éventrent chaque jour les sorties et les rentrées de la bête.

Or, Platon lisait une *Odyssée* où figuraient les vers XIX 395-396 et, par suite, tout cet épisode de la *Chasse*. Par contre, la *Chasse* ne figurait pas dans l'*Odyssée* d'Aristote, dont le propre témoignage est formel là-dessus : dans la *Poétique*, en effet, au chapitre VIII, il loue Homère de ne jamais traiter que l'essentiel du sujet et, par exemple, de ne nous avoir pas raconté dans l'*Odyssée* l'histoire de la blessure d'Ulysse sur le Parnasse. Avant la découverte des *papyri*, on essayait de concilier ces deux affirmations contradictoires d'Aristote et de Platon. Nous voyons maintenant, par l'exemple de notre papyrus d'Oxyrhynchos, qu'elles prouvent la différence des textes qu'avaient sous les yeux les deux philosophes : Julius Africanus a connu des éditions, où figurait l'*Invocation aux Morts* citée par lui, et d'autres, où elle ne figurait pas.

***

Quand on s'efforce de traduire les Poésies, sens et mots, et d'en rendre aussi les sonorités et le ton, il est une conviction qui lentement s'acquiert et que l'expérience finit par imposer : c'est que, de tous les textes grecs, il n'en est pas de plus facile à comprendre que les parties authentiques de l'*Odyssée*, mais que, d'ordinaire, il en va tout autrement pour les parties « bâtardes ». Le décousu, la puérilité, la banalité, l'imprécision grammaticale et logique, l'absurdité même des interpolations brisent l'élan et la patience du traducteur. Leurs mots inusités dans le reste des Poésies, leurs vers incorrects ou surchargés d'épithètes, chevillés ou bâclés, disloqués ou recousus, leurs bavardages et leurs coq-à-l'âne sont parfois les plus sûres marques d'origine. Ces premiers indices doublent de valeur quand le passage douteux est rattaché au contexte par la répétition, en tête et en queue, d'un vers, ou d'un hémistiche. Et la preuve me semble faite quand on rencontre de grossiers jeux de mots ou de sons, assonance, allitération, rime, calembour. Parmi les très nombreux exemples, qui peuvent nous montrer ces trois conditions réunies, voici le plus simple.

En II 267-295, Athéna, sous les traits de Mentor, vient rendre courage à Télémaque et lui offrir ses services. Les

prétendants lui ont refusé le vaisseau qu'il leur demandait pour se rendre à Pylos. Elle s'offre elle-même à le conduire :

ATHÉNA. — Télémaque, en ta vie tu seras [brave et sage, si la belle énergie de ton père est en toi! Ah! quel homme c'était pour aller jusqu'au bout et de l'œuvre et des dires!... Il faut que ce voyage ait ses fruits et s'achève. Ni Lui ni Pénélope ne seraient tes parents, si je doutais que tu remplisses tes desseins : il est si peu d'enfants à égaler leurs pères! pour tant qui peuvent moins, combien peu peuvent plus. Mais je vois qu'en ta vie, tu seras] brave et sage : la prudence d'Ulysse est tout entière en toi.

On voit nettement ici la suture habituelle aux interpolations, — la répétition des mêmes mots ou du même vers presque entier. On peut sauter du vers 270 au vers 279 sans perdre le fil; que perd-on dans les huit vers intermédiaires? un puéril bavardage sur lequel se détache la plus belle allitération peut-être de l'*Odyssée*, sept mots commençant par *p* dans les deux vers 276-277. J'ai tenté de rendre cette « beauté » : *peu, pères, pour, peuvent, peu, peuvent, plus.* Le reste de ce bavardage n'est qu'un centon où les vers, les mots et le sens sont d'une indécision égale. Doit-on conserver dans le texte de pareilles sottises?...

Pourtant, telles de ces interpolations, — et des pires, — semblent indispensables à l'ordonnance et même à la solidité de l'*Odyssée* actuelle : tout s'écroule ou, du moins, tout se fissure, si l'on cherche à les enlever. Comment se sont-elles introduites dans ce que les Anciens appelaient l' « économie », la « bâtisse » présente de l'épos? à quelle époque de leur existence, à quel tournant de leur transmission, les vers et épisodes ont-ils été réunis, et quelles transformations profondes ou quels remaniements la structure originale a-t-elle dû subir pour accueillir ces nouveautés pour devenir la « Poésie » unitaire que nous lisons dans nos manuscrits byzantins ou nos *papyri* ptolémaïques?

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

LETTRES DE MADAME DE STAËL

AU COMTE MAURICE O'DONNELL[1]

LVII

18 juin, Weimar [2].

Depuis le 1er de juin je n'ai aucune nouvelle de vous, le serrement de cœur que j'en éprouve est inexprimable, ma santé dont je ne me soucie guère en est tellement altérée que je me mets en route avec une fièvre et une toux continuelle. Je voudrais ne plus rien sentir, car enfin ai-je mérité pour tant d'affection cette inconcevable conduite, et si vous n'êtes pas un homme d'un caractère noble et sûr qu'est-ce que c'est donc que mes jugements? Je suis donc incapable de connaître personne et j'ai donné mon cœur à qui devait le briser! Vous m'avez donné votre parole d'honneur de m'écrire deux fois par semaine, *votre parole d'honneur* de venir à Coppet, et je croyais qu'un mot, une promesse de vous était ce qu'il y avait au monde de plus sacré. La terre manque sous mes pas, car, pendant cinq mois que nous avons passés ensemble, je n'ai pas observé en vous un seul mouvement, un seul mot qui pût me faire supposer une âme légère. Les deux lettres que j'ai de vous sont positives et devaient augmenter ma confiance, qu'est-il donc arrivé, vous a-t-on dit du mal de moi? Avez-vous cru la calomnie? Ah, je croyais que vous étiez sûr d'être tant aimé par moi que vous étiez mon défenseur auprès de vous-même. Votre

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1925.
2. Ms. f° 65.

père serait-il contre moi? Remettez-lui cette lettre de moi, mais si vous lui avez dit quel profond attachement j'ai pour vous, il ne vous aura pas dit de me laisser souffrir par l'absence des lettres tout ce qu'on peut souffrir de plus amer et, s'il vous l'avait dit, votre honneur vous eût défendu de lui obéir — votre honneur et votre bonté, je ne parle pas même de sentiment. Il me semble que je suis si malheureuse dans ce moment qu'un étranger me plaindrait; le duc et la duchesse envoient pour moi à la poste, tant mon changement leur fait pitié. Je dis ce qui est vrai, c'est que je n'ai pas de lettres d'Albert, mais lui, je sais pourquoi il n'écrit pas, ses lettres sont à Francfort, vous, vous m'avez dit que vous m'écririez à Veimar plusieurs fois et pas un mot! Votre oncle non plus ne m'a pas répondu, je n'ai rien reçu du prince de Ligne, Vienne a disparu pour moi. Qu'est-il donc arrivé? Ah, mon Dieu, quand je pleurais à Vienne dans nos disputes, que j'étais loin de l'état où je suis maintenant! La tête me tourne de douleur.

Adieu Maurice, pouvez-vous traiter ainsi celle que vous appeliez votre pauvre Corinne, et lui réservez-vous une peine plus déchirante que celle que l'imagination avait inventée! Alors, souhaitez-lui la même fin! Je fais des efforts inouïs sur moi-même pour triompher de ce que j'éprouve — j'ai pris de l'opium pour dormir, je reste ici jusqu'à après-demain, jour de poste. Comme une dernière espérance, je laisse Eugène un jour derrière moi pour qu'il vienne en poste me rejoindre après les lettres, enfin mon trouble est inimaginable. Si vous étiez malade, votre oncle aurait-il pu ne pas m'écrire? Rien n'est explicable et cependant est-il croyable que deux amis qui se quittent comme nous nous sommes quittés se deviennent étrangers en quinze jours? Il faut fuir de la terre si une telle conduite est possible, et les romans français n'oseraient pas la supposer — et vous, Maurice, vous que je regardais comme un modèle de loyauté, de certitude dans vos engagements, dans vos affections — non, c'est impossible — mais il l'est aussi que quinze jours se passent sans lettre — si vous étiez malade! Ah mon Dieu vous verriez dans cette lettre que je ne puis vivre sans vous. — Adieu.

Albertine voulait vous écrire pour se plaindre à vous du chagrin que vous me faisiez. Au nom de Dieu écrivez-moi exactement à Coppet.

Le 20 juin, en arrivant à Gotha, madame de Staël ne trouve toujours pas de lettres, et elle écrit à Maurice huit pages fiévreuses et désordonnées où tous les sentiments se mêlent, depuis la vanité de l'auteur qui estime que ses lettres valent bien la peine qu'on y réponde, et la superstition féminine qui lui fait ouvrir au hasard son dictionnaire allemand pour y trouver des présages, jusqu'à la douleur d'une amante délaissée, qui songe même au suicide, et qui découvre seulement au moment où on l'abandonne la force de son sentiment.

LVIII

Gotha, ce 20 [1].

Je ne sais si je pourrai vous peindre ce que j'ai souffert ce matin quand dans toutes mes lettres de Vienne je n'en ai point trouvé de vous, je ne croyais pas, Maurice, que votre âme noble et bonne dût jamais faire éprouver une telle douleur à personne, après une attaque de frisson cruelle j'ai passé le jour entier dans une angoisse qui ne pourrait pas se prolonger. Je me suis rappelé tous nos rapports ensemble depuis trois ans, vos promesses, ma confiance dans ces promesses, enfin je ne puis concevoir comment un tel attachement que le mien ne vous est pas de quelque douceur. Tout est-il donc illusion autour de moi, ne suis-je rien dans ce monde puisque vous ne mettez pas du prix à conserver cet intérêt si vrai, si dévoué, qui me ferait donner mille fois ma vie pour vous? De quoi m'accusez-vous? Quand j'aurais été trop vive, trop irritable, est-ce que nos derniers adieux n'étaient pas un serment de tout oublier hors l'affection mutuelle? Maurice, Maurice, avec quelle légèreté vous brisez un sentiment si fidèle et si tendre! Est-ce la promesse que vous m'avez faite de venir à Coppet qui vous gêne? J'irai en Italie si vous le préférez, à Vienne, je ferai tout pour que le lien qui m'attache à vous ne soit pas déchiré.

Vous m'avez tant dit que vous étiez ferme et durable dans vos sentiments, que toutes vos promesses étaient sacrées, que le devoir était pour vous *la poétique de l'amour*, vous m'avez écrit que vous avez pour moi *une tendresse qui était*

1. Ms. f° 66.

le premier sentiment de la vie, j'ai abandonné mon âme à la confiance, j'ai placé mon bonheur sur cette affection, quelque forme qu'il vous convînt de lui donner, et vous m'offensez le cœur jusqu'au point de ne pas m'écrire!

J'avais toujours cru que mes lettres avaient quelque intérêt, et vous inventez le premier parmi tout ce qui m'a connue qu'il ne vaut pas la peine de les recevoir, Maurice, cela est-il possible? Je vous écrivais les premiers jours avec tant d'intérêt, je n'entendais pas une nouvelle, pas un mot piquant que je n'eusse besoin de vous l'écrire; à présent, je suis dégoûtée de moi à un tel degré que je n'ai plus de plaisir à rien. Je me proposais d'écrire, et il y a huit jours que je me sentais plus de talent que jamais, ces huit jours ont dévasté mon cœur. Je vous estime si profondément qu'il faut que je renverse une idole si vous n'êtes pas un ami fidèle, et me direz-vous qu'on peut négliger quinze jours de répondreet cependant aimer? Non pas quand on a promis, non pas quand mon caractère vous est assez connu pour que vous soyez certain que chaque poste qui manque retranche à ma vie plusieurs années. Maurice, Maurice, vous avez eu de la peine dans la vie, comment en pouvez-vous causer, et à qui? à la personne, vous me l'avez dit vous-même, qui vous a le plus apprécié, le plus aimé. C'en est fini de la vie pour moi si vous n'êtes pas ce que j'ai cru, j'erre à travers du temps qui me reste, comme dans une forêt sombre où je ne puis distinguer les ombres de la réalité. Qui aura plus que vous cette expression si simple de vérité et d'honneur, d'autres peuvent avoir aussi du charme, mais cette dignité de l'âme, peut-on en avoir une fausse apparence? Et cependant ne seriez-vous pas sans vérité comme sans bonté si tout ce que vous m'avez dit disparaissait après huit jours d'absence? Depuis le 1er de juin pas un mot! Un mois et deux lettres tandis que j'en ai écrit dix! Cet anneau que vous m'avez donné, emblème de l'éternité, devait-il s'expliquer par huit jours? Vous vous êtes souvenu trois ans de cinq jours, et maintenant que vous avez pénétré dans le fond de mon âme, que vous tenez à ma vie et que je sens l'une fuir avec l'autre, vous me négligez ainsi, et vous le faites quand vous savez que le mal que vous me causez est affreux?

21.

J'ai laissé Eugène à Veimar pour m'apporter ce matin les lettres qui pourraient être encore arrivées à Veimar — le cœur me bat en l'attendant d'une manière qui fait [1] pitié — ah! l'on se ferait scrupule d'ôter à quelqu'un une portion de sa fortune, une occasion de succès et... et vous, vous! vous ne vous reprocheriez pas de me donner une fièvre de l'âme égale à celle qu'on éprouverait si l'on attendait la décision de tout son sort? Je suis seule en tête à tête avec Sismondi, enfermée quinze heures dans une voiture à penser seulement pourquoi vous ne m'avez point écrit, cherchant des mots allemands dans le dictionnaire, tirant au sort avec superstition sur le sens de telle ou telle parole, enfin dans un état moral si cruel qu'il y a, j'en suis sûre, des gens qui sont sortis de la vie pour moins d'accablement que cela. Coppet où je vais retrouver des souvenirs qui me déchirent, cette France, ma patrie, que je vais revoir sans y pouvoir rentrer, je supportais tout cela quand je me disais : Maurice y viendra, Maurice m'aime, son noble caractère a senti le mien, je puis me reposer sur une âme ferme et fidèle. A présent, je ne sais ce que je deviendrai, j'essaie de vous effacer de mon souvenir et depuis huit ans vous êtes le seul être qui m'ayez fait croire et désirer un avenir — le Brühl se retrace à moi, cet arbre où vous avez écrit mon nom, le jour de *Geneviève*, notre promenade à Laxenbourg, votre affection pour mes enfants — Ah! je ne puis vous arracher de mon cœur!

Amenez-moi Albert, ces bruits de guerre m'inquiètent, enfin décidez ce que je dois faire à cet égard, je vous l'ai confié, voudriez-vous aussi l'abandonner? Il vous aime, Albertine vous aime, Auguste m'écrivait qu'il souhaitait bien de vous connaître, vous étiez tant aimé au milieu de nous! Maurice, non, il ne se peut pas que vous rejetiez ainsi tant d'affections d'une espèce de personnes comme nous qui savons aimer et bien aimer! Maurice, j'ai prié Dieu ce matin pour une lettre de vous! Ah! si une esclave priait Dieu pour des lignes de moi, je ne pourrais exister en les lui refusant, et cette esclave, Maurice, je la suis parce que je vous aime!

1. Ms. f° 67.

21 à minuit.

Eugène arrive et point de lettres! Si ce que je souffre n'est pas votre faute, ne voyez dans cette lettre qu'un sentiment dont ni vous ni même moi ne connaissions toute la force.

Les dernières étapes du voyage sont rapides et sans incidents, le 26 juin, madame de Staël écrit de Francfort une lettre désespérée, où elle songe à la mort.

LIX

26 juin, Francfort [1].

Je ne dois plus vous importuner de mes plaintes, aussi bien je n'en ai plus la force, j'ai tant pleuré depuis deux jours que je suis ici et que je n'ai pas de lettres de vous! Schlegel, qui est arrivé, dit qu'il est impossible que vous ayez une conduite mésestimable, qu'il en répondrait bien qu'il ne soit pas d'accord avec vous; si cela est, d'où vient donc ce silence? Supprime-t-on mes lettres? Supprime-t-on les vôtres? J'envoie celle-ci à mon fils, il vous la remettra et m'enverra votre réponse. Si je ne trouve point de lettres de vous dans huit jours à Coppet, je ne puis plus vous écrire, c'en est donc fait cinq mois, trois ans! Ah Maurice, une fois vous regretterez une telle affection, mais je crois rêver par le cauchemar quand je me représente vous, brisant un lien scellé par tant de promesses. Ah! je vous estimais tant, j'avais une si haute idée de votre parole! Maurice, vous m'avez demandé une heure dans le jour pour songer à vous, cette heure c'est toute ma vie, et vous en faites une seule douleur! Il me vient quelquefois dans l'idée qu'avec ces bruits de guerre votre père vous conseille de rester, mais dites-le moi, un mot et je reviendrai au mois de novembre à Vienne, il me sera doux d'y être, j'y mènerai une tout autre vie que cet hiver, ce sera un établissement. Ah! si c'est cela que vous voulez, dites-le moi.

Il sort de chez moi dans ce moment une demoiselle Brentano [2] qui m'a dit que dans peu je ne vivrais plus. Si je n'ai pas une explication de vous pour ce silence, Dieu veuille que

1. Ms. f° 68.
2. La sœur de Clément Brentano, Bettina.

sa prédiction s'accomplisse! Il se peut que le cœur triomphe d'un sentiment, mais que l'on soit forcé de ne plus écrire à celui qu'on regardait comme un être parfait sous les rapports de l'honneur et de la vérité, qu'il soit dur et dédaigneux envers une affection sans bornes, cela ne peut se supporter. Il y a sept mois, comme vous étiez exact à m'écrire à Munich, et parce que depuis cinq mois votre affection et la mienne ont rempli ma vie, vous ne répondez pas à mes lettres! Vous savez, vous me l'avez dit, quelle douleur cause le silence, et vous me lancez au hasard de ce que je puis souffrir. Si j'ai eu des torts envers vous, méritent-ils une telle punition? Pardonnez et écrivez. Jamais un attachement si tendre n'a dû être repoussé — faites-en ce que vous voudrez, de l'amitié, de l'amour, de l'attachement, mais n'avoir plus de relations avec vous, mais vous devenir étrangère, plus qu'étrangère, puisque vous seul au monde ne me répondez pas [1]! — Vous m'avez dit une fois que peut-être je vous haïrais, ah! vous proposiez-vous alors de vous faire aimer pour me faire mal et plus que mal... [2] Se peut-il que cette sympathie soit effacée! Vous êtes libre de tout, je n'exige de vous que ce qui m'est dû, quelque retour pour ma tendresse; l'amour ne peut s'exiger, il peut finir sans que le cœur ait droit de se plaindre, mais, quand on s'est lié par tant de serments, l'amitié peut-elle se refuser! Maurice, Maurice, j'ai plus de dévouement pour vous que personne, je tomberai à genoux pour remercier Dieu si une lettre bonne de vous m'arrive, vous en épouseriez une autre que vous ne devriez pas plus m'oublier ni me négliger que Julie, vous savez bien que je vous aime autant qu'elle et plus qu'elle! Aujourd'hui un voyageur vous portera de l'eau d'arquebusade de Suisse que j'ai trouvée — je voudrais bien que le mal que j'ai au cœur pût ainsi s'apaiser — je vous le répète, que vous n'ayez plus pour moi la même vivacité de goût, il faut s'y résigner si cela est, mais qu'une amie qui donnerait tout ce qui dépend d'elle au monde pour votre bonheur soit ainsi délaissée, c'est une douleur qui sera, qui serait (*sic*) mortelle.

1. Ms. f° 69.
2. Ici une douzaine de mots ont été raturés par une deuxième main.

Madame de Staël passe ensuite par Heidelberg et Fribourg, voyant partout les écrivains et les philosophes, et se documentant en vue de son livre, et, le 30 juin, elle arrive à Bâle.

LX

Basle, ce 30 juin [1].

Me voici dans la même ville, dans la même chambre où tous les députés de la France vinrent chercher mon père il y a dix-neuf ans [2]. J'étais là avec lui, j'avais dix-huit ans [3], je croyais à tous les bonheurs. Le Rhin qui coule avec une étonnante rapidité sous les fenêtres de cette maison ne faisait naître dans mon âme aucune pensée mélancolique, le cours du temps ne m'avait apporté jusqu'à ce jour que des prospérités toujours nouvelles. Lavater vint nous voir [4], il prédit des merveilles de mon père, de ma mère, et de moi. Quatre ans après je suis revenue ici en retournant d'Angleterre et votre vieux général Wurmser vint me voir dans cette auberge; aujourd'hui, j'y suis, le cœur tout rempli de vous, entre la crainte d'une douleur horrible — point de lettres à Coppet — et l'espoir d'un bonheur inexprimable, vous recevoir chez moi, vous entourer de mes soins, d'une affection ingénieuse à vous intéresser, à vous amuser au moins par la diversité de la société, des occupations. Enfin, je plane entre un avenir désert, un avenir qui ne sera plus qu'un effort douloureux ou cette multitude de plaisirs qui naîtront d'un seul, vous revoir! Votre *parole* devrait me rassurer, mais j'avais aussi votre parole de m'écrire, laissons cela, Dieu seul sait ce qui se passe au fond de votre cœur pour moi, et mon sort sera décidé à Coppet.

Schlegel a vu Muller à Cassel, il s'est justifié tant qu'il a pu, il a mis ses paroles d'un côté, maintenant que ses actions sont de l'autre, mais, ce qui m'a fait plaisir, c'est qu'il ne

1. Ms. f° 70.
2. En juillet 1789.
3. Madame de Staël, née en 1766, s'est discrètement rajeunie de cinq ans.
4. Cette lettre permet de préciser ce que M. Kohler dit des relations de madame de Staël avec Lavater (*Madame de Staël et la Suisse*, p. 546). M. Baldensperger me signale que Sénac de Meilhan a publié en 1795, dans son traité *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France*, une lettre où Lavater raconte cette même entrevue. Cette lettre, trop longue pour être publiée ici, est fort intéressante.

croit point du tout à la guerre avec l'Autriche. Napoléon lui a dit que le seul homme qu'il enviait dans l'histoire c'était Mahomet. J'ai vu à Heidelberg un jeune comte d'Arnim[1] que je connaissais, et qui est vraiment spirituel et d'une beauté remarquable, il m'a menée au château de Heidelberg, à la tonne de Heidelberg; il prétend qu'une demoiselle allemande s'est évanouie en voyant cette tonne qui lui révélait, disait-elle, les merveilles de la création. Il y a dans les pays littéraires de l'Allemagne un certain genre d'affectation tout à fait curieux à observer, ce M. d'Arnim m'a donné tous ses ouvrages, autant en a fait Jacobi le poète, à Fribourg, de manière que l'essieu de ma voiture plie sous tous les dons de ce genre que j'ai reçus depuis un mois; l'Autriche en cent ans ne ferait pas courir de tels dangers à ma voiture. C'est pourtant une chose vraiment admirable que la culture d'esprit des pays que je viens de parcourir; à chaque poste, j'ai trouvé quelqu'un qui m'a parlé comme un homme de lettres dans les autres pays. J'ai pensé souvent que vous aviez fait la guerre dans les lieux mêmes que j'ai traversés, combien nos vies étaient alors étrangères l'une à l'autre! Maurice, cher Ritz, pourriez-vous vouloir qu'elles le redevinssent? Ou plutôt qu'un sentiment amer, la révolte contre le manque de foi, prît la place du profond attachement qui m'unit à vous et qui prendra, si vous n'entamez pas mon respect pour votre caractère, la forme que vous voudrez.

J'ai appris ici qu'un procès assez important que j'avais pour le ruisseau de Coppet est à peu près arrangé, ainsi je suis libre d'aller au mois de novembre en Italie si cela vous convient. Je préfère la Suisse pour mieux travailler à mon ouvrage sur l'Allemagne, mais comme j'appartiens tout à fait à mon sentiment pour vous, et que l'Italie d'ailleurs a beaucoup d'avantages, j'irai *seule* avec mes enfants vous rejoindre à Milan et vous mener à Rome si cela vous convient. Je suis également prête à retourner à Vienne si vous le préférez, je ne vous demande qu'une chose, c'est de me considérer comme une amie, ou une sœur, un être à vous enfin — je ne me croirai aimée de vous que si vous disposez

1. Louis-Achim d'Arnim (1781-1831), poète qui épousa Bettina Brentano.

de tout ce qui dépend de moi, comme vous le feriez avec Julie — le sentiment n'est qu'une fièvre douloureuse, si l'on n'établit [1]...

Cette lettre est la dernière qui se rattache au voyage à travers l'Allemagne et elle le résume en quelques mots enthousiastes. « C'est pourtant une chose vraiment admirable que la culture d'esprit des pays que je viens de parcourir... » Madame de Staël, qui semblait s'être un peu oubliée dans les plaisirs frivoles de la société viennoise, se ressaisit dans les studieuses villes de l'Allemagne du Sud, et retrouve en même temps ses impressions de 1804. Elle ne peut s'empêcher de comparer l'activité intellectuelle de l'*Allemagne* du Sud avec cet engourdissement de la pensée autrichienne qu'elle avait observé et qui devait durer encore plusieurs années, et, malgré toute la sympathie que l'Autriche lui inspire, on retrouve aisément la trace de cette comparaison dans les chapitres qu'elle a consacrés à Vienne en son livre *De l'Allemagne*.

IV

MADAME DE STAEL A COPPET
(JUILLET 1808)

Rentrée à Coppet, madame de Staël commença à rédiger ses impressions d'Allemagne. Elle écrivait en même temps chaque semaine à Maurice O'Donnell et le tenait au courant des progrès de son travail.

A partir du mois d'août, la correspondance prend un caractère trop passionné pour qu'il y soit question de littérature, elle subit ensuite une longue interruption pendant la guerre de 1809, et ce n'est qu'en 1810 que nous y retrouvons, à propos de la suppression de *l'Allemagne*, quelques détails intéressant l'histoire littéraire, sans être nouveaux d'ailleurs.

Du 1er juillet au 1er août 1808, madame de Staël écrit à Maurice cinq longues lettres qu'il est inutile de faire précéder d'une analyse et dont voici le texte : nous y voyons que madame de Staël reste en liaison étroite avec Vienne, et compte fermement y retourner, si des événements politiques imprévus ne s'y opposent pas.

LXI

Coppet, Suisse, ce 7 juillet [2].

J'ai trouvé une lettre de vous ici qu'on m'a renvoyée de Veimar, et quelle lettre! Vous croyez à la guerre, vous vou-

1. Le dernier feuillet de la lettre est perdu.
2. Ms. f° 70.

lez y prendre part et vous ajournez ainsi de la plus cruelle manière notre réunion! Je n'examine point quel est votre devoir, mais comment se peut-il que vous m'écriviez avec ce calme, que vous parliez d'autre chose quand vous me causez une douleur affreuse? Maurice, Maurice, avez-vous donc oublié ce que je suis et vous imaginez-vous que je puisse vivre ici en sachant votre vie en danger? Si la guerre a lieu, si ce malheur horrible m'est réservé, j'irai à Vienne, le prétexte de chercher moi-même Albert me le permet, et certainement je partagerai *tout* votre sort. Cher Ami, vous connaissez bien peu la force et la profondeur de mon affection pour vous, si vous vous représentez que je serais ici attendant de vos nouvelles au milieu des périls, non je ne le pourrais! Si vous étiez mal pour moi et heureux par une autre, je trouverais peut-être quelques ressources dans la fierté, mais Maurice exposé, Maurice, que je ne pouvais entendre tousser sans pâlir, exposé tout à la fois aux fatigues et aux blessures! Ah! Si vous le pouvez, épargnez-moi ce supplice, mais, s'il le faut, souffrez que je m'unisse à cette destinée, ou plutôt, je ne vous en demande pas la permission, j'irai à Vienne; je repartirais demain si je croyais comme vous à la guerre, peut-être vous exposerez-vous moins quand vous sentirez que je suis là pour en mourir!

Il faut aussi que vous acceptiez ce que je veux vous proposer, je vous enverrai mardi cent vingt-cinq louis de France sur un banquier qui est en relation avec Genève et point avec moi, je vous supplie à genoux de me permettre de vous les prêter; voici mes motifs, s'il y a guerre, si en effet une telle épreuve m'est réservée dans ce monde, vous aurez nécessairement besoin de plus d'argent pour des chevaux, pour vos gens, pour tous les genres de soins que votre santé exige, ne pourriez-vous pas vous trouver dans un pays où le papier n'eût pas cours et prendre une partie de cette somme en or? S'il n'y a pas de guerre, vous viendrez vers moi et nous parlerons affaires ou vous irez en Italie et j'irai vous rejoindre. Cher Maurice, je serais bien blessée si vous hésitiez à me permettre ce faible service, vous l'accepteriez de Julie, et vous avez bien peu de pénétration si vous ne voyez pas que je vous aime plus tendrement que personne au monde.

J'ai retrouvé mon fils, Benjamin, ma cousine; Matthieu arrive demain et la douleur que me cause la crainte de la guerre a tout empoisonné. Tout le monde me demande ce que j'ai, d'où vient ma tristesse et ma cousine aura seule la confidence de cette cruelle anxiété. Cher Ami, ce n'est rien que ce petit prêt, mais vous me ferez du bien si vous ne vous y refusez pas, il y a moins de danger à la guerre quand le cheval est meilleur, il y en a moins pour la santé quand on a plus de gens, ou de tentes, ou de lits. Je ne sais, mais toute mon âme est bouleversée; cette nuit, je n'ai fait que vous voir au milieu de tous les périls. Ah mon Dieu, Maurice, ne pouvez-vous donc pas m'épargner cette douleur! Si vous ne voulez pas demander un passeport pour la Suisse, demandez-le pour Rome, j'irai vous joindre à Milan; mes affaires de fortune sont dans un ordre parfait, mes amis à qui j'avais prêté de l'argent il y a quelques années me l'ont rendu, si je n'avais pas peur de vous fâcher, je vous aurais envoyé une assignation quatre fois plus forte, songez donc que dans les circonstances actuelles, j'ai cent vingt mille livres de rente sans un sol de dette, ainsi mon père avait arrangé sa fortune pour moi! Qu'en puis-je faire, si tout ce que j'ai n'est pas en commun avec ce que j'aime! Ah, je mépriserais bien la délicatesse qui, plaçant l'argent au-dessus de tout, accepterait le cœur et pas la fortune. Cher ami, si vous voulez un jour m'en prêter, je le recevrai comme je vous l'envoie. Comment puis-je vous peindre la vérité de mon sentiment pour vous! Il est si augmenté depuis notre séparation, il l'est tellement par les inquiétudes actuelles que je défie tous les pères, toutes les tantes de rien éprouver qui ressemble à mon dévouement pour vous.

Je reviens aux nouvelles parce qu'elles touchent à mon intérêt dévorant pour la situation de l'Autriche. La révolte de l'Espagne continue toujours, Ségovie a été passée au fil de l'épée, femmes, vieillards, enfants; on disait même que Barcelone résistait aux Français et que l'Espagne allait devenir une grande Vendée. L'opinion est tout à fait contre cet état de choses et je suis très persuadée que l'on n'entreprendra rien de nouveau cette[1] année, si tel était votre

1. Ms. f° 72.

avis, vous devriez venir pour la fête *centenaire* de la Suisse, qui aura lieu à Hinter Lacken (*sic*) le 17 août, c'est à dix lieues de Berne, on y vient de tous les coins de l'Europe, j'irais vous y joindre. Ah, mon Dieu, vous voir là, dans ce beau pays et ne plus craindre pour vous, non, je ne suis pas faite pour tant de bonheur, je ne l'ai pas mérité!

L'infant don Carlos a déjà voulu s'évader de Valençay, terre de M. de Talleyrand où le prince des Asturies et lui sont nourris aux frais de M. de Talleyrand. Le prince n'a pas voulu dîner avec lui, il est d'une tristesse profonde, et l'on m'assure que, malgré toutes ses fautes, il mérite de l'intérêt.

Si je pouvais penser à autre chose qu'à mon inquiétude pour vous, je vous dirais que mon fils Auguste est vraiment aimable et spirituel, et, ce qui vous touchera, il fait beaucoup de chimie; le laboratoire est préparé pour vous deux. Il dit, mon fils, qu'il se souvient de vous à Venise, et que vous aviez beaucoup de grâce chevaleresque, je lui sais gré de vous avoir ainsi jugé, il m'aime à la folie, et moi, je vous aime à la folie aussi — d'autres peuvent me faire souffrir, mais je sens que je ne saurais avoir de bonheur vif dans ce monde que par vous.

Dites à votre oncle que j'ai montré ses deux dessins à un connaisseur qui dit que c'est admirable, remettez-lui de ma part cette chanson de M. de Lally-Tollendal; s'il n'en sait pas l'air, je le lui enverrai noté, mais un Pont Neuf doit être connu d'un orthodoxe français comme le comte Jean. M. de Sabran me l'a envoyée avec quatre grandes pages pour me prouver qu'il doit se faire trappiste. Votre oncle ne m'a pas répondu, c'est mal. Albert dit que vous l'oubliez, se pourrait-il que moi Française j'eusse plus de mémoire dans le cœur que vous tous? Je vais envoyer à votre oncle quelque chose de Genève, j'irai demain choisir ce qui lui plaira le plus, je pensais à faire dessiner Coppet et sa vue, mais je n'en aurai le courage que si je vous y ai reçu. J'ai trouvé ici un hymne de Christine [1] et un du Prince de Ligne, tout le monde, excepté vous, me rend en affection un peu plus que je ne donne, mais vous, mais vous! Ah, point de

1. Christine de Ligne.

reproches, que Dieu veuille seulement que vous ne couriez pas de dangers, les torts me font encore moins de mal.

J'ai trouvé ici le bas-relief de Tieck [1] pour les trois tombeaux de mon père, ma mère et moi : ma mère prend mon père par la main pour le conduire au ciel, et lui, il jette un regard de bonté vers une figure à genoux et couverte d'un voile, c'est vraiment très beau et tout sera prêt quand je l'aurai fait poser — tout pour moi *si le* [sort] [2] et vous le voulez.

Adieu, je vous le répète, si vous le pouvez, épargnez-moi vos dangers, je veux bien les partager, mais il n'en est pas moins affreux de les souffrir. *God bless you*, apprenez-vous l'anglais, suis-je restée dans les habitudes de votre vie? Les Anglais ont envoyé un vaisseau chargé de quinquina en Hollande, on le leur a fait refuser. Vous ne me dites rien de votre santé, ah, mon Dieu! comme parler vaut mieux qu'écrire. Et votre père, que fera-t-il? Songez donc que je relis dix fois vos lettres et que je donnerais de mon sang pour les allonger et les multiplier. Adieu encore, il me semble que je reviens à la porte pour vous retenir — hélas, hélas — Vous revoir, vous revoir, c'est un si grand bonheur, qu'il me semble surnaturel.

8.

Matthieu est arrivé, il ne croit point à la guerre cette année avec l'Autriche, l'opinion en a plus qu'assez de l'Espagne. Je reçois une lettre d'Albert du 22 juin, et la vôtre était du 11, n'auriez-vous pas pu m'écrire pour me rassurer, après m'avoir si cruellement inquiétée? Maurice, Maurice, parlez-moi franchement, repoussez-vous une affection que vous ne remplacerez peut-être jamais, du moins pour sa vérité? Répondez-moi très vite pour que je prépare ou non mon voyage de cet hiver, j'irai volontiers s'il ne vous convient pas de venir.

1. Christian-Frédéric Tieck, sculpteur, frère du poète.

2. Le papier est déchiré ici, mais les mots *si le* se retrouvent sous la cire du cachet qui fermait la lettre (Cire noire ovale. Un cygne nageant. Au chef une grappe de raisin.)

LXII

Coppet, ce 12 juillet [1].

Cher ami, cher Maurice, quelle lettre je reçois de vous du Bruhl, que j'ai pleuré en la lisant! Oui, j'ai raison de vous admirer autant que je vous aime. Quelle simplicité, quelle noblesse dans les expressions! Je croyais vous aimer quand je vous ai quitté, hé bien, mon âme vous est mille fois plus soumise qu'à Vienne. Je vous vois sans nuage, je vous vois tel que je vous pressentais. Vous savez combien de fois j'ai été frappée de votre langage comme de quelque chose de sublime; vos lettres ont ce langage, et votre manière d'écrire est pure et céleste, comme votre regard. Cependant je vous blâme de me mander simplement que vous resterez, que vous servirez, ah, vous deviez vous troubler pour moi si ce n'était pas pour vous! Maurice, ai-de jonc si mal réussi à vous peindre mon sentiment pour vous, que vous puissiez vous le représenter comme acceptant en paix la possibilité de vos périls? Ah, cher Maurice, cette vie misérable apprend sans doute à souffrir, mais il est une douleur que la sensibilité véritable ne peut supporter, et souvent j'ai pensé que j'étais coupable envers mon père pour avoir pu lui survivre, mais, juste ciel, de quelles pensées faut-il donc s'approcher!

Maurice, mon parti est pris, et vous me blesseriez mortellement si vous faisiez une objection contre. Je conçois vos raisons pour ne pas venir, mais il n'y a rien de si simple que mon retour à Vienne, je trouverais quelque chose de peu noble à retirer mon fils dans ce moment, et je serais inquiète de lui si j'étais loin; j'ai déjà vu que ce voyage paraît très simple et j'y suis *décidée*, j'espère que les événements ne seront pas de nature à m'en empêcher, ayez seulement la bonté pour moi de vous arranger de manière à ce que vos occupations soient à Vienne, vous le pouvez en donnant des raisons de votre santé, de votre oncle, etc. Vous devez vous exposer pour la défense de votre pays, mais non pas rentrer dans les détails et dans l'ennui de la vie de garnison, j'espère que la guerre n'arrivera pas; si elle a lieu, vous la ferez et je la subirai. Je ne pourrais partir si la guerre était déclarée, mais je puis, beaucoup plus que vous, ne pas croire qu'elle

1. Ms. f° 73.

arrivera. Cher ami, je passerai encore l'hiver avec vous, nous n'irons pas dans le monde n'est-ce pas? Je veux mener une tout autre vie, j'arrive dans une tout autre disposition, c'est pour vous que je viendrai, c'est pour vous seul que je vivrai, votre oncle et le prince de Ligne, voilà quel sera mon cercle, j'écrirai, je serai encore heureuse si je ne crains pas pour vous... [1] soignez-vous comme moi, comme bien plus que moi, si je mourais, je ne le sentirais pas, si je vous perdais : je deviendrais folle de douleur. Cher Maurice, il est minuit, il est l'heure où je vous voyais; cette maison où je vous attendais, je ne l'embellirai pas cette année. J'irai de jour en jour du lundi au vendredi, jours des courriers, jusqu'au mois de novembre et puis j'arriverai. A la première poste, Albert et vous viendrez au-devant de moi, et quand je vous verrai tous les deux, j'aurai tant de bonheur que je pourrai dire comme Thécla : *j'ai vécu, j'ai aimé, je puis mourir* [2].

Je veux me relever de cette tristesse, vous dire des nouvelles, vous amuser, car je veux vous plaire, il faut que vous conceviez quelques moyens de bonheur pour repousser ce découragement dont vous êtes trop susceptible. Les nouvelles d'Espagne sont toujours à la résistance. Barcelone est assiégée par les insurgés, et l'on fait marcher sans cesse des troupes vers l'Espagne, le prince des Asturies y est singulièrement aimé. — M. de Talleyrand est toujours chargé de garder lui et les deux autres infants, ce qui fait qu'on dit qu'il a été nommé garde des sceaux — sots [3] — d'Espagne.

M. de Bonstetten, dont je crois vous avoir parlé, est chez moi dans ce moment, il vient d'Italie et de Naples, ce qu'il en raconte fait trembler : il revenait de Naples à Rome en caravane, avec cinquante personnes, et, se promenant par une admirable nuit de l'Italie, il aperçut sur la baie quelque chose qui l'étonna, c'étaient neuf têtes et des bras nouvellement coupés qu'on exposait [4] ainsi pour faire peur aux Napoli-

1. Une quinzaine de mots ont été raturés par une deuxième main.
2. Schiller, *Wallenstein*, *Piccolomini*, III, 8, v. v. 1765, 1766.

Ich habe genossen das irdische Glück,
Ich habe gelebt und Geliebet!

3. Écrit au-dessus de sceaux.
4. Ms. f° 74.

tains qui ne cessent de se révolter. Les détails de la Calabre font frémir, le Midi n'a point été atteint par la civilisation du XVIIIe siècle, ils ne calculent point, ils haïssent, les Allemands du Nord font des théories sur tout. A propos de théorie, savez-vous qu'on a décomposé en Angleterre le charbon et le soufre? Vous dites, vous autres chimistes, que c'est une belle découverte.

J'ai toujours le projet d'envoyer mon fils aîné en Amérique dans un an; mes propriétés là sont trop considérables pour qu'il n'y soit pas nécessaire, il le désire, et je reviendrai de Vienne au printemps lui dire adieu, je reviendrai, vous reviendrez je l'espère. L'été prochain, vous me récompenserez en le passant avec moi, l'été, plus que l'été, n'est-ce pas? Je conçois l'impression que vous a fait *Faust*, mais c'est une production singulière, c'est, si vous le voulez, la littérature du cauchemar, mais il y a une connaissance du mauvais principe, de l'ironie, du persiflage féroce tout à fait extraordinaire. J'ai vu à Leipsick un libraire allemand d'une lenteur, d'une niaiserie inconcevable, le pauvre homme n'aurait ni su ni pu faire du mal à un chat, hé bien, cet homme était ravi de Méphistophélès, il se frottait les mains de joie de ce que son compatriote avait si bien peint le diable; il espérait qu'il lui en reviendrait un peu de malice pour son usage particulier.

Savez-vous que la duchesse de Bourbon, la mère du duc d'Enghien, a écrit à Napoléon pour lui demander de revenir en France, quelle bassesse! Benjamin va faire imprimer son *Valstein*, je vous l'apporterai, je me suis *expliquée* avec lui et je crois que notre été sera calme, mais nécessairement triste. Ne vous donnez plus la peine de m'écrire à double adresse, cela n'est *plus* nécessaire. J'imprime aussi l'ouvrage du prince de Ligne [1], et j'en apporterai l'argent à mademoiselle Murray cet hiver. Coppet ce soir était d'une grande beauté, j'ai regardé cette lune qui se réfléchissait comme une colonne de feu dans le lac, ah, que n'étiez-vous là, vous la vie de toute la nature pour moi! Adieu Maurice, noble choix

1. Il s'agit du volume intitulé : *Lettres et Pensées du Prince de Ligne*, que madame de Staël publia en 1809. Marie-Caroline Murray servait de secrétaire au prince.

de mon cœur, adieu, écrivez-moi et ne me faites plus de peine. Adieu.

LXIII

Coppet, ce 19 juillet [1].

Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis deux courriers, il m'est arrivé une lettre de Monsieur votre père du 5 juillet, et plusieurs d'Albert. Si vous m'avez écrit à Francfort, vous pouvez être sûr que votre domestique ne l'a point affranchie, car mes lettres me sont revenues de là et rien de vous n'y était arrivé. Je suis très fâchée qu'il vous soit impossible de m'écrire exactement, car, dans ces temps de crise, je crois que sans imagination et même avec une sensibilité assez commune, il serait très naturel d'être fort inquiète. J'ai reçu une charmante lettre de la princesse Pauline, j'aurai du plaisir à la revoir cet hiver si les événements me permettent d'aller à Vienne, je voudrais fort que cela se pût, car je suis tout à la fois tourmentée d'y laisser mon fils, et j'éprouve une répugnance de délicatesse à l'en retirer. L'archiduc Jean a dit, quand il l'a reçu, qu'il le faisait par complaisance pour moi, mais qu'il se faisait une sorte de peine d'admettre un élève qui n'y resterait pas, enfin, je me sens un tel intérêt pour cette noble Autriche qu'il m'en coûte de nous en retirer. Aurez-vous la bonté de me mander s'il n'y a pas la plus légère raison de craindre qu'aucun enfant de cette pension fût employé — je vous demande pardon de vous donner la peine de répondre à toutes ces questions, mais vous me paraissez un si bon juge sur ce qui tient à la délicatesse en ce genre, que je devais m'en rapporter à votre manière de voir. J'ai reçu hier la visite d'un Prussien qui prétend qu'il y a beaucoup d'enthousiasme pour l'Autriche parmi tous les jeunes gens Prussiens, il est certain que l'opinion est tout ce qu'on pourrait désirer qu'elle fût, mais il semble que les hommes ne sont de rien dans la destinée des hommes. J'écris des lettres sur l'Allemagne dans lesquelles le morceau sur Vienne sera, je crois, selon votre cœur, j'avancerais si je n'étais pas très souffrante depuis quelques jours; j'ai beaucoup de chagrin que vous auriez pu m'épargner à bien des égards, mais laissons cela; vous me dites dans votre

1. Ms. f° 75.

dernière lettre du 25 de juin que *votre pays est un ami méconnu qu'il faut soigner dans le malheur*, cela est charmant, Maurice, je suis aussi peut-être une amie méconnue par vous, vous le verrez. La lettre de Monsieur votre père est moins aimable que celle qu'il m'a écrite cet hiver; c'est vous que j'en accuse, vous deviez lui peindre avec avantage une personne très enthousiaste de vous. Adieu je voudrais que vous ne négligeassiez pas la traduction de Coxe en français ou en allemand, il me semble qu'un homme d'une illustre naissance qui est en même temps distingué dans les lettres peut arriver à tout, et vous avez tout ce qu'il faut pour être cité dans ce genre si vous le voulez. Adieu encore, écrivez-moi, cela vous coûte peu de peine et change ma vie. Adieu; avez-vous montré mes lettres à votre père? Ce serait contraire à nos conventions.

LXIV

Ce 29 juillet, Coppet [1].

Je viens de recevoir une aimable lettre de vous, mon cher Maurice, et j'en avais bien besoin, je n'osais presque plus vous écrire, et cependant mon cœur était plus occupé de vous que jamais. Non, je ne suis point blessée de ce que vous ne venez pas ici, j'en reconnais la nécessité, mais je vous conjure d'employer votre esprit à rester à Vienne tant que dure la paix. Si la guerre arrive, vous exposerez vous et votre amie, j'y consens, votre patrie est la sienne, votre devoir est le sien, mais priez Dieu qu'il lui épargne une douleur que sa mort même n'apaiserait pas. Allons, cher ami, je prie avec plus d'ardeur que jamais, et, quoique vous ne soyez pas aussi religieux que je le voudrais, vous me faites du bien sans le vouloir en pénétrant mon cœur du sentiment le plus pur, l'estime et la tendresse pour vous.

Comme vous peignez spirituellement Frédéric Schlegel! Mais je vous demande de pardonner à son frère, souvenez-vous de votre joli mot *sur la guerre civile*, et ne montrez pas à mon fils que vous n'aimez pas son instituteur. Je vois par ses lettres que vous prenez un grand empire sur son esprit,

1. Ms. f° 76.

je le conçois, et je vous assure que W. Schlegel est une noble créature, à présent que vous n'êtes pas là, il partage ma peine, il comprend tout ce que vous êtes, il parle de vous selon mon cœur. Cher ami, je vous verrai le 22 décembre s'il plaît à Dieu, peut-être plus tôt, mais cette date du 22 répond à celle de nos adieux, et j'espère que vous serez bien plus content de moi cet hiver, mon sentiment pour vous a pris un tout autre caractère; l'amour-propre n'y est plus pour rien, le respect y domine, et je m'en remets à vous pour tout, excepté pour renoncer à vous voir, c'est le seul sacrifice que mon cœur ne puisse vous faire, aussi je crains d'avance que vous ne me fassiez des objections sur mon projet de cet hiver et je vous avertis qu'elles seront *inutiles*. Vous ne seriez pas à Vienne que je trouverais le moyen de vous voir en allant, en revenant, enfin je vous verrai si la guerre ne me met pas au supplice. Si vous saviez quelles nuits je passe quelquefois quand cette idée me saisit, mais à quoi sert de vous peindre ce trouble de l'imagination et du cœur, il le faut!

J'irai dans quinze jours à la fête centenaire de la Suisse, Matthieu et sa fille s'en retournent à Paris par ce chemin, je voudrais que vous connussiez Matthieu et qu'il vous connût, vous vous entendriez si bien. On dit que Talma vient à Genève, vous l'auriez entendu. Ah mon Dieu, mais je me soumets. Les nouvelles d'Espagne ne nous arrivent qu'à travers des difficultés sans nombre, mais il paraît cependant que la force de l'insurrection est entre le Portugal et Madrid, et vers le midi de l'Espagne, l'on croit en général que la flotte traite avec les Anglais, il est certain néanmoins qu'il y a deux cent mille Français en Espagne et Bontens le persan qui a un frère à Burgos, ne doute pas que tout ne soit apaisé dans un mois. On s'accorde à dire que le prince des Asturies a eu, depuis qu'il a quitté l'Espagne, une conduite très noble, et que l'archevêque de Tolède, Louis de Bourbon, dont on avait mis une prétendue lettre dans les journaux, est à la tête de l'insurrection. Les lettres d'Espagne n'arrivent point à Paris et l'Empereur jusqu'à présent reste à Bayonne, on prétend qu'il a dit qu'il mettrait l'Espagne à feu et à sang s'il tombait un cheveu de la tête de son frère.

Moi, vous savez que je m'intéresse personnellement à ce frère et je crois voir percer dans ses proclamations une douleur qui me touche.

J'écris mes lettres sur l'Allemagne, et mes amis à qui j'ai lu ce que j'en ai fait, disent que je n'ai rien écrit de mieux. — Schlegel prétend que l'idéal d'un Allemand, que j'ai écrit en parlant du plus parfait héros de roman, vous ressemble à me faire du tort, vous en jugerez, cela vous prouvera du moins que Schlegel pense terriblement de bien de vous au fond. A Munich, je m'arrêterai quelques jours pour me ranimer en philosophie, hélas, hélas, aurai-je alors ma tête à moi? Votre oncle a reçu, j'espère, ma lettre il y a quinze jours. Adieu cher et noble Maurice, adieu.

Est-il vrai qu'Albert s'est cassé une dent de devant en se battant à coups de poing. En est-il défiguré? Cela m'inquiète beaucoup.

Écrivez-moi toujours *ici*, et souvent je vous en supplie.

LXV

Ce 1er août, Coppet [1].

Je commence un nouveau mois, cher Maurice, en me disant que, s'il plaît à Dieu, dans quatre je serai près de vous, mais c'est encore un bien long intervalle dans ce temps séculaire; enfin, une volonté ferme de tout faire pour vous revoir est pourtant un grand motif d'espoir, car c'est vouloir qui gouverne le monde, du moins humainement parlant. J'ai eu avant-hier la visite d'un ami français à moi, Camille Jordan, dont je ne sais si je vous ai parlé, je l'ai trouvé fort aimable et je pensais que c'était triste de ne pas jouir de cette France comme nous en pourrions jouir, si tout était calme et que vous y vinssiez. On dit que l'Empereur s'est fait rendre compte par Fouché de l'opinion de la France et qu'il n'en a pas été content; en conséquence, il y a eu des arrestations à Paris et dans les provinces, mais des arrestations obscures et qui font peu d'effet, car pour tout, en France, pour l'humanité même, on ne compte que les noms connus. Savez-vous qu'on a dit que la nouvelle noblesse était impitoyable, parce

1. Ms. f° 77.

qu'elle était *sans quartiers*? Savez-vous que Sidney Smith[1] a été caché deux jours dans Lisbonne après l'entrée des Français; lui seul a décidé le prince de Brésil à partir; ce prince digne des princes ne savait rien du tout de ce qui se passait, et c'est Sidney Smith qui lui a montré le *Moniteur* où l'on annonçait que la Maison de Bragance avait cessé de régner. Voilà une lettre de Bayonne très sûre, quant à celle de Hollande, elle est douteuse, mais quoi qu'il en soit, vous comprenez qu'il ne faut pas me citer pour aucune nouvelle de Vienne, on le manderait à Paris, etc.

Je viens de lire des mémoires de M. de Humboldt[2] sur son voyage, qui m'ont fort intéressée, bien qu'il imite trop M. de Chateaubriand et confond la science avec la poésie, d'une manière qui nuit à toutes les deux; mais le sujet est si majestueux, cette nature d'Amérique est si imposante, elle est à la nôtre comme les héros de l'antiquité aux hommes de notre temps — elle attend des grands hommes, et je ne doute pas qu'elle n'hérite de la civilisation de notre vieille Europe[3].

Je voudrais vous envoyer les livres français qui paraissent, mais les libraires m'ont dit que tous les livres étaient envoyés à la censure à Vienne et y restaient des mois : cela est-il vrai? Alors je me contenterai de vous apporter mon choix qui ne sera pas nombreux. Il m'est arrivé encore hier une brigade d'Allemands, Vangenheim, Schoeneburg, que sais-je? C'est la seule nation qui mette encore la tête en dehors des barreaux. Il y a pourtant ici un beau prisonnier anglais qui m'a fait demander de me voir et que je n'ai pas reçu, parce qu'il lui fallait une autorisation pour passer la barrière française, je ne suis curieuse de personne. Si vous m'aimez encore, tout ce que j'ai d'imagination dans le cœur est satisfaite (*sic*), vous avez quelque chose de si chevaleresque dans le caractère, de si ferme et de si simple dans la route de l'honneur, que vous devez être aimé avec enthousiasme, ainsi fais-je. Dites à votre oncle que j'apprends des

1. L'amiral anglais Sidney Smith emmena au Brésil la famille royale portugaise.

2. Alexandre de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, dont la publication avait commencé en 1805.

3. Quelle prédiction, en 1808!

romances pour les lui apporter, oh douce expression : *apporter*! Cher ami, n'est-ce pas, je l'accomplirai!

Je n'ai point reçu de lettres de vous ni même d'Albert par ce courrier. Il m'en arrive seulement une d'Ouvarow qui me conseille de passer l'hiver à Vienne, j'ai inventé cela avant lui, n'est-ce pas?

Sans vouloir faire de ces belles lettres un commentaire qui n'y ajouterait rien, il est intéressant de signaler dans la lettre du 12 juillet une expression du sentiment de la nature que Rousseau avait déjà indiquée et qui annonce un des thèmes favoris du romantisme, mais qui est unique dans toute cette correspondance : « Coppet ce soir était d'une grande beauté, j'ai regardé cette lune qui se réfléchissait comme une colonne de feu dans le lac, ah! que n'étiez-vous-là, vous la vie de toute la nature pour moi. »

Au point de vue des sentiments, il n'est pas inutile de souligner l'évolution de l'amour de madame de Staël. A distance elle oublie les défauts de Maurice O'Donnell et toutes les petites brouilles de Vienne, et maintenant que son amour-propre n'est plus en jeu, elle est presque tranquille et goûte d'avance le bonheur de revoir Maurice en formant cent projets d'avenir. Mais il n'était pas dans la destinée de madame de Staël de connaître longtemps le calme, et cette paix allait être bientôt troublée.

V

RUPTURE AVEC MAURICE O'DONNELL
(5 AOUT 1808-FÉVRIER 1809)

Le 5 août, au milieu de ses travaux littéraires et de ses rêves amoureux, madame de Staël reçut de Maurice O'Donnell une lettre où il lui faisait d'amers reproches et lui signifiait durement son intention de rompre leurs relations. Les motifs exacts de la brusque décision du jeune homme nous sont inconnus, mais il est probable qu'il était déjà fatigué au mois de mai d'une liaison qui ne lui laissait aucune liberté; l'absence de son amie l'avait refroidi encore, et les médisances répandues contre elle dans tous les salons de Vienne par une foule d'envieux avaient achevé l'effet de l'éloignement. L'indiscrétion avec laquelle madame de Staël lui avait envoyé de l'argent le décida à en finir. Il était très délicat pour le jeune homme d'accepter de l'argent d'une femme plus riche et plus âgée, et sa fierté lui fit oublier tous les ménagements. Madame de Staël répondit par deux longues lettres le 5 et le 6 août, où elle lui demandait de ne pas la juger à distance et sans l'avoir entendue.

Le 14 août, elle recevait une nouvelle lettre datée du 30 juillet, dans laquelle son ami lui reprochait « la dissimulation » et « l'abus de confiance » et lui disait « un éternel adieu ». Il est difficile de savoir quels étaient les griefs de Maurice. Peut-être avait-il appris le vrai caractère des relations de son amie avec B. Constant; certes madame de Staël lui en avait parlé, et lui avait recommandé la précaution d'écrire sous double enveloppe, mais il croyait sans doute la chose tout à fait terminée, et il n'est pas impossible qu'on lui ait montré cette lettre que nous avons publiée dans notre chapitre III, où madame de Staël écrivait à Benjamin : « Je reviens avec le même attachement pour vous, un attachement qu'aucun hommage n'a effleuré, un attachement, qui ne vous compare avec personne sur la terre ; mon cœur, ma vie, tout est à vous, si vous le voulez et comme vous le voulez. » Maurice connaissait trop le style de madame de Staël pour douter de l'authenticité de cette lettre interceptée.

Mais je ne crois cependant pas que la police ait ainsi entr'ouvert ses dossiers, et il faut plutôt voir la raison de la colère de Maurice dans les bruits qui couraient à Vienne, d'après lesquels elle lui aurait refusé sa main. En effet, dans sa lettre du 14 août, madame de Staël déclare n'avoir jamais rien dit qui pût donner naissance à cette rumeur, et affirme qu'elle serait devenue volontiers sa femme. « J'ai été dix fois cet hiver prête à vous dire que si votre sentiment pour moi était vrai, je serais heureuse et fière de vous consacrer ma vie. »

Jusqu'ici madame de Staël n'a répondu aux reproches que par l'expression d'une vive douleur et des déclarations passionnées, mais à partir du 16 août, le ton de ses lettres change un peu, la fierté reprend le dessus, et une certaine colère se fait jour. Madame de Staël a conscience de son génie et de sa supériorité, elle laisse entendre au jeune homme qu'à tout prendre elle lui aurait fait honneur en l'épousant, et elle va même jusqu'à dire que, si Maurice l'abandonne, c'est peut-être parce que la nomination de son père au ministère des Finances lui ouvre de nouvelles perspectives d'avenir.

Quelques jours après, le 22 septembre, elle s'excuse de ce trait et recommence à se plaindre; elle expose au comte le prix de son amitié et lui dit qu'il n'aurait pas dû la dédaigner ainsi: puis elle s'attendrit, elle évoque les souvenirs déjà fanés de leur amour, la dernière promenade à Laxenbourg, le soir où elle avait joué *Geneviève*, et elle termine par des considérations religieuses et mystiques.

Mais ces pensées ne la consolent pas, et sa lettre du 4 octobre, où elle implore de Maurice la permission de le revoir à Vienne trahit un profond découragement et une véritable angoisse, « il faut qu'enfin je me cherche un abri pour l'hiver, et la neige déjà me chasse de la campagne »; elle annonce bien son intention de passer en Amérique et d'y commencer une nouvelle vie, mais elle parle de l'*Allemagne* comme de « son ouvrage testament » et tout nous montre qu'elle n'a plus aucun espoir dans l'avenir.

LXVI

Ce 5 août [1].

Votre lettre du 21 m'a déchiré le cœur — je ne m'attendais pas que le sentiment le plus vrai reçût une telle récompense; je ne sais pas ce qu'on vous a dit à Vienne, mais il me semble que vous pouviez, que vous deviez au moins me demander la vérité. Ce mot, *je sais tout*, est, j'ose le dire, inouï, vis-à-vis d'une personne qui ne vous a rien caché sur cette terre. — Vous avez un grand malheur au milieu de vos rares vertus, c'est de *croire à la calomnie*. Quoi qu'on me dît de vous, je ne le croirais pas si une parole de votre bouche le démentait. Je méritais cela de vous, car je vous ai aimé avec une vérité profonde, et sans qu'aucun calcul humain d'amour-propre pût se mêler à cette affection.

Vous m'accusez d'avoir osé vouloir vous être utile; je ne vous ai point mis à la discrétion de mon banquier; je lui ai dit que vous vouliez bien vous charger de payer la pension d'Albert, et que vous m'aviez prêté de l'argent pour mon voyage; d'ailleurs il ne vous connaît pas, et ne s'inquiète guère d'aucun nom. Je pouvais me permettre, ce me semble, au milieu de la guerre, dans des circonstances sans pareilles, ce que je n'aurais pas osé dans un autre temps. Vous me demandez si j'ai des *droits illimités* sur vous; je n'en ai sûrement pas par aucun lien que votre injustice envers moi rend à jamais impossible, mais vous ne pouvez pas empêcher que je vous aime, que je n'aille à Vienne, que je ne fasse deux cents cinquante lieues, cinq cents, mille, pour vous voir un quart d'heure et me justifier. Après être justifiée, vous serez avec moi comme vous le voudrez — mais, au moins, votre estime me restera, et peut-être regretterez-vous d'avoir brisé le sentiment le plus vrai que vous ayez inspiré dans votre vie. Je me creuse la tête pour concevoir ce qui vous a été dit — ma vie était, je crois, assez ostensible, je la passais tout entière avec vous; il faut donc qu'on m'ait attribué des propos que je n'ai pas tenus, car je n'ai pas fait un pas sans vous le soumettre, et des propos, grand Dieu, ne m'en-a-t'on pas dit de vous? Ne m'en a-t-on pas écrit depuis mon départ même que je n'ai pas daigné vous répéter, par exemple que vous deviez

1. Ms, f° 78.

avoir dit que *mes lettres pleuvaient sur vous* — quelle expression, si vous vous en étiez servi! Je n'ai pas seulement daigné m'en occuper. — Ah! Maurice, quand on m'a répété [à l'hôtel de Ligne[1]] que personne ne pouvait rester lié avec vous parce que vous croyiez et que vous appeliez les rapports injustes sur vos amis, je ne l'ai pas cru — et j'en suis maintenant victime. Maurice, [je ne vous demande plus cet amour que vous m'aviez juré[2]] je vous demande de ne pas juger mon cœur avant de m'entendre. S'il y a possibilité de passer, je passerai, et vous m'entendrez, non qu'aucun avenir puisse exister avec un homme qui m'a si cruellement méconnue, mais je ne veux d'autre vengeance de vous que la certitude que je vous *donnerai* que vous avez été trompé par tous, excepté par une malheureuse personne qui vous aime, et que vous désespérez.

Au nom de Dieu, répondez-moi!

LXVII

Coppet, ce 6 août à minuit[3].

Je vous ai écrit ce matin avec la fièvre, je ne sais pas du tout ce que ma lettre contenait, j'ai pleuré tout le jour, et j'y vois à peine, cependant je tâcherai de m'expliquer avec vous pour la dernière fois. — Je vous prie de faire attention à mes paroles, non à cause de moi qui ne puis plus être heureuse, mais à cause de vous qui trouverez un jour le bonheur dans une affection intime si vous réformez quelques défauts qui font un mal affreux à ceux qui vous aiment. En quoi méritais-je la lettre que j'ai reçue ce matin? Tout ce qu'il y a de plus nobles chevaliers en France n'ont point craint de recevoir des services de moi pendant l'émigration, je pourrais vous en nommer dix qui m'ont fait l'honneur d'en accepter, et quand vous pouvez, dans les circonstances où se trouve votre pays, être utile à vos soldats, aux officiers sous vos ordres, vous ne permettez pas à l'amitié de s'unir à votre caractère libéral et de servir avec vous la cause que nous aimons tous les

1. Les mots : *à l'hôtel de Ligne*, ont été raturés par madame de Staël.
2. Ces mots ont été raturés par une deuxième main.
3. Ms, f° 79. L'écriture de cette lettre est fort agitée et tout à fait désordonnée vers la fin.

deux. C'est en vérité une fierté bien au-dessous de vous que celle-là; si vous en vouliez, de la fierté, il fallait la placer à ne pas écouter, à ne pas croire des calomnies contre une personne qui vous croyait tellement son protecteur qu'elle craignait de vous nommer l'auteur d'un libelle contre elle. Je me trompais beaucoup en vous regardant comme mon appui, vous êtes mon accusateur, et mon accusateur après mon départ, quand je ne puis me défendre. Les absents sont un peu comme les morts, il n'est pas généreux de les condamner. Et que gagnez-vous, je vous prie, à vous laisser dire du mal de moi? Vous abaissez votre propre piédestal, vous dépréciez le sentiment que vous avez inspiré, et vous ne vous apercevez pas que, sous un faux air d'intérêt et de confiance, c'est à vous qu'on en veut quand on diminue le prix de l'attachement que je vous ai voué.

Qu'est-ce donc que l'amitié si elle ne vous défend pas?

> Sur son jugement seul un grand homme appuyé
> A l'univers séduit oppose son estime,

et quel univers que ceux qui vous ont parlé! Comme tout cela disparaîtrait en ma présence et démentirait tout à l'instant. Car je me sens un grand ascendant sur toute cette médiocrité jalouse, mais vous, que puis-je contre vous puisque je vous aime? — Souffrir et attendre que vous appreniez à me connaître. Vous n'avez jamais vu une personne de ma nature et vous voulez la juger par quelques propos inconsidérés, légers, à la française, et sans doute excités par un moment d'humeur contre vous; mais, je vous le demande, si vous étiez en prison au bout du monde, qui attendriez-vous, si ce n'est moi? S'il fallait exposer sa vie pour sauver la vôtre, sur qui compteriez-vous plutôt que sur moi? Vous ne pensez point à des liens avec moi que nos défauts à tous les deux rendent impossibles, mais respectez la vérité, la fidélité de ma tendresse et de mon dévouement pour vous.

Je ne sais si les Allemands ont mal interprété des gentillesses françaises, mais que je meure à l'instant si, depuis que je vous ai connu à Vienne, je ne vous ai pas été dévouée comme on l'est rarement dans ce monde — comment se fait-il qu'au lieu d'écouter tous les commérages de la ville vous ne tiriez pas parti de moi pour développer en vous

l'esprit distingué que la nature y a mis? Comment vous passez-vous si facilement d'une communication de tous les jours avec moi? Nul être jusqu'à vous, même dans les vicissitudes des sentiments de la vie, n'a cessé d'apprécier ce que je suis dans l'amitié, mais on dirait que vous me savez mauvais gré de vous aimer, et que j'ai détruit tous mes avantages à vos yeux parce que je vous aime. Au nom de Dieu, qu'en craignez-vous, de ce malheureux sentiment, que vous avez froissé sans pitié? — Je souffrirai, mais fièrement, et sans vous faire le moindre mal : j'ai vécu et je mourrai sans avoir causé de peine volontairement à personne.

Je vous reverrai cet hiver pendant le temps très court qu'il me faut pour juger votre âme dans vos regards, et vous ne me reverrez après de votre vie. Pourquoi donc êtes-vous amer contre moi? Depuis deux mois et demi que je vous ai quitté, je n'ai pas vécu une heure qui n'ait été remplie de votre souvenir; ce matin, quand votre cruelle lettre[1] m'est arrivée, j'écrivais à Eugène qui est à Paris pour lui commander d'apporter les parfums que vous aimez, les livres qui peuvent faire plaisir à votre oncle; dites-moi donc, Maurice, pourquoi suis-je ainsi? Ai-je besoin de vous pour quelque intérêt que ce soit, excepté celui du cœur? Interrogez, non M. Ouvarow et sa frivole perfidie, mais tous mes amis d'enfance, ils vous diront que je suis un être bon et vrai et comme vous avez traité cette personne qui vous aimait! Mais tout était oublié pendant les derniers jours[2]; nos adieux avaient effacé de mon cœur mille paroles que je ne devais pas entendre, et maintenant vous m'écrivez que nos rapports sont *altérés*, vous finissez *lestement* votre lettre par ce mot *mille amitiés*! Ah! quelle nature légère est la vôtre!

Avez-vous le droit d'être si sévère même pour un instant de coquetterie, quand vous humiliez le cœur qui ne vous demande que d'être sensible à sa tendresse? Maurice, vous vous jouez de la rare fortune d'être passionnément aimé, mais, croyez-moi, vous la regretterez — la vie n'est pas si douce, le monde n'est pas si bon, le sort n'est pas si prospère, qu'un ami fidèle soit tant à dédaigner. Je rougis de vous le

1. Ms, f° 80.
2. Deux mots ont été raturés par une deuxième main.

dire, mais il faut pourtant que je l'affirme, à travers des inconséquences, ma vie est celle d'une âme pure, et je méritais d'être aimée de vous — le talent, que j'ose le répéter, appartient à l'âme, et quand j'ébranlais votre cœur par *Delphine*, c'est que le mien était digne du vôtre; mais tout s'*altère* en vous par cette malheureuse habitude de parler et de faire parler sur les commérages de la ville; vos liens naturels résistent à ce défaut parce que personne ne parle à quelqu'un de ses parents, mais vos amis y succomberont tous. Comme le prince de Ligne a une manière plus large et plus sûre en amitié! Cent fois il m'a dit qu'il ne s'était jamais laissé brouiller avec personne; en effet, qui peut me juger comme vous? Ceux qui vous ont dit du mal de moi m'ont-ils vue à Stockerau mourante de douleur en vous quittant? Ont-ils lu mes lettres depuis deux mois? Savent-ils le mal que vous m'avez fait et que je vous ai pardonné?

Ah, Maurice, dans le moment même où vous m'accusez, ne me dites-vous pas que vous allez me *faire beaucoup de peine*, et d'où vient cette peine si vous n'étiez pas certain que je vous aime? J'étais en paix hier, je rêvais tout le jour le moment où je vous reverrais, la vie que je mènerais en travaillant et ne voyant que vous, votre oncle, le prince de Ligne et la princesse Pauline...[1], j'espérais que nos âmes se répondraient. M. Ouvarow, mesdames de Bellegarde et de Speck, la princesse Flore, madame Vrbna, tout ce factice du monde et de la vanité disparaissait pour moi en présence du ciel et de vous. Est-ce donc une illusion que tout cet enthousiasme? N'êtes-vous donc qu'un homme[2] plus irritable que reconnaissant? est-il vrai que je ne puis me faire entendre de vous, et que mon sentiment doit retomber sur mon cœur? Tancrède a dit :

J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.

Dieu me préserve qu'aucun malheur vous atteigne, mais, au nom de vos promesses, au nom de trois années et demie, au nom de cinq mois, au nom de votre frère à qui vous [avez

1. Deux lignes ont été raturées, d'abord probablement par madame de Staël, par une deuxième main ensuite.

2. Madame de Staël avait écrit d'abord « *un homme ordinaire* » puis a corrigé en *irrité*, enfin a raturé l'adjectif.

par]lé[1] de celle qui avait écrit *Delphine*, suspendez votre jugement et gardez-moi l'affection que vous m'aviez *promise* jusqu'à ce que je vous aie revu, ce n'est pas trop demander. Vous êtes mon juge, puisque vous avez le pouvoir de me percer le cœur, attendez au moins que j'aie parlé, cette grâce que je demande, un criminel l'obtiendrait, et le ciel sait si, de tous les êtres qui vous ont connu, il en est un qui vous ait plus tendrement aimé, qui sente mieux ce que vous êtes. Ah, Maurice, les larmes effacent ces lignes — Adieu.

LXVIII

Berne, ce 14 août[2].

J'ai reçu ce matin votre lettre de Baden du 30 juillet et je ne puis encore me persuader que de telles paroles s'adressent à moi : *l'art, la dissimulation, l'abus de confiance*, si j'avais montré votre lettre aux amis qui m'entourent maintenant, Camille, Mathieu, Elzéar, etc., ils vous auraient cru fou, mais cette folie ne m'en a pas moins donné un coup de poignard dont je ne guérirai jamais. Que vous dirai-je quand vous avez pu croire à tout ce qu'il y a de plus absurde, de plus vil, de plus stupide en moi! Que j'aie eu du plaisir à ne pas nier que vous m'aimiez quand tout le monde voyait que je vous aimais, c'est un sentiment si naturel dans une femme qu'il serait incroyable de le trouver mauvais; si vous n'aimez pas les passions malheureuses, vous homme, vous plus jeune que moi, vous d'une figure charmante, est-il naturel que je désire cette situation pour moi qui n'ai pas les mêmes avantages? Mais que j'aie dit que vous souhaitiez de m'épouser et que je je ne voulais pas, ce serait aussi vilain qu'absurde! D'abord parlons amour-propre, puisque vous y croyez tant — je sais que je suis fort riche, et, quand j'étais fille, je disais que je n'étais flattée que des hommages des chevaliers de Malte, parce que ceux-là ne pouvaient pas m'épouser; depuis que je suis veuve, il m'est arrivé dix fois qu'on m'ait écrit ou parlé dans ce sens, et je ne vous l'ai pas dit même à vous, de peur que

1. Il y a ici un trou dans le papier. Je n'ai pas retrouvé la date de la mort de ce frère de Maurice.
2. Ms, f° 81.

cette réflexion sur ma fortune ne vous vînt. Ce n'est pas tout; j'ai été dix fois cet hiver prête à vous dire que, si votre sentiment pour moi était vrai, je serais heureuse et fière de vous consacrer ma vie; qu'aurait donc signifié le refus d'une chose que le public aurait apprise le lendemain? Quand je vous priais de venir à Coppet, quand je vous offrais d'aller en Italie, la conséquence de cette réunion n'était-elle pas toute sur moi? Est-ce quand une femme n'aime pas un homme qu'elle quitte tous ses amis pour voyager avec lui? Enfin, est-ce quand elle ne l'aime pas qu'elle a la pensée de l'épouser, lorsque sa vie n'a besoin d'appui que pour le cœur? Et tout serait artifice; des torrents de pleurs, des convulsions chez madame de Vrbna, quarante lettres depuis deux mois, la résolution d'aller à Vienne, tout serait artifice pour faire croire que vous voulez m'épouser. Certes, je ne crois pas qu'une telle folie puisse entrer dans la tête d'un homme, et vous êtes à la fois bien modeste et bien vain : bien modeste, en ne croyant pas à un sentiment que tout vous atteste, bien vain, en imaginant que j'ai tant besoin de faire croire à votre envie de m'épouser.

Mais revenons aux faits : il n'y en a pas un qui ne soit d'une fausseté, mais d'une fausseté qui fait frémir pour la méchanceté humaine — je cherche à me rappeler tout mon hiver et je crois pouvoir vous attester qu'on ne m'a jamais parlé de vous et de moi sans que je ne vous l'aie répété et cela est arrivé rarement, car on s'est borné ordinairement devant moi à vous attaquer ou à vous louer : à vous attaquer, et je vous ai défendu avec une vivacité qui n'est sûrement pas oubliée de ceux ou de celles à qui elle s'est adressée; à vous louer, et Gentz, Sickingen, M. de Rottenhann, M. de Golowkin, Seckendorf, Hammer, le comte de Harrach, vous diront si vous le voulez comme j'ai su vous peindre.

Mais j'extrais de votre lettre que je ne puis relire sans un tremblement qui, je le crois encore, vous ferait pitié, deux faits que je puis confondre : *la veille de votre départ, j'ai parlé sans être provoquée*, etc. M. Ouvarow est à opposer à moi dans cette circonstance et je lui ferai dire *à vous* qu'il a altéré indignement la vérité, je vous demande ou je prendrai la permission de lui écrire en *vous* envoyant la copie de ma lettre, vous y verrez de cet Ouvarow des choses qui vous étonneront rela-

tivement à vous. Je ne puis m'expliquer sa conduite envers moi que par une irritation d'amour-propre résultant[1] d'une conversation avec madame de Rombeck où je soutins que vous et M. de la Tour aviez infiniment plus d'esprit que lui. Vous étiez malade et *j'ai dit que c'était par jalousie.* Le prince de Ligne est l'unique personne qui ait su mon état sur votre maladie, il m'a surprise fondant en larmes, il vous dira lui-même ce que je lui ai dit. Si je ne vais pas à Vienne, je lui écrirai, si j'y vais, il vous parlera, il a mieux jugé que vous, ce jour-là surtout, de mon attachement pour vous. Ces deux personnes exceptées, le prince de Ligne et M. Ouvarow, le mot de mariage ne m'a été prononcé par personne, du moins je ne me le rappelle pas, et, s'il me l'a été, Dieu m'est témoin que j'aurai répondu avec autant de respect pour vous que de modestie pour moi. Je vous le dis pour la dernière fois, mais vous n'aurez de votre vie ni une amie ni un ami qui vous aime, qui vous apprécie, qui vous ait été aussi dévouée que moi.

Maintenant, permettez que je vous juge à mon tour, du moins dans vos rapports avec moi : je n'ai eu, dites-vous, que des *expressions de tendresse* et quelques lettres éloquentes. Sans parler de ce dédain pour les lettres éloquentes qui valent bien les perfides faussetés d'un Russe francisé, je vous demanderai si de rester tous les soirs de sa vie avec un homme aussi agréable que vous, d'aller chez lui tous les jours quand il était malade, de n'exister que pour lui pendant cinq mois, de se décider à retourner à Vienne au premier mot de la possibilité de la guerre, si tout cela n'est rien comme preuve de sentiment. En retour de cela, vous avez négligé cruellement mon fils qui vous aime, vous avez cru (comme on m'en avait prévenue de vous), tous les commérages que mon succès devait entraîner dans une ville où les émigrés m'ont fait des ennemis et qui est en général fort étrangère au genre d'esprit que je puis avoir, et vous finissez, après m'avoir dit à Stockerau que c'était *pour notre bonheur réciproque que le prince de Ligne avait joint nos mains chez madame de Palfy,* après m'avoir écrit à Dresde que j'étais la *première affection de votre vie,* vous finissez par me dire un éternel adieu. Malheureux, quel mot! Comment une créature de Dieu peut-elle

1. Ms, f° 82,

le prononcer? Et à qui? A un cœur de femme, fût-il aussi coupable qu'il est pur, fût-il aussi ingrat qu'il est dévoué! Croyez-vous que c'est de la fermeté de me déchirer le cœur? — Quel mal vous en résultera-t-il? Quel danger courez-vous par là? Qui vous punira de m'avoir mise au désespoir? Votre conscience peut-être; mais sûrement aucune voix humaine, dans un pays où je n'ai vécu que pour vous, aucune voix ne vous dira : « Pourquoi la faites-vous mourir de douleur? » En effet votre lettre est un poison dont je ne guérirai pas. On m'a dans ma vie accusée d'inconséquence, d'impétuosité, mais aucun être vivant, aucun ennemi n'a méconnu que j'étais vraie et généreuse. M. de Sabran, qui est venu me rejoindre ici et qui s'est vu exposé dans la même situation de fortune que vous à ces bruits de la sottise, M. de Sabran me rend le témoignage le plus habituel que j'ai été parfaite de sincérité envers lui, et cette sincérité était plus pénible, car j'avais à lui dire que je n'avais pour lui aucun sentiment exclusif; hélas! elle était plus aisée avec vous que j'ai tant aimé!

Un soupçon, car vous m'apprenez les soupçons, m'est venu : vous me dites que vous m'envoyez un billet de moi; ce billet n'est pas dans votre lettre et l'adresse est de la main du copiste d'Ouvarow. Je crains bien qu'un tel homme ne vous nuise cruellement, vous ne le connaissez pas, et peut-être vous fait-il déjà du mal en vous ôtant mon affection, elle était de quelque valeur, et, quoi que vous en puissiez dire, le temps vous apprendra quelle personne je suis, et si je devais être jugée par les commérages d'un petit fat tartare. Je vous reverrai une fois pour ravoir de votre main et de votre main *seule* mes lettres. Vous me devez cet égard, aucun homme d'honnner n'a manqué à les remettre *lui-même*; cependant, si je vais en France, comme votre dureté m'y pousse, vous les brûlerez quand vous apprendrez de quelle manière votre funeste influence m'a perdue. — Choisissez — dans deux mois je me déciderai.

C'est à Coppet qu'il faut me répondre, songez que je compte les jours sans pouvoir dormir.

(*A suivre.*)

LA GUIRLANDE MARINE

LE MUET CONCERT

Je fermerai mes yeux au monde extérieur,
Pour ne pas voir, là-bas, suavement éclore
Le rosier triomphant de cette jeune aurore,
Ni la mer dérouler sa laiteuse splendeur.

Les pollens vont flotter dans l'espace enjôleur :
Un philtre sensuel jusqu'à moi s'évapore,
Pan fait frémir au loin sa cymbale sonore,
L'éternelle Circé me guette en chaque fleur.

Je veux que l'esprit seul parle à ma chair païenne;
Que, cloîtré dans moi-même, enfin, je m'appartienne,
Et que, tout attentif à de muets concerts,

Je reste jusqu'au jour, la tête mi-baissée,
A sculpter un sonnet qui porte ma pensée,
Comme un nouvel Atlas le nouvel univers.

L'INACCESSIBLE

Aujourd'hui c'est en vain que fleurit le gazon,
Comme un tapis brodé pour la danse des heures;
En vain que le troène, orgueil de la saison,
Éblouit mon désir par le plus doux des leurres.

C'est en vain que le myrte embaume le sous-bois,
Et que les lys, nimbés d'une pâle lumière,
Prolongent leur extase et s'inclinent parfois,
Pareils à des esprits immortels en prière.

Mon cœur est insensible aux charmes des pêchers
Qu'entoure le labeur musical des abeilles :
Que me font ces rameaux où des nids sont cachés?
Tant de parfums et tant de fragiles merveilles?

Car je suis, malgré moi, l'amant de l'infini :
La fleur la plus lointaine est la sœur de mon âme;
L'espoir que j'ai cueilli dans mes mains se ternit,
Comme la neige fond au toucher de la flamme.

Et ce matin, devant ces vergers et la mer,
Je songe aux plis secrets de l'Alpe verte et rude,
Où le rhododendron, rajeuni par l'hiver,
Remplit de sa ferveur la haute solitude.

LA LECTURE VESPÉRALE

Puisque ce jour fut grave, et que rien de frivole
D'un éclat mensonger n'effleura mon esprit;
Puisque la majesté du monde m'a souri,
Et que j'ai vu les dieux à travers leur symbole;

Puisque les fleurs d'avril, en m'offrant leur corolle,
M'ont fait bénir l'humus grossier qui les nourrit;
Puisque j'ai savouré le philtre qui guérit,
Et rouvert ma pensée à l'unique parole :

Il faut qu'à ce beau jour succède un divin soir :
De mon sommet hautain, je ne veux pas déchoir;
Aussi, devant la mer qui d'écume se frange,

Purifiant mon cœur de sa secrète fange,
Je lirai, jusqu'à l'heure où le ciel devient noir,
Les sonnets de Milton et ceux de Michel-Ange.

LES ALCYONS

Vois les alcyons danser sur les lames,
Fils de l'amertume aux ailes d'argent;
Vois les couronner, d'un vol diligent,
Les rochers où l'aube allume ses flammes.

L'eau joyeuse, ouverte au rythme des rames,
Courbe en arc-en-ciel son satin changeant :
Vois les alcyons danser sur les lames,
Fils de l'amertume aux ailes d'argent.

Quel essor léger! On dirait des âmes!
Un nuage, un seul, s'en va voyageant,
Esquif lumineux d'un ciel indulgent :
Sous les pins s'épand l'ardeur des dictames...
Vois les alcyons danser sur les lames...

ODE SAPHIQUE AUX VAGUES

Vous charmez mes yeux, ô mères des nuées,
Lorsqu'obéissant au vent matinal,
Vous tendez vers moi, l'une à l'autre liées,
Vos fleurs de cristal.

Vagues, vous plaisez à mon amour du songe,
Lorsque vous creusez vos humides berceaux,
Et qu'en vos replis Polyphème se plonge,
Sous un vol d'oiseaux.

J'aime votre rire et vos métamorphoses,
Les lucides jeux de votre agilité,
Et le sombre deuil de vos teintes moroses
Fait ma volupté.

Vous élaborez de féeriques échanges :
D'un baiser lustral, vous lavez l'univers,
Et les sons mêlés à vos liquides franges
Enchantent les airs.

Votre nonchaloir équilibre le monde,
Votre danse n'est qu'un labeur éternel,
Et vous unissez, alliance féconde,
La terre et le ciel.

C'est pourquoi mon art, ô fluides sirènes,
Pour flatter l'esprit, selon votre conseil,
Dans l'obscure ampleur des strophes protéennes,
Verse du soleil.

LE NOCHER

Là-bas, un rocher marin,
Dieu Terme d'un pré liquide,
Aveugle et couleur d'airain,
Surveille à jamais le vide.

Il est encor loin, le jour
Qui rend si sincère l'heure :
Les choses sont sans contour,
Et le réel n'est que leurre.

La navette d'Astarté
Traverse les molles trames
D'un grand nuage argenté
Qui luit au-dessus des lames.

Un éclat intermittent,
Une neige impondérable,
Font briller, un faible instant,
Les galets, amis du sable.

Comme le flot suit le flot,
Près des rives léthéennes,
Mêlant le rire au sanglot,
Vont d'écailleuses sirènes.

Pâles luminosités!
Quel vain hymen se prolonge?
De la cendre et des clartés!
De la musique et du songe!

La vie est lointaine ainsi
Que le clair jardin d'Armide,
Où l'Amour et le Souci
Joignent leur bouche perfide.

Plus d'orgueil, plus de regrets,
Un bonheur exempt de fièvres!
O regards jamais distraits,
Qui sont des baisers sans lèvres!

Et nous restons là, tous deux,
Effleurés par des vols d'âmes,
Au milieu du bruit douteux
Que font d'invisibles rames.

Nous restons là, sur le bord
De ces rivages funèbres,
Comme si déjà la mort
Nous berçait dans ses ténèbres.

Debout sur les cailloux froids
Que mouillent les vagues sombres,
Je lie à tes doigts mes doigts:
Deux ombres parmi des ombres.

Et notre commun espoir
Et notre ferveur égale,
Sans surprise verraient, labourant le flot noir,
Le Nocher stygien, dans la barque fatale.

ALFRED DROIN

LES LIVRES D'HISTOIRE

Un Grand-Maître de l'artillerie sous François Ier.
Le coup de Jarnac. — La Grèce moderne depuis un siècle.

Commençons par du Brantôme, mais en prévenant honnêtement qu'il ne s'agit pas d'une histoire galante. « Je me suis fort estonné, écrit Brantôme, que noz histoires françoises n'ont plus parlé de M. le Grand escuyer Galiot qu'ilz n'ont fait : car ç'a esté un très bon et sage capitaine en son temps. » Galiot de Genouillac, encore aujourd'hui, figure à peine dans nos histoires générales. Pour la première fois, il vient d'être l'objet d'une étude particulière : *Galiot de Genouillac, maître de l'artillerie de France*, 1465-1546, par M. de Vaux de Foletier, un jeune archiviste rompu aux bonnes méthodes, dont le travail, bref mais exactement documenté, épuise pour l'instant le sujet.

Jacques Galiot de Genouillac était né, disait-on, le jour de la bataille de Montlhéry (16 juillet 1465). La terre de Genouillac est dans le Quercy, mais le père de Jacques était maître d'hôtel du roi, et son oncle, Galiot, était un gros personnage, grand-maître de l'artillerie sous Louis XI et Charles VIII, qui avait eu beaucoup à peiner pour faire son chemin, et qui avait gardé de ses débuts l'âpreté au gain et le caractère chicanier d'un vieux paysan. Ce n'est d'ailleurs pas le premier venu. En matière d'artillerie, on lui attribue une invention qui a fait fortune, l' « escuage », c'est-à-dire l'idée d'incliner extérieurement les rais de l'affût sur le moyeu, pour en assurer la stabilité, ce qui fut fort admiré par Machiavel. Patronné

par lui, le jeune homme débute à la cour de Louis XI comme page; nous le trouvons en 1491 parmi les écuyers du roi, qui est maintenant Charles VIII; l'année suivante, il est grand écuyer du dauphin (un nouveau-né qui vécut peu), puis sénéchal d'Armagnac en 1494.

Il suit Charles VIII en Italie comme capitaine d'une compagnie de vingt-cinq lances. A Fornoue il est l'objet d'une singulière marque de confiance. Le roi savait qu'il serait personnellement visé et que son signalement avait été fourni par un espion. Neuf gentilshommes, qu'on appela « les preux du roi », prirent le même costume que lui, en étoffe blanche et violette semée de croix de Jérusalem. Galiot fut un des élus. A Moncalieri, quelques jours plus tard, le roi le provoqua à une épreuve de tir. Le roi le premier pointa un canon sur un morceau d'étoffe blanche tendu entre deux mâts, et ses trois boulets passèrent à deux doigts du but. Galiot, moins heureux ou moins habile, en passa à deux ou trois pieds. Pour son coup d'essai, le futur grand maître n'avait pas fait un coup de maître, à moins que ce ne fût un coup de maître courtisan. Sa faveur grandit, il assiste à la mort accidentelle du roi et est un des seize gentilshommes qui réclament et obtiennent l'honneur de porter son cercueil sur leurs épaules de Paris à Saint-Denis.

Il jouit de la même faveur auprès de Louis XII qu'il accompagne aussi en Italie. Il prend même part à une croisade organisée par le pape Alexandre VI (1501), se signale à Mytilène et a la chance assez rare de revenir. Il est d'une nouvelle campagne d'Italie, on le voit à Agnadel et à Ravenne, où il assiste pour la première fois à une vraie manœuvre d'artillerie. Justement le grand maître Paul de Benserade y est tué. Il le remplace (1512), étant déjà, dit Brantôme, réputé « pour entendre en cet art aussi bien qu'homme de France ». Sur ce qu'était l'artillerie à cette époque, et, d'une manière plus générale, sur les débuts de l'arme nouvelle, on trouve tous les détails désirables dans l'*Histoire militaire et navale*, qui forme le tome VII de l'*Histoire de la Nation française* de M. Hanotaux, et qui vient justement de paraître. Ce volume, terminé par le colonel Reboul, avait été commencé par le général Colin, dont la mort, sur le front de Macédoine,

a été une grande perte pour l'historiographie militaire. Ce volume, qui s'arrête au seuil de la Révolution, sera complété, pour la période moderne et contemporaine, par un second, que le général Mangin n'a pas eu le temps de terminer et qui l'a été par le maréchal Franchet d'Esperey.

Genouillac est surtout célèbre par son rôle sous François Ier. Dans la première campagne du nouveau roi, celle qui aboutit à Marignan, il trouve moyen de faire passer ses soixante-douze gros canons par des cols considérés comme impraticables à une armée. Malgré les trente-cinq chevaux attelés alors aux grosses pièces, on ne pouvait les traîner. Il fallut les sortir des affûts, les tirer avec des treuils, comme on le voit sur un des bas-reliefs du tombeau de François Ier. Et à Marignan, ils gagnèrent la bataille. François Ier s'en est un peu douté. La lettre juvénile où, le soir même, il raconte à sa mère sa victoire, fait sans doute une place excessive aux « trente belles charges de cavalerie où il a pris part », mais elle dit aussi : « Le sénéchal d'Armagnac (un des titres de Galiot) avec son artillerie ose bien dire qu'il a été cause en partie du gain de la bataille, car jamais homme ne s'en servit mieux. » Et Trivulce, d'après Guichardin, n'hésitait pas à reconnaître que, sans le secours de l'artillerie, « la victoire aurait été aux Suisses ». L'artillerie déjà sait pointer, se déplacer; à Marignan, elle comprend le besoin de se tenir en liaison avec les autres armes; la bombarde s'est allongée, les boulets de pierre sont maintenant de fer, ce qui leur permet, avec un calibre cinq fois moindre, d'obtenir des effets plus puissants. A Pavie, il en eût été de même. Déjà les impériaux, dans les rangs desquels les trente gros canons de Galiot faisaient de sanglantes brèches, couraient se mettre à l'abri, et leur artillerie avait été prise, lorsque François Ier, impatient de payer de sa personne, se jette devant ses batteries et les masque. Galiot en « cuyda désespérer », dit Brantôme. La victoire se transforma en désastre. François Ier reconnut sa faute, elle lui coûtait du reste assez cher pour qu'il n'eût pas à l'oublier. Galiot, qui figurait parmi les prisonniers, fut, dit-on, remis en liberté sans rançon par un officier espagnol auquel il avait lui-même, dans un cas analogue, fait la même gracieuseté.

Comblé d'honneurs et de biens, est-il allé plus loin? Une

tradition populaire lui prête une intrigue avec Louise de Savoie, mère du roi. Galiot avait deux devises qu'on trouve partout reproduites dans les églises et dans le château bâtis par lui dans son pays natal : *Sicut erat in principio et nunc et semper*, et : *J'aime fortune*. Elles figuraient sur un livre d'heures qu'il avait offert à Louise de Savoie. La première indique la constance, la fidélité, dans le sens général. La seconde est assez énigmatique. On a voulu lire : J'aime *fort une*, et il arrive en effet que le mot est ainsi coupé dans certaines inscriptions. Le livre d'heures en question ayant été égaré, à une époque d'ailleurs récente, nous ne pouvons voir comment cette expression équivoque y était écrite. L'explication romanesque serait plus romantique, plus vraisemblable est le sens habituel à l'époque du mot fortune : j'aime le hasard, les aventures, les risques de la guerre et de la vie. A l'appui de cette interprétation, M. de Vaux fait remarquer que la devise se trouve, à deux clefs de voûte de l'escalier du château familial d'Assier, gravée autour d'une roue, la roue fatidique de la Fortune. Les amours secrètes de Louise de Savoie avec Galiot de Genouillac doivent rejoindre au pays des légendes sa soi-disant passion contrariée à l'égard du connétable de Bourbon.

Galiot mourut, à quatre-vingts ans passés, peu de temps avant François Ier, peu de temps après son fils. La perte de ce fils a été le grand malheur de sa vie. François de Genouillac, issu d'un second mariage, avait été élevé avec le plus grand soin et avait fait honneur à son éducation. Il avait reçu les leçons d'un humaniste de valeur, Pierre Saliat, qui nous a laissé sa biographie. Le père n'avait pas eu le loisir d'apprendre le latin et le grec. Il le regrettait, car il tient à ce que son fils les apprenne, et s'intéresse à ses progrès, comme Gargantua à ceux de Pantagruel. Il assiste à ses leçons, se plaît à l'entendre réciter des passages d'auteurs classiques, notamment d'Aristophane et de Térence, qu'il se fait expliquer et sur l'interprétation desquels il donne son avis. Il ignore les lettres, mais les honore. Quant au jeune homme, il a un culte pour Virgile, qu'il sait par cœur au point de réciter tout le contexte d'un vers pris au hasard. Il est non moins brillant en escrime et en équitation, comme il sied à sa condition. Associé de bonne heure aux charges de son père, son suppléant et

successeur désigné à la maîtrise de l'artillerie, toutes les espérances lui étaient permises lorsque Montluc vint à la cour demander pour le comte d'Enghien la permission de livrer bataille en Italie.

On connaît la scène. Le conseil du roi est défavorable à tout risque, et Galiot tout le premier. Mais Montluc trépigne, gesticule, mime la bataille qui ne peut être qu'une victoire, sa flamme gagne le roi, et c'est à qui, parmi les jeunes seigneurs, sera de la fête. Une centaine d'eux en obtint la permission, parmi lesquels François de Genouillac, qui, pour aller plus vite, prit la poste. « Va donc, mon fils, dit le père, quérir la mort en poste. » C'est en effet ce qui eut lieu, il fut tué à la victoire de Cérisoles, à vingt-huit ans. Saliat raconte à ce propos un trait qui fait honneur au roi-chevalier. Informé de ce malheur, François Ier se réserve de l'apprendre lui-même à son vieux serviteur, presque octogénaire. L'ayant à sa table il lui demande, après de longs détours, s'il a des nouvelles du Piémont. Galiot connaissait la victoire et on lui avait dit que son fils était gravement blessé. Le roi tout ému ajoute : « Je plains son sort et le vôtre. — Est-il donc arrivé à mon fils quelque chose de plus triste? — Beaucoup plus triste que je ne voudrais », répond le roi.

Il reste de Galiot des lettres, conservées à la Nationale. M. de Vaux les publie pour la première fois, sauf deux, adressées au roi, qui étaient connues. Les formules finales et la signature sont seules de la main un peu fruste du vieux soldat. Mais le style est bien de lui. Il est simple et direct. Au roi qui lui donne des instructions sur lesquelles il fait des réserves, il répond : « Toutefois vous commanderez ce qu'il vous plaira, et sera fait ». On nous parle toujours de l'*imperatoria brevitas*. « Sera fait » c'est, qu'on nous passe le mot, de l'*obtemperatoria brevitas*.

***

Les légendes ont la vie dure. Tout le monde connaît le « coup de Jarnac ». L'expression s'emploie pour désigner un coup perfide, contraire aux règles, pour tout dire, un coup de spadassin sans scrupules. Le coup de Jarnac est pourtant

moins machiavélique. Il n'a rien de déloyal. Voilà plus de quinze ans qu'un travail très précis, *Le Duel de Jarnac et de La Châtaigneraie*, par M. A. Franklin, a fait la lumière sur cette vieille affaire et pourtant le terme a gardé son sens péjoratif. Une de ces histoires locales, qu'on aime à signaler parce qu'elles ont plus besoin de l'être qu'un « ciné-roman », nous donne l'occasion d'y revenir : *Jarnac à travers les âges* (Stock) par M. Robert Delamain. M. Camille Jullian, qui sait mieux que personne à quel point les histoires générales ont besoin du support des histoires locales sous peine de n'être que de la littérature, a écrit la préface de ce petit volume. Nous y voyons le domaine gallo-romain *Agernacus* (plus tard *Ajarnacus* et *Jarnacus*) devenir paroisse chrétienne, centre féodal, ville française, par l'effet du travail persévérant de l'homme uni aux dons de la nature.

Quant au coup de Jarnac, il a son intérêt, même en dehors de la rectification qu'appelle l'acception courante. C'est un incident qui jette un jour bien curieux, et même bien cru, sur les mœurs de l'époque. Ce Jarnac est un Chabot, Guy Chabot de Saint-Gelais, septième baron de Jarnac, courtisan très en faveur auprès de François Ier, grâce à la protection toute puissante de la duchesse d'Étampes, la favorite de la seconde partie du règne. Gentilhomme accompli, un des arbitres de la mode, il menait grand train et grande dépense, bien que de maigre fortune. La duchesse d'Étampes l'avait fait nommer gentilhomme de la Chambre, de manière à l'avoir toujours sous la main, une jolie main au petit doigt de laquelle Charles-Quint, traversant la France, n'avait pas négligé, disait-on, de passer un diamant. Les mauvaises langues ne se privaient pas de dire que le jeune Chabot vivait des générosités de la duchesse, bien que celle-ci, pour détourner les soupçons, lui eût fait épouser sa propre sœur. Le Dauphin, le futur Henri II, qui était sous l'ensorcellement de Diane de Poitiers, la rivale en beauté et en intrigues de la duchesse d'Étampes, demanda un jour à Chabot, pour le mettre dans l'embarras, comment il trouvait moyen de soutenir un luxe aussi peu en rapport avec ses ressources. Pris de court, Chabot répondit que sa belle-mère, la seconde femme de son père, « l'entretenait ». Le mot était malheureux. Le Dauphin répéta à qui

voulut l'entendre que Chabot vivait aux crochets de sa belle-mère, qui n'avait rien à lui refuser. Ce mauvais bruit fit son chemin dans ce milieu à la Brantôme, et Chabot dut donner un démenti injurieux au « lâche et méchant » qui l'avait propagé. Le Dauphin, de par sa naissance, était hors d'atteinte, il ne pouvait croiser l'épée avec personne puisque personne n'était son égal. Un de ses amis, qui était aussi du reste l'ami de Chabot, prit l'affaire à son compte et s'accusa de l'indiscrétion en maintenant que la confidence lui avait été réellement faite. Un combat à mort parut nécessaire, mais François Ier refusa de l'autoriser, car la duchesse d'Étampes craignait pour la vie de Chabot dont l'adversaire avait une réputation bien établie de fine lame.

Ceci se passait en 1546. L'année suivante, François Ier mourut, Henri II devint roi et Diane de Poitiers fut à son tour toute-puissante. Pour faire pièce à la duchesse d'Étampes déjà chassée de la cour, elle obtint que le duel fût autorisé. On laissa aux deux champoins un délai de quarante jours pour s'y préparer et la rencontre eut lieu en présence du roi, de la reine Catherine de Médicis, de la favorite, et de toute la cour, sur la terrasse du château de Saint-Germain, par un beau soleil d'été, le 10 juillet. Jarnac, comme offensé, — on disait alors comme « assailli », — avait eu le choix des conditions. Le combat eut lieu à pied après serment des deux adversaires qu'ils maintenaient leurs dires et qu'ils n'usaient d'aucun talisman, charme ni incantation. Le combat ne fut pas long. La Châtaigneraie se croyait si sûr du succès qu'il avait invité ses amis à un grand banquet déjà tout préparé, mais, au moment où il portait un coup d'estoc, il fut lui-même atteint d'un coup de taille au jarret gauche. Un second au même endroit le renverse. Jarnac se dégage et lui demande en vain de se rétracter. Il était en droit de l'achever, mais il n'ignore pas que La Châtaigneraie n'est là qu'à la place d'un autre. Il n'insiste pas et prie le roi de lui rendre à lui-même l'honneur en laissant à La Châtaigneraie la vie. « Ce ne sont que nos jeunesses qui sont cause de ceci. » C'est seulement à la troisième fois, et sur les instances de plusieurs personnages de marque, que le roi, d'assez mauvaise grâce, se laissa fléchir. Chabot se dérobe prudemment à l'enthousiasme de

ses amis qui voulaient le porter en triomphe; quant à La Châtaigneraie, humilié, déshonoré, il arrache l'appareil qu'on avait posé sur sa blessure et se regarde mourir. Restait le banquet : il fut pris d'assaut par la populace.

Nous avons de ce combat singulier une relation technique au-dessus de tout soupçon. C'est le procès-verbal rédigé « au plus près de la vérité » et signé par les héraults d'armes de France qui étaient présents au nombre de six, et dont l'autorité en la matière était souveraine. Ils ne font aucune réflexion sur le coup de Jarnac et personne dans cette magnifique et pointilleuse assistance n'y vit autre chose qu'un coup très habile et très réussi. Le roi, qui pourtant aurait eu des raisons de se montrer difficultueux, dit à Jarnac : « Vous avez combattu en César et parlé en Aristote. » C'est en un sens admiratif que « le coup de Jarnac » passa d'abord en proverbe; c'était un coup inattendu, non un coup répréhensible. Peu à peu la signification du terme a évolué.

L'auteur du coup de Jarnac et ses descendants sentaient si peu le besoin de se défendre contre une interprétation malveillante qu'une des tours du château de Jarnac portait avant la Révolution une statue de plomb représentant La Châtaigneraie avec son jarret tranché. Elle fut jetée dans la Charente en 1792 comme un souvenir de l'ancien régime, « objet scandaleux pour les patriotes ». Le château lui-même, qui datait de Louis XI, devient bien national après l'émigration de son propriétaire et tombe bientôt en ruines. Il sera évalué à mille francs en 1811 par l'architecte chargé autrefois de son entretien, et déclaré irréparable. Acheté par la ville en 1812 pour 1377 francs, on l'abattit pour faire une place publique. Pour les archéologues et les artistes, c'était un nouveau coup de Jarnac.

***

Les Grecs modernes sont très fiers de leurs aïeux, — et on le serait à moins, — il leur arrive pourtant de trouver que la Grèce ancienne fait un peu trop oublier la Grèce nouvelle. Et il faut bien avouer qu'on leur parle toujours du Parthénon, d'Homère, de Sophocle, de Platon, de Périclès, de

Démosthène, au point de les écraser sous le poids de ces gloires deux fois millénaires. Le même sentiment était du reste exprimé en plein Capitole, par un maire de Rome, à la réception d'un Congrès archéologique. Parlons donc un peu aujourd'hui de l'histoire de la Grèce moderne.

MM. Édouard Driault et Michel Lhéritier nous en donnent une excellente occasion. Ils commencent une *Histoire diplomatique de la Grèce*, de 1821 à nos jours, puisée en grande partie aux sources, notamment aux Archives du Ministère des Affaires étrangères de Paris, de Londres et d'Athènes. L'ouvrage entier comprendra cinq volumes (les Presses universitaires de France). Deux ont déjà paru. Le premier répond à l'insurrection et à la conquête de l'Indépendance, le second au règne d'Othon. C'est une lecture attachante et qui est même d'actualité, car les Grecs n'ont pas changé depuis un siècle, ils sont bien restés les mêmes, capables de magnifiques élans, ayant tous à cœur la « Grande Idée », mais arrêtés dans sa réalisation par les petitesses de leur politique intérieure. Quand nous voyons à distance la guerre d'indépendance, nous n'en apercevons que les points lumineux, comme éclatent au soleil les montagnes fameuses où trônaient jadis les dieux de l'Olympe et du Parnasse, mais il y a au pied des marécages insalubres où coassent les grenouilles d'Aristophane et où se tapit l'hydre de Lerne. L'hydre de Lerne aux têtes incessamment renaissantes, c'est la politique de clan, ce « rotativisme » qui fait participer à tour de rôle chaque parti aux bénéfices du pouvoir, dussent les questions d'intérêt national pâtir de cette absence d'esprit de suite. Aucun Hercule n'a encore pu débarrasser l'Hellade de cette plaie, et ceux qui s'y essayent, d'abord applaudis, sont tôt ou tard désavoués par le bonhomme Démos à un détour du scrutin. L'ostracisme n'est plus dans la constitution, il est resté dans les mœurs,

L'aventure de Capodistrias, que nous appelons d'ordinaire Capo d'Istria, est symbolique. Certes il a fait des fautes. Il connaissait mal le pays dont il accepta d'assurer les premiers pas, il était de Corfou, il avait passé toute sa vie hors de la Grèce, il avait plus de cinquante ans quand, à l'heure la plus critique, au lendemain de la chute de Missolonghi, à la veille

de celle d'Athènes, il fut appelé par l'assemblée nationale de Trézène (14 avril 1827) à gouverner un pays dont la situation paraissait désespérée. On l'avait choisi pour les particularités qu'on lui reprochera plus tard comme des défauts : son expérience de la politique européenne, son crédit dans le monde diplomatique et notamment à la cour de Russie qu'il avait représentée au congrès de Vienne. Il partageait la foi de ses compatriotes sans partager toutes leurs illusions. Il était ce qu'on appelle à présent un « bon Européen », et le fait même qu'il était à demi étranger l'avait tenu à l'écart des dissensions et des querelles dont les héros de l'indépendance n'avaient pas su se garder. Il savait ce qu'on pouvait espérer de l'Europe, et aussi ce qu'il ne fallait pas en attendre; à l'extérieur, il était partisan du régime démocratique, mais ne se dissimulait pas que la Grèce l'avait dans le sang sans en avoir ni les mœurs ni la notion. En un mot, il avait des idées raisonnables, ce qui sauve les peuples aux époques de crise, et leur paraît terre à terre quand le danger est passé.

« Les laisser jouer avec la constitution, disait-il en parlant de ses compatriotes, c'est laisser un enfant jouer avec un rasoir. » Il y avait là du vrai, mais d'autre part la dictature ne se justifie que par le succès, et Capodistrias n'obtint pas de l'Europe la frontière minima sans laquelle la Grèce ne paraît pas viable. La paix d'Andrinople laissait hors du nouvel État quelques-unes des populations qui avaient le plus combattu et le plus souffert pour la délivrance : l'Épire, la Crète, Chio devenue un désert depuis les affreux massacres qui avaient ému le monde. On ne le pardonna pas à Capodistrias, on le rendit aussi responsable du refus de la couronne par Léopold de Cobourg qui préféra celle de Belgique. On se révolte contre son autorité, et on l'assassine (9 octobre 1831) parce qu'il la défend sans trop s'embarrasser de scrupules constitutionnels. Les Grecs, après avoir jeté le collier du Turc, se dévorent entre eux. Rien de plus triste que ce misérable envers du « risorgimento » hellénique. Pendant que les défenseurs de Missolonghi se font sauter pour ne pas se rendre, deux assemblées nationales se disputent l'ombre du pouvoir, les Péloponésiens se désintéressent de la Grèce centrale, la montagne ignore la plaine, les fonds réunis pour la guerre de

libération sont gaspillés en luttes fratricides, les palikares redeviennent de simples bandits, les corsaires retournent à la vulgaire piraterie.

Aux témoignages cités par M. Driault, on peut en ajouter un de première main qu'il n'a pu connaître. C'est une lettre de Lamartine à Aimé Martin, publiée récemment par la *Revue de Paris* (1er novembre). Elle est écrite à Nauplie, qui était alors la capitale provisoire, où le roi fera son entrée six mois plus tard, et datée du 10 août 1832. « La Grèce ne fut jamais au point de ruine et de désolation où nous la trouvons. C'est un champ de bataille, de massacres et de pillage universel. Il y a autant d'armées, ou plutôt de bandes, qu'il y a de villages. Chaque chef est indépendant du gouvernement, qui se déchire de son côté lui-même. On se bat dans tous les chemins, en vue de nos escadres et de nos troupes... Personne ne peut sortir des portes sans être pillé ou égorgé. Hier Missolonghi, relevé de ses ruines, a été pris, pillé et brûlé, avant-hier Modon a subi le même sort. » Le bateau de Lamartine était escorté par un navire de guerre anglais, sans quoi il eût été la proie des pirates. « Il faut voir les choses de loin pour conserver quelque enthousiasme pour les plus belles causes », conclut Lamartine, qui était pourtant un illustre philhellène, et de la première heure.

Les puissances protectrices y sont bien pour quelque chose. L'Angleterre a peur avant tout d'ébranler la Turquie, « un mal nécessaire », suivant le mot d'un ministre anglais. Elle emploie à l'égard du jeune gouvernement grec un ton volontiers impérieux. Un navire britannique ayant subi la visite d'un bateau grec préposé au blocus des côtes, à la veille du traité de paix en 1829, le représentant de l'Angleterre, Dawkins, écrit au ministre des Affaires étrangères de Capodistrias : « Ce n'est pas une bombe, mon cher Monsieur, mais un avis important, et qui pourra servir à m'épargner la fâcheuse nécessité de vous incommoder par la suite avec mon artillerie. » Les Alliés font une petite Grèce, ils mettent à sa tête un petit roi, « alors mineur, et qui devait l'être, écrira John Lemoine, jusqu'à la fin de sa triste carrière ». Ils paraissent regretter leur victoire involontaire de Navarin, regretter en tout cas de ne l'avoir pas désavouée. Les puissances protectrices se

donnent l'air protecteur. Même quand elles obtiennent satisfaction pour la Grèce, comme il arrive pour la rectification de frontière du côté de l'Épire, elles le font avec tant de retard qu'elles paraissent ne l'avoir fait qu'à leur corps défendant. Ce n'est qu'une apparence, mais cette apparence a un effet aussi fâcheux qu'une réalité.

La Grèce est susceptible et défiante, soit, mais n'avait-elle jamais été trompée? Combien de soulèvements antérieurs, encouragés, parfois même provoqués par telle ou telle puissance chrétienne, avaient abouti à un lâchage et à des massacres, comme en Morée au temps de Catherine II! Déjà alors Navarin avait vu une flotte russe, et cette flotte russe avait détruit celle des Turcs dans la rade de Tchesmé, en face de Chio. Puis Orloff avait disparu, la Russie avait traité avec la Porte et l'insurrection avait été noyée dans le sang. Bonaparte aussi, après Campo-Formio, avait vu dans les îles Ioniennes devenues françaises un point de départ. « N'oubliez pas dans vos proclamations, disait-il au général Gentili, le premier gouverneur de l'archipel, de parler de la Grèce, d'Athènes et de Sparte. » Et, après cela, il enverra Sébastiani à Constantinople négocier une alliance avec la Turquie, contre l'engagement de « ne soutenir nulle part des rebelles ». La Grèce n'avait été sur son échiquier qu'un pion sacrifié. Tout cela n'était pas loin et n'était pas oublié. Cette fois, sans doute, c'était pour de bon, mais on ne sait ces choses-là que plus tard!

A. ALBERT-PETIT

LE PARLEMENT ET LES FINANCES

Les ministères et les ministres ont beau changer : le problème financier demeure depuis de nombreux mois toujours le même. Malheureusement, à mesure que le temps passe en discussions vaines, les difficultés s'aggravent; chaque crise ministérielle est suivie d'une inflation nouvelle et chaque inflation nouvelle est suivie d'une crise de confiance. Le seul résultat appréciable de ces méthodes déplorables, c'est que le public commence à comprendre de quoi il s'agit. Le jour où il sera persuadé que la cause essentielle de ses maux est dans la politique menaçante suivie par la majorité de la Chambre, il sera bien près du salut. Nous n'en sommes pas encore là : mais nous approchons de l'heure décisive.

La dernière expérience faite par l'avant-dernier ministre des finances a été rapide et caractéristique. Dans les temps difficiles, les démocraties font une consommation considérable de ministres des finances. Le changement des personnes est la manifestation la plus simple du malaise général. Depuis le 11 mai 1924, on a vu successivement M. Clementel, M. de Monzie, M. Caillaux, M. Painlevé, M. Georges Bonnet s'occuper du sort de nos finances. M. Loucheur qui a débuté fin novembre a duré dix-huit jours. Voici M. Doumer à la place de M. Loucheur : il a pour lui une grande expérience parlementaire et l'appui du Sénat : mais il a contre lui toutes les intrigues des socialistes et des survivants du cartellisme à la Chambre. Nul ne sait encore si les forces d'extrême-gauche,

toutes diminuées qu'elles sont, n'ont pas encore le pouvoir de nuire.

Quand M. Briand a formé le Cabinet dans les derniers jours du mois de novembre, il avait déjà le désir d'appeler M. Doumer au ministère des finances. Ce sont les radicaux-socialistes qui l'en ont empêché. Le ministère Painlevé s'était cependant effondré en raison de son programme trop visiblement inspiré par les révolutionnaires. Il aurait donc été logique de passer à une autre politique. C'est probablement ce qu'avait souhaité M. Briand. Il a trouvé une telle opposition qu'il s'est résigné à rappeler dans son cabinet tous les ministres dont la politique avait été condamnée. Dans ces conditions, le problème financier était insoluble. C'est ce que M. Loucheur a montré en quelques jours. M. Loucheur appartenait au Cartel. Il était donc porté par ce récent passé à faire des concessions à la Commission de la Chambre et aux socialistes. Mais en raison même des échecs subis par ses prédécesseurs, il ne pouvait plus revenir sur les projets qui sont le plus chers aux révolutionnaires. Le prélèvement sur le capital est ruiné dans l'opinion publique. L'idée de la faillite est environnée d'une impopularité durable. Que restait-il à M. Loucheur? L'accroissement des impôts directs. M. Loucheur en demandait pour huit milliards. C'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour le budget. Mais M. Loucheur comptait sur l'impôt pour combler certains besoins de la Trésorerie. Le contribuable était écrasé. Personne ne voulait de ces projets. La Chambre n'a même pas eu à les discuter. C'est la Commission de la Chambre qui a refusé de les examiner. Ainsi s'est terminée, en trois semaines, la dernière expérience de finances cartellistes.

M. Doumer, que M. Briand n'avait pu faire entrer dans son Cabinet il y a un mois, a pu reparaître malgré l'opposition de l'extrême-gauche. C'est un signe des temps. On ne sait pas ce que seront ses projets. On assure qu'ils seront moins mauvais que ceux de la plupart de ses prédécesseurs, et ce n'est pas encore beaucoup dire. M. Doumer aura-t-il franchement recours aux impôts indirects? Réclamera-t-il des économies? Songera-t-il à l'utilisation d'un monopole? Tout ce que l'on peut prévoir, c'est que M. Doumer, qui avant

d'entrer dans le ministère, était président de la Commission sénatoriale des finances, a d'autres idées que les cartellistes, et qu'il n'est pas dans son caractère de se mettre à la disposition des socialistes de la Chambre. Il a commencé par déclarer qu'il s'occuperait d'abord du budget de 1926, et qu'il ferait connaître ses projets à son heure, quand il aurait étudié tous les éléments du problème. C'est là le rôle véritable d'un ministère. Il faut notre parlementarisme en décadence pour que des membres du gouvernement, qui ont la responsabilité et l'autorité, perdent toute consistance, et modifient d'un cœur léger toutes leurs conceptions, sur un geste de M. Renaudel ou sur un froncement de sourcils de M. Blum. Depuis un an et demi, il n'y a plus eu de gouvernement et il n'y a plus d'État : il y a eu un ministère de parade, qui recevait les ordres d'un comité occulte, dirigé par les révolutionnaires. Si M. Doumer se résignait à cet humble rôle, il aurait bien changé, il ferait autant de mal que ses prédécesseurs et il ne durerait pas plus qu'eux.

***

Mais ce qui fait son mérite aux yeux des uns, constitue précisément son défaut au jugement des autres. M. Doumer, accueilli avec confiance par le Sénat, est considéré avec défiance par les socialistes et les radicaux les plus avancés. L'extrême-gauche soupçonne M. Doumer de n'avoir pas en matière de finances d'idées assez collectivistes. Elle le soupçonne de ne vouloir s'attaquer ni à la fortune privée, ni à l'industrie, ni au commerce, ni à aucune forme du capital : crimes impardonnables. Aussi a-t-on vu soudain les grands chefs du Cartel faire un suprême effort pour rassembler ce qui reste de leurs troupes et pour préparer un dernier assaut contre le ministre des finances. Il s'agit d'établir avec les groupes socialistes et radicaux un programme hors duquel il n'y aura point de salut. Ce sera l'ultimatum du Cartel. Après quoi, du moins les conspirateurs l'espèrent, M. Doumer n'aura plus qu'à s'incliner ou à disparaître. C'est ainsi que les choses se sont passées depuis six mois. M. Caillaux a disparu pour avoir résisté, les autres ont obéi. Les socialistes comptent bien qu'il en sera de même, que le

désordre et l'inquiétude croîtront, et qu'à la faveur du désarroi ils retrouveront une chance de saisir le pouvoir.

Il s'est produit cependant un événement parlementaire qui rend ces calculs encore douteux. Le Cartel est malade. Depuis quelques mois, il donnait des signes de déséquilibre. Mais il n'y avait qu'une cause à ses maux : les socialistes tantôt menaçaient de se retirer, et tantôt revenaient donner aux radicaux éplorés des ordres qui étaient exécutés. Ce système avait pour effet d'infliger au Cartel des sommeils brusques et des réveils soudains. Son sort dépendait exclusivement des socialistes qui jouaient cruellement de leur influence et maintenaient les radicaux dans une crainte perpétuelle qui était accompagnée de périodiques capitulations. Cette fois, le Cartel est atteint d'un autre côté. Le groupe le plus modéré du Cartel, la gauche radicale, a paru saisir le danger que faisait courir la menace socialiste. Son chef, M. Raoul Péret, ancien président de la Chambre, a pris, d'accord avec ses collègues, une attitude d'indépendance. La gauche radicale paraît désireuse de se rapprocher des groupes plus modérés et de donner à la majorité de la Chambre une base plus large. C'est là un simple épisode de la vie parlementaire, mais qui peut avoir des conséquences importantes. La gauche radicale donnera la mesure de son énergie et du rôle qu'elle peut jouer, quand s'engagera le combat entre M. Doumer et l'extrême-gauche.

Car ce combat aura lieu, pour peu que M. Doumer, comme on est en droit de l'espérer, ne cède pas, et ce combat est nécessaire. Au fond de toutes les discussions sur les finances, il y a une question politique d'une portée très générale et très sérieuse. Il s'agit de savoir si, oui ou non, le Parlement et le gouvernement veulent d'une expérience socialiste. Le Cartel n'a été que la façade du socialisme, peinturluré à l'usage de la petite bourgeoisie radicalisante. En fait le Cartel, formation tout électorale, n'avait pas de programme financier bien précis. Ce sont les socialistes qui peu à peu, avec obstination et avec adresse, lui en ont donné un, le leur. Au temps de M. Herriot, ils ont été assez réservés en matière de finances; ils ont supporté que M. Herriot ne fît pas le prélèvement sur le capital; ils ont supporté que M. Herriot procédât sans gloire à l'inflation occulte et lui ont joué le

tour de l'obliger à fausser les bilans de la Banque de France; c'était le début du Cartel : il y avait beaucoup à démolir, beaucoup à tenter, et les socialistes avaient besoin pour commencer des satisfactions solides que leur donnaient l'appui des préfets, les abandons en politique extérieure, la formation des syndicats de fonctionnaires, les complaisances à l'égard des communistes et la désorganisation générale de l'État. Avec le ministère Painlevé, leurs exigences ont commencé. Ils ont joué aux amis infidèles, terribles et dégoûtés. Ils savaient par une longue expérience, que ces procédés réussiraient et ils ont en effet réussi. Après le Congrès de Nice, les socialistes sont revenus en maîtres dans la majorité, et après la chute du ministère Painlevé, ils se sont crus assez forts pour réclamer le pouvoir et la dictature. C'était trop tôt : ils ont manqué leur coup. Parmi eux, les uns plus prudents s'en réjouissent, les autres plus ambitieux s'en affligent. Dans l'ensemble, ils n'ont pas renoncé à leurs décisions. Ils se disent qu'avec quelques crises ministérielles, une inflation nouvelle, une tension des changes, et la hausse du prix de la vie, ils peuvent retrouver quelques chances.

***

C'est cette menace socialiste qui a pesé sur toute la politique depuis le 11 mai 1924, à l'état latent d'abord, avec éclat ensuite. C'est elle qui pèse encore de tout son poids sur le présent et sur l'avenir. Aucune amélioration n'est possible aussi longtemps qu'elle durera. Dans une remarquable étude consacrée à la crise de confiance et à la crise du franc et parue dans *l'Action nationale*, M. Charles Dumont, membre de la Commission sénatoriale des finances, a montré avec force que nos difficultés monétaires ne venaient ni de la situation extérieure, ni de la situation économique, mais de la politique intérieure. Il trouve une preuve frappante de ce qu'il avance dans une analyse minutieuse de la crise des changes du début de 1924. A cette époque, la livre qui était à 77 francs en novembre 1923 a passé à 96 en janvier 1924, à 104 en février, à 116 en mars. Mais à ce moment le franc était attaqué du dehors par une spéculation partie de Vienne

et d'Amsterdam, la crise était d'origine étrangère. Elle a fini grâce au secours américain et anglais et la contre-offensive a été conduite très loin. Or, pendant tout ce temps, les souscriptions de bons de la Défense nationale se sont maintenues égales aux besoins du Trésor.

La crise de 1925 est toute différente. Elle vient de la défiance des porteurs français de la dette à court terme à l'égard de l'État. Il y avait pour 22 milliards 367 millions de bons et obligations du Trésor et du Crédit national venant à échéance. Sur 3 980 remboursables au 17 juillet, 1 730 millions ont été réclamés. Sur 8 237 remboursables au 25 septembre, 3 900 millions réclamés et 3 500 millions sur les 10 milliards à échéance au 8 décembre. En outre alors que 54 milliards 998 millions de bons de la Défense nationale circulaient encore en février 1925, il n'y en avait plus que 50 323 au mois d'août. Il a fallu augmenter la circulation des billets de banque, en avril et en juin de huit milliards, et on se rappelle qu'au début de décembre il a fallu un accroissement nouveau de 7 milliards et demi de billets. Ainsi que l'écrit avec raison M. Charles Dumont, la crise de 1925 est d'ordre psychologique, non économique; elle est d'origine intérieure et française; l'inflation a en elle-même pour cause une crise de défiance à l'égard du Trésor public et un déficit budgétaire que les souscripteurs des bons de la Défense nationale n'ont pas comblé cette année.

Et ce qu'il y a de plus extravagant dans cette crise, c'est qu'elle a été arbitrairement provoquée par les dirigeants. Toutes les classes de la population avaient une confiance traditionnelle dans l'État. Toutes contribuaient à prêter à l'État l'argent dont il avait besoin; toutes lui confiaient leur épargne ou leurs disponibilités, les courants de dépôts et de retraits étaient réguliers, et par l'effet du mécanisme ample et souple, des conspensations quotidiennes, le niveau était à peu près constant dans l'immense caisse de dépôts qui étaient devenus la dette à court terme et la dette flottante. Comment ce mécanisme a-t-il été faussé? Comment la confiance du public a-t-elle été ébranlée? On le sait. Depuis le 11 mai 1924, ministres, dirigeants, membres de la majorité, ont imaginé de décrire à qui mieux mieux la situation dangereuse du Trésor;

ils ont parlé de la difficulté des échéances, ils ont évoqué la consolidation, la faillite, le prélèvement sur le capital; ils ont été jusqu'à proclamer avec insouciance cette théorie extravagante que l'État était un souverain absolu et qu'il n'était pas obligé à tenir ses engagements! On se demande quel pays aurait pu résister à une telle campagne. Parmi ceux qui la faisaient, les uns ne songeaient qu'à produire un argument électoral et attribuer à leur prédécesseur la responsabilité de la dette, les autres voyaient sans doute plus loin et espéraient faire surgir d'une crise politique l'avènement d'un gouvernement socialiste. En tous cas, M. Charles Dumont peut écrire dans l'étude que j'ai citée, cette phrase significative : « C'est certainement la première fois dans l'histoire financière qu'on voit un État emprunter, qui a une énorme dette à court terme, qui ne peut la rembourser et qui a encore besoin d'emprunter vingt milliards en quelques années (pour achever la restauration des régions libérées) dénoncer le péril des prêts qu'on lui consent et menacer ses prêteurs de mille persécutions s'ils continuent à lui apporter leur argent. »

***

Que conclure de là sinon que la première condition de toute amélioration est un changement net de politique? La situation financière n'aurait rien de désespéré, si elle était examinée non par des hommes de parti, mais par des gérants soucieux du seul intérêt public. Avant tout, équilibrer le budget de 1926. Est-ce une si grande affaire? Il en faut à peine de 3 ou 4 milliards pour que les recettes suffisent aux dépenses. Aucun moyen extraordinaire ne s'impose. Aucun programme magnifique n'est utile. Avec une meilleure perception des impôts, un juste souci de l'égalité des citoyens devant l'impôt et des taxes indirectes, on se procurerait les ressources nécessaires, et on pourrait ensuite étudier les économies et les améliorations sérieuses qui doivent être faites dans le budget suivant. Quant à la Trésorerie, ses ressources renaîtraient si l'État commençait par proclamer qu'il tiendra toujours sa parole, s'il laissait la nation travailler en paix, s'il faisait l'apaisement dans les esprits,

et s'il avait simplement du calme, de la patience, de la discipline et de l'impartialité. C'est dire que le problème consiste surtout pour un gouvernement à avoir une politique et à la suivre. On parle d'union : ce n'est qu'un mot, sentimental et vain, si l'union n'a pas pour objet des méthodes déterminées et des actes privés. On cherchera inutilement à marier le marxisme révolutionnaire à une politique nationale. Il faut choisir : c'est du Parlement finalement que dépend le choix, et c'est lui qui dira s'il veut laisser s'accomplir avec résolution et en assurer la conservation sociale. M. Henry Bérenger dans un de ses rapports au Sénat a résumé en une phrase toute la question : « La situation de nos finances, a-t-il écrit, est telle qu'elle réclame un quart de contrainte (pour 32 milliards d'impôts) et trois quarts de confiance (pour les 120 milliards de valeurs à court terme qui, en moyenne, se présentent au cours d'une année aux guichets du Trésor pour être renouvelées... ou remboursées). » On attend le gouvernement qui posera en ces termes clairs le problème financier devant le parlement et devant la nation.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

En Joue! par **Philippe Soupault.**

Après *les Frères Durandeau* qui laissaient croire qu'il s'engagerait un jour sur une route balzacienne et *le Voyage d'Horace Pirouelle*, fantaisie troublante et peu compréhensible, M. Philippe Soupault nous donne une sorte de *Horla* surréaliste, un roman baroque, étrange, heurté... et extraordinairement émouvant. Julien, le héros de *En Joue!* a quelque vingt-huit ans, « 1 m. 90, 72 kilogrammes ». Il est riche suffisamment et écrit des romans par vocation. Son nom est déjà connu, mais cela ne le gonfle point d'une gloire vaine. Julien ne croit ni aux avantages ni aux plaisirs de l'intelligence et tous les ouvrages qu'il entreprend de lire lui tombent des mains. Il s'agite beaucoup, court dans les bars, ne manque pas une manifestation sportive, traîne avec une petite amie, de vagues camarades : à la vérité il s'ennuie, et mortellement. Il a du vide de la vie en général et de la sienne en particulier, de l'inutilité de tous les efforts, etc... un sentiment très vif que Ph. Soupault traduit avec beaucoup de force. Julien, au fond, est fait pour vivre sur une colonne en priant Dieu ou dans le désert parmi les austères pensées, les tentations inutiles et les ermites.

Mais le fait est qu'il boit des cocktails à Paris sur les boulevards et loge du côté des Ternes. Pour nous, au début du livre, c'est un « petit neurasthénique » et tel semble-t-il bien être conçu par M. Soupault. Mais celui-ci nous apprend par la suite, et sans paraître y attacher la moindre importance, que son Julien a noyé un jour un de ses amis dont la conversation l'énervait. A cette révélation bien des lecteurs sans doute seront tentés de renoncer à Julien et à ses extravagances. Ils auraient tort..., mieux vaut reconnaître que Soupault est un incorrigible fantaisiste qui tient à ne jamais laisser blanche la colonne « fumisteries ». Il y faut ranger ce petit assassinat et se résigner à faire comme l'auteur : ne s'en point préoccuper.

Flanqué d'une petite amie insignifiante, Berthe, Julien s'installe à la campagne pour travailler un roman. De ce séjour et des voyages qui l'encadrent M. Soupault a écrit un récit haché, burlesque, fort amusant, où des traits d'une verve féroce alternent curieusement avec de brèves et charmantes descriptions.

De retour à Paris Julien tombe malade. Il a le délire. On a envie de dire : enfin! On sentait bien que ce jeune homme bizarre devait

en arriver là... Le résultat est d'ailleurs magnifique. Débarrassé de toutes les lois de l'équilibre et de la pesanteur, M. Soupault donne libre cours à sa belle imagination. Son délire est prodigieux. Le lecteur ébloui se sent inquiet de vivre dans une telle familiarité avec un halluciné. Ce qui tourmente le plus Julien, ce sont les mots : ils ont une vie terrible, se chargent de sens imprévu et défilent comme des tableaux de cinéma. Le plus douloureux des délires, le délire d'un surréaliste! (on ne nous a pas dit que Julien l'ait été, mais nous le devinons). Julien, contre toute attente, ne meurt pas. Il se rétablit même assez vite, mais sans reprendre absolument le goût de la vie. Incertain, il cherche la solitude puis la fuit. Rien ne l'intéresse et il vit dans une sorte de rêve. Il prend un train, gagne une station balnéaire. Mais pourquoi diable est-il venu là? Les paysages et les hommes ne veulent pas de lui. Il revient à Paris et occupe quelques jours auprès d'une jeune femme, qu'il quitte sans raison apparente, pour lui téléphoner une semaine plus tard, au milieu de la nuit, qu'il a besoin d'elle. Rien ne freine ses impulsions, mais elles sont de jour en jour moins fortes. Il se détache de tout, se sublime... Un soir, il passe son habit et erre une nuit entière dans les faubourgs. Pourquoi? Pourquoi pas? Amnésie logique et philosophique : il a tout oublié, parce que rien ne retient son esprit. Un pas encore et c'est la folie : dans sa chambre de malade Julien est étendu. Glissent devant lui d'irréelles images, une plaine, un incendie, un œuf sur un jet d'eau. Julien le vise : Feu!

Vers cette solution baroque, macabre, tout le roman a été braqué!

Rarement la marche à la folie par les voies de l'intelligence a été décrite d'aussi poignante manière. Certes le livre de M. Soupault a des défauts et de très grands : il est obscur parfois, incohérent souvent. Mais quelle richesse d'inspiration! Quel bouillonnement de sensations et d'images! Sur toutes les pages apparaît la marque des véritables créateurs.

L'Homme couvert de femmes, par Drieu la Rochelle.

Gilles, l'homme couvert de femmes, de M. Drieu la Rochelle, a quelques traits communs avec le Julien de Philippe Soupault. Il ne fait rien et il s'ennuie. C'est, dit-on, un nouveau mal du siècle dont souffrent beaucoup de jeunes gens qui pendant la guerre se sont fait des idées trop flatteuses de la vie qu'ils pourraient mener, si les obus les épargnaient. Influence de certaines modes intellectuelles aussi, qui, plus ou moins bien assimilées, anéantissent tout idéal et volatilisent jusqu'à la personnalité. Il n'est pas de bon ton pourtant de porter officiellement sa désespérance et l'on ne repousse point l'activité, sans croire à sa vertu.

Gilles n'a cependant pas l'âme solitaire d'un Julien. Il aime assez

le monde et s'intéresse aux femmes qui le lui rendent bien. Son mal est de ne pouvoir aimer. Ce n'est pas que les désirs physiques en lui soient morts. Au contraire, et c'est même un gaillard assez robuste. Mais le cœur et le corps ne peuvent jamais marcher ensemble. Cette maladie-là se répand beaucoup dans les romans — *La femme et la lune* de Gil Robin; *Méditation sur un amour défunt* d'Emmanuel Berl; *En joue* également, dans quelques épisodes — et dans la vie aussi sans doute où la multiplication des « aventures » ne travaille pas en faveur du sentiment. Gilles d'ailleurs ne se désole qu'à moitié de ses impossibilités sentimentales et dans ses recherches ne vise point l'*hamour*. On doute d'ailleurs qu'il y ait en lui cette fraîcheur d'âme heureuse, cette ténacité dans l'espoir qui soutenaient le Raoul de Vallonges de Jean de Tinan, autre chasseur d'une autre génération. Gilles passe de femmes en femmes, sans conviction, sans goût, sans intérêt... en somme on ne sait vraiment pas pourquoi.

A la campagne, où il est installé chez une dame que nous ne connaissons que sous le nom de Finette, il se laisse aimer très charnellement par quelques invitées, qui l'amusent un instant, mais ne le séduisent point. Il ébauche une aventure avec une vague lady H..., puis rentre à Paris, où il fréquente les maisons de rendez-vous, avec une soudaine fureur. Les prostituées ont pour lui de l'attrait. Elles lui fouettent le sang... quitte à le dégoûter... après. De retour chez Finette, il est circonvenu par elle. Ce n'est pas qu'elle l'aime. Elle n'a pas plus de conviction que lui, mais il l'amuse. (Elle est « compliquée » et en est fière.) Faisant fi de toutes les pudibonderies, M. Drieu nous conte par le menu comment Finette s'y prend pour conquérir Gilles. Ses procédés, à vrai dire, ne diffèrent pas trop de ceux des dames des maisons closes et l'on trouve Gilles bien injuste de ne pas les accueillir avec le même enthousiasme. Il se montre très froid pourtant et n'accepte d'être conquis qu'après qu'il s'est persuadé qu'une certaine Jacqueline qu'il croyait avoir aimée n'a joué réellement aucun rôle dans sa vie. L'heureuse Finette gardera-t-elle enfin cet homme si convoité? Nullement. Après avoir échangé avec Luc, le frère de Finette, un bon jeune homme qui n'aime pas les femmes, des propos philosophiques sur l'amour, Gilles renonce à Finette et à sa maison pourtant si hospitalière pour sauter dans son auto et courir, tous gaz ouverts, vers d'autres pâles amours, d'autres spleens.

Ce Gilles n'est certes pas invraisemblable, mais il n'est pas non plus très intéressant. Son unique préoccupation est de « coucher avec... » et c'est aussi l'expression qui revient le plus fréquemment dans la bouche de ses amies. Rien pourtant de véritablement sensuel dans toute cette petite chiennerie mondaine : impression de morne ennui plutôt que de dépravation. Tous ces gens-là se frottent les uns contre les autres, comme ils joueraient au bridge ou au golf... (Il s'agit, n'est-ce

pas? de tuer les après-midi...) Et comme précisément nous ne les connaissons que par ces petits appétits, ils restent pour nous des fantômes incertains, aux gestes confusément lubriques. Seul Gilles retient l'attention : il ressent parfois le désespoir de la volupté avec une force furieuse et là-dessus M. Drieu a écrit quelques très belles pages. Ce ne sont certes pas les moyens qui manquent à cet écrivain : il a donné déjà bien des preuves de son talent et, cette fois encore, l'élégance de son style, l'originalité de certaines de ses expressions nous avertissent qu'il n'a abdiqué aucune de ses possibilités, mais il s'est engagé dans une mauvaise voie, où il n'a pu donner toute sa mesure.

Ma fille est si bien élevée! par Alfred Blanchet.

La mère qui profère si volontiers cette imprudente affirmation est la comtesse du Tremblay de Bainval, un des ornements de la société « maritime » toulonnaise en 1912. Le comte du Tremblay commande le *Danton* : c'est un « arriviste honnête », très digne, très « Grand corps », à qui la fortune de sa femme, fille d'un marchand de Bercy, permet de mener un train de vie satisfaisant. Estelle, la fille des du Tremblay, leur orgueil, a été élevée au couvent du Sacré-Cœur, mais les conversations qu'elle a tenues là avec une camarade libertine ont eu plus d'influence sur elle que les vertueuses exhortations des bonnes sœurs. Elle ne rêve que de « décrocher » un mari millionnaire et quelques amants gentils : ce qui lui plairait davantage encore ce serait de devenir « une nouvelle Gaby Deslys ».

Les confidences qu'elle échange avec une amie toulonnaise sont des plus amusantes : M. A. Blanchet a réalisé là un nouveau et bien comique « A quoi rêvent les jeunes filles ». Il faut entendre Estelle dépeindre le « boudoir exquis » qu'elle organisera dans son hôtel. « Les tentures y seront assorties à son teint. Elle aura un grand lit de repos en velours noir, type Récamier, où elle s'étendra toute nue, exposée comme une Vénus à l'adoration des hommes. » Naturellement cette jeune détraquée se gorge de Samain et de Baudelaire, où elle croit pouvoir puiser des leçons de volupté et de débauche élégantes.

A Évian, où elle va passer l'été avec sa mère, une brave femme très sotte et vaniteuse jusqu'à la folie, Estelle séduit un Américain fort riche, qui la demande en mariage; mais les excentricités de la jeune fille deviennent si stupéfiantes que l'homme-dollar, scandalisé, renonce à ses projets matrimoniaux et prend la fuite.

La suite de la vie d'Estelle répondra à ces pittoresques débuts. De retour à Toulon, elle se met en tête de participer, sous le masque, à un bal costumé — et déshabillé en même temps — donné par les Petites Alliées. Elle est reconnue, mais un officier qui vise sa dot

étouffe le scandale et propose de l'épouser. Estelle, qui se moque de l'opinion publique, repousse ces offres intéressées et se marie avec un comte italien. Sur ces entrefaites la guerre éclate. Estelle installée à Paris en 1917 — retour de Venise où elle avait accompagné son mari — ne manque pas de prétextes pour se dégoûter de la fidélité conjugale. Le grand seigneur italien s'est révélé un pur filou. Aussi la jeune femme n'éprouve-t-elle aucun scrupule à devenir la maîtresse d'un romancier à la mode, en passe d'être « académisé », puis d'un certain Maséras qui fait de l'espionnage pour le compte de l'Allemagne. De cela, à vrai dire, Estelle ne se doute nullement, jusqu'au jour où l'on vient arrêter son amant... Emprisonnée à son tour, elle passe devant le conseil de guerre, qui l'acquitte en considération de « sa cervelle d'oiseau ».

Ce roman, plein d'une amusante fantaisie, contient des scènes excellentes, au premier rang desquelles je placerai la description des réceptions toulonnaises : il y a là quelques pages de comédie mondaine parfaites. Les personnages sont spirituellement croqués, un peu trop conventionnels peut-être... Malheureusement la composition du roman est défectueuse : dans sa crainte de paraître long ou ennuyeux, l'auteur a accumulé les épisodes et les personnages. Édifiée avec des éléments disparates, sa construction manque d'unité. Mais les couleurs sont vives et amusent. Il y a dans cette œuvre une gaîté, un mouvement vraiment rares.

Vallée Heureuse, par **Martial Piéchaud.**

Valérie Sabouraud est une jeune fille pleine de piété, de dévouement et de grâce morale et physique, une de ces héroïnes chastes que bien des romanciers hésiteraient aujourd'hui à choisir pour modèle, crainte de paraître 1830, pompiers, etc. Cela fait pourtant plaisir aux lecteurs, de temps en temps, de rencontrer des jeunes filles qui n'ont pas plusieurs amants et ne font pas de cocaïne à Montparnasse.

Poussée par sa mère, dont la vie a été douloureuse, par ses sœurs qui sont enchantées d'éloigner une future co-héritière, Valérie est entrée au couvent. Mais elle n'est encore que novice et n'a pas prononcé ses vœux lorsqu'on la rappelle dans la maison familiale, *la Vallée heureuse*, pour assister à l'inhumation de sa mère qui vient de mourir. Ainsi débute le roman, dans une maison mortuaire où, dès l'abord, les traits des principaux personnages s'affirment avec une belle netteté. M. Sabouraud, ancien notaire, est un égoïste féroce et tyrannique. Ses deux filles aînées, qui sont mariées, ne valent pas mieux que lui. Elles ne songent qu'à faire la noce et à spolier leur jeune sœur Valérie de sa part d'héritage. La petite couventine ne compte rester que quelques jours à *la Vallée Heureuse*, mais M. Sabouraud, qui a besoin d'une esclave dévouée pour le soigner, lui demande de

demeurer auprès d'elle... huit jours d'abord, puis quinze jours, etc. Finalement Valérie s'installe définitivement chez son père dont elle supporte les odieuses rebuffades avec une patience angélique; petit à petit la jeune fille rendue au « siècle » se rend compte qu'elle s'était trompée, qu'elle n'était point faite pour le cloître, que comme une autre elle pourrait vivre, aimer, qui sait? être aimée : tous sentiments dont la naissance et la progression sont indiquées par M. Piéchaud avec une exquise légèreté de touches.

Un homme en effet survient; un certain M. de Rezeuc, qui est veuf, a quarante ans, de la noblesse de sentiments, etc. Courte idylle. Demande en mariage. A l'étonnement général, M. Sabouraud ne la repousse pas. Pourtant le vieux renard n'a qu'une crainte : être séparé de Valérie, qui lui sert de garde-malade (il a des rhumatismes, etc.), et de demoiselle de compagnie. Mais il veut gagner du temps et il détermine M. de Rezeuc, qui est officier de marine, à partir dix-huit mois en croisière avant de se marier. Pendant cette séparation M. Sabouraud subtilise les lettres échangées par les fiancés et adresse même à M. de Rezeuc une lettre de rupture « de la part de Valérie ». La jeune fille n'a pas un soupçon et ne sait comment expliquer le silence obstiné de son correspondant... Durant trois années nous la voyons lutter contre ses trop beaux espoirs, ses regrets, sa douleur. C'est qu'il faut un peu de temps pour s'habituer à l'idée de ne pas vivre. Auprès d'elle une vieille demoiselle haineuse se réjouit de son chagrin, ravie de pouvoir songer que la belle et tendre Valérie se desséchera comme elle dans un morne célibat.

Il faut que M. Sabouraud soit à l'article de la mort pour qu'il se décide à confesser à sa fille la scélératesse dont il s'est rendu coupable à son égard. Inutile de dire que, dans l'intervalle, l'irréparable a été consommé et que M. de Rezeuc a pris une autre femme... L'agonie de M. Sabouraud ramène à *Vallée Heureuse* les deux sœurs de Valérie, plus injustes, méchantes et cyniques que jamais... Quant à la jeune victime, elle ira, désespérée, se réfugier dans son couvent...

Elle est très touchante cette Valérie et M. Martial Piéchaud a dessiné là une bien délicate figure féminine. Pourtant, tout en reconnaissant les solides qualités de ce roman, il faut bien dénoncer les « trucs » de M. Piéchaud, que ce compte rendu a permis sans doute de deviner. Il y a vraiment trop de crapules autour de cette petite victime « aux cheveux d'or brûlé » : ce père, ces sœurs, cette méphistophélique vieille fille, tous méchantes gens, sans restrictions ni réserves! M. Piéchaud se donne un peu trop de facilités en accablant ainsi son « personnage sympathique ». Ce sont licences que ne manque malheureusement pas de prendre la vie, mais on regrette qu'un bon romancier ne les dédaigne point. Les vierges-victimes ont trouvé au cinéma un refuge assez vaste. Certain film américain, où une ravissante jeune fille était martyrisée par des brutes farouches, a fait

pleurer les deux continents « Nobles larmes! » sans doute! mais dont il est salutaire de se repentir discrètement à l'heure où, au vestiaire, on retrouve avec son parapluie, un peu d'esprit critique.

Plaisirs des sports, par Jean Prévost.

M. Jean Prévost a réuni là une série d'essais sur le sport. Un des buts qu'il s'est proposé est la description complète, minutieuse, proustienne des sensations perçues par le corps, pendant les exercices sportifs. Et il a en effet trouvé, pour dépeindre l'effort, la fatigue, la douleur chez un lutteur, un gymnaste, un coureur, des expressions très frappantes et très exactes, fruit d'observations difficiles et consciencieuses. C'est là une tâche « *vaste et lourde*, écrit-il, *et qu'aucun autre que moi n'a entreprise...* » Sans doute, et ingrate aussi, eût-il pu ajouter : car une description, même excellente, des sensations physiques perçues par un champion quelconque nous paraîtra toujours un peu rebutante. Il y a peut-être entre les diverses fatigues possibles autant de différences et de nuances qu'entre les divers sentiments possibles... mais le sujet n'a certainement pas le même intérêt.

D'ailleurs M. Prévost ne se limite pas à ces tableaux : il a médité sur la plupart des sports : lutte, boxe, etc... et fort bien montré leur signification, leur utilité. Il est pourtant injuste pour l'escrime qu'il considère, lorsqu'elle n'est pas pratiquée par des champions, comme « une danse triste pour attendre le thé ». Je signalerai, entre maints chapitres bien venus, quelques pages excellentes où M. Prévost indique comment la pratique des sports nouveaux peut modifier le canon de la beauté masculine, et une savoureuse peinture de l'ivresse bienheureuse ressentie par un coureur qui traverse un bois. Cela est intitulé *Matinée dans un bois*, et M. Prévost y a indiqué finement comment, de par son effort musculaire, sa course sauvage, l'homme se sent associé aux forces de la nature qui l'entourent.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114 *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

ARTHÈME FAYARD et Cie, Éditeurs
18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS (14e)

UN LIVRE DE BRÛLANTE ACTUALITÉ

LA
RÉVOLUTION
EN MARCHE

PAR

le Comte de FELS

On sait que le comte de FELS a coutume d'envisager sans crainte les questions politiques qui se posent à nous en ce moment. Son dernier livre, *La Révolution en marche*, est en train de soulever une grande curiosité. C'est un livre courageux, ardent, précis, d'une irrésistible logique, où l'auteur dit, enfin, ce qu'il faut dire.

Un volume in-18. Prix. . . . . **7 fr. 50**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	98 »	50 »	26 »

Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie : 115 » 60 » 32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — 5 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Baudard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 111, avenue des Champs-Élysées, Paris.